*mars 1971* **FICTION** *n° 207*

# FICTION

## NOUVELLES



## CHRONIQUE



## RUBRIQUES



*Couverture de Lacroix*

# FICTION

*Directeur :* Daniel DOMANGE
*Rédacteur en chef :* Alain DOREMIEUX

Rédaction et administration :
*Editions OPTA, 96 rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).*

Vente et abonnements :
*24 rue de Mogador, Paris-9e (874 40-56).*

La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous,

EDITION FRANÇAISE
DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
*Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U.S.A.)*

**Le no : France 4 F ; Suisse 4 FS ; Algérie 4 DA ; Belgique 48 FB.**


## TARIF DES ABONNEMENTS

| | Pays destinataire | | 6 mois | 1 an |
|---|---|---|---|---|
| **FRANCE** | Ordinaire ............. | F. | 21,80 | 43,20 |
| | Recommandé ......... | F. | 30,80 | 61,20 |
| **Pays Etrangers** | | | | |
| | Ordinaire ............. | F. | 23,60 | 46,80 |
| | Recommandé ......... | F. | 41,60 | 82,80 |
| **BELGIQUE** | Ordinaire ............. | F.B. | 210 | 418 |
| | Recommandé.......... | F.B. | 372 | 740 |
| **SUISSE** | Ordinaire.............. | F.S. | 18,30 | 36,30 |
| | Recommandé.......... | F.S. | 32,25 | 64,20 |

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

**BELGIQUE** : M. DUCHATEAU, 196 av. de Messidor, BRUXELLES 18 - C.C.P. 3.500.41.

**SUISSE** : M. VUILLEUMIER, 56 bd de Saint-Georges, GENEVE - C.C.P. 12.6112.

**Adressez vos règlements aux Editions OPTA**
**24 rue de Mogador, PARIS-9e (C.C.P. 31.529.23 La Source)**

Au prochain sommaire de "Fiction":

## FRITZ LEIBER
## Le navire des ombres

---

## HARLAN ELLISON
## L'endroit sans nom

---

## THOMAS OWEN
## Les guetteuses

---

## DANIEL WALTHER
## La tour de Chalamadam et l'empereur fou de Zor

# BON DE COMMANDE " F "

à adresser aux Editions OPTA — 24, rue de Mogador — Paris 9e

*Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré*

| | | | FF | FB | FS |
|---|---|---|---|---|---|
| ☐ | 12 | LES ROIS DES ETOILES<br>RETOUR AUX ETOILES par Edmond Hamilton | 32 | 286 | 25 |
| ☐ | 13 | LES AMANTS ETRANGERS<br>L'UNIVERS A L'ENVERS par Philip José Farmer | 32 | 286 | 25 |
| ☐ | 14 | A LA POURSUITE DES SLANS<br>LA FAUNE DE L'ESPACE par A.E. van Vogt | 32 | 286 | 25 |
| ☐ | HS2 | DRACULA par Bram Stoker | 42 | 375 | 32,60 |
| ☐ | 17 | CRISTAL QUI SONGE<br>LES PLUS QU'HUMAINS par Theodore Sturgeon | 37 | 330 | 28,70 |
| ☐ | 18 | RETOUR A L'AGE DE PIERRE<br>TERRE D'EPOUVANTE par Edgar Rice Burroughs | 33 | 295 | 25,50 |
| ☐ | HS3 | LA POUPEE SANGLANTE<br>LA MACHINE A ASSASSINER par Gaston Leroux | 37 | 330 | 28,70 |
| ☐ | 19 | AU-DELA DU NEANT<br>DESTINATION UNIVERS par A.E. van Vogt | 34 | 304 | 26,40 |
| ☐ | 20 | LES ENFANTS D'ICARE<br>LA CITE ET LES ASTRES par Arthur C. Clarke | 34 | 304 | 26,40 |
| ☐ | HS4 | ELRIC LE NECROMANCIEN par Michael Moorcock | 41 | 366 | 31,80 |
| ☐ | 21 | LE LIVRE DE MARS par Leigh Brackett | 38 | 340 | 29,50 |
| ☐ | 22 | AGENT DE L'EMPIRE TERRIEN par Poul Anderson | 38 | 340 | 29,50 |
| ☐ | 23 | LES CAVERNES D'ACIER<br>FACE AUX FEUX DU SOLEIL par Isaac Asimov | 38 | 340 | 29,50 |
| ☐ | 24 | DOCTEUR BLOODMONEY<br>LE MAITRE DU HAUT CHATEAU par Philip K. Dick | 37 | 330 | 28,70 |
| ☐ | 25 | CEUX DE NULLE PART<br>LES ROBINSONS DU COSMOS par Francis Carsac | 38 | 340 | 29,50 |
| ☐ | HS5 | LE CYCLE DES EPEES par Fritz Leiber | 44 | 394 | 34,30 |
| ☐ | 26 | L'HOMME DANS LE LABYRINTHE<br>LES MASQUES DU TEMPS par Robert Silverberg | 37 | 330 | 28,70 |
| ☐ | 27 | GENOCIDES<br>CAMP DE CONCENTRATION par Thomas M. Disch | 38 | 340 | 29,50 |
| ☐ | 28 | ROUTE DE LA GLOIRE par Robert Heinlein | 36 | 321 | 27,90 |
| ☐ | 29 | REVOLTE SUR LA LUNE par Robert Heinlein | 39 | 348 | 30 |

Franco de port. Supplément de 1 F 50 pour envoi recommandé.

NOM .................................... PRENOM ....................................

ADRESSE ....................................................................

**Mon règlement ci-joint est effectué par :**
**— chèque bancaire — mandat-poste — mandat-lettre**
**— virement-postal — C.C.P. Editions OPTA 31.529.23 La Source**

(Rayer les mentions inutiles)
Pour la Belgique : M.Duchâteau - 196, Av. de Messidor - BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500.41
Pour la Suisse : M. Vuilleumier - 56, Bd de St-Georges - GENEVE - C.C.P. 12.6112


Après Ramakrishna, René Guénon,
Henry Miller, Emmanuel Mounier, C.G. Jung
(toujours disponibles en librairie)
PLANETE + PLUS
présente ce mois-ci un cahier spécial
sur
KRISHNAMURTI
ou
la conscience libérée
145 pages, 50 illustrations - 7 F
En vente dans les kiosques et librairies

# Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

POUL

ANDERSON

# *Les conqué-rants de l'enfer*

DEUXIEME PARTIE

## Résumé de la première partie

*Quand notre fille était née, nous l'avions appelée Valeria. C'était là son nom officiel. Le véritable, que devaient seulement connaître le Dr Ashman qui l'avait mise au monde et elle-même quand elle aurait atteint sa majorité (précaution contre les sortilèges nominaux criminels) était Victrix. En fait, nous n'avions pas envisagé de difficultés particulières. Des difficultés, nous en avions eu jadis quand Ginny, ma femme, avait dû faire usage de ses facultés de sorcière et moi, Steven Matuchek, de mes aptitudes de loup-garou, pour survivre. Mais, à présent, nous avions fait notre trou : Ginny s'occupait de la maison ; quant à moi, je travaillais comme ingénieur à la Nornwell Scryotronics où mon patron, Barney Sturlason, était devenu un ami cher.*

*Malheureusement, les malheurs de ce monde n'avaient*

*pas pris fin avec la guerre contre le Califat. L'Eglise johanniste était plus qu'une désignation nouvelle. Elle prétendait constituer une loi nouvelle en se fondant principalement sur le dernier chapitre de l'Evangile selon saint Jean, encore qu'elle n'hésitât point à revendiquer l'épithète de gnostique. Tout à la fois irrationnelle et ésotérique, elle refusait aux autres fois le droit d'exister. Bien qu'elle parlât de paix et d'amour — ce qui attirait à elle nombre de convertis sincères et honnêtes quoiqu'ils eussent l'esprit faussé — l'action qu'elle menait contre « l'ordre établi corrompu » conduisait à ouvrir une crise de civilisation.*

*Valeria avait trois ans quand le malheur nous frappa. La Nornwell avait des contrats avec la police et l'armée pour leur fournir divers matériels tels que des détecteurs de sorciers à fluorescence et des lunettes antibasilics. La société ayant refusé d'annuler ses commandes, les manifestants brandissant des pancartes nous assiégèrent. Comme la plupart des employés de l'entreprise, j'enfourchai mon manche à balai, passai par une lucarne et rentrai chez moi en avance sur l'heure. Barney et quelques autres étaient restés sur place et je devais revenir. Nous avions mis un plan au point. Ginny y avait son rôle à jouer. Nous confiâmes la petite Val au familier de sa mère, un gros chat noir nommé Svartalf, et, la nuit tombée, nous nous envolâmes en direction de l'usine.*

*La populace qui l'encerclait ne nous vit pas entrer, non plus que la police qui la surveillait et qui était dans l'impossibilité de faire évacuer les lieux, car une telle intervention aurait provoqué une émeute sanglante avec martyrs à la clé — ce que quelqu'un souhaitait visiblement. Un prêtre johanniste était arrivé. Officiellement les johannistes s'abstiennent de toute position politique affirmée mais il n'en va pas toujours de même des ecclésiastiques agissant à titre personnel.*

*Nous ne pouvions pas employer légalement de charmes offensifs pour chasser les intrus : c'eût été trop dangereux. Barney et moi fîmes une dernière tentative pour parvenir à un compromis mais le prêtre Marmiadon ne voulut rien savoir. Après l'avoir mis en garde contre une expérience en cours, nous rentrâmes à l'intérieur de l'usine et procédâmes à cette expérience. Il s'agissait de créer un champ magnétique suffisamment puissant pour neutraliser toute espèce de sortilège. (C'est la raison pour laquelle la théurgie avait cessé d'être une discipline technologique au début de l'Age du Fer et ne l'était redevenue que vers l'an 1900, quand on avait trouvé le moyen de démagnétiser les matériaux ferreux et d'isoler*

*les appareillages électriques.) Plusieurs réservoirs pressurisés évoluant dans les airs explosèrent, arrosant nos visiteurs de produits chimiques — inoffensifs, naturellement — mais dont la puanteur persisterait des semaines durant. La foule se débanda. Ce fut une glorieuse victoire.*

*Seulement, quand nous rentrâmes chez nous, nous constatâmes que Val avait disparu. Dans son berceau reposait une créature à demi vivante à son image. Svartalf, grièvement blessé, avait échappé de peu à la mort après un combat qui avait mis toute la maison sens dessus dessous.*

*Quand il y a kidnapping, le F.B.I. entre en scène. Le responsable local de l'agence, Robert Couteau Etincelant, décida aussitôt de faire le black-out sur l'affaire et nous ordonna, à Ginny et à moi, de ne pas sortir de chez nous. Un de ses hommes était chargé de nous surveiller. Il nous expliqua la raison d'une telle mesure : tous les indices tendait à faire penser que le ravisseur de Val était un démon, une créature appartenant à l'univers infernal. Ce continuum, comme le Paradis et Dieu seul sait quoi encore, est parallèle au nôtre dans l'hyperespace. Le passage direct de l'un à l'autre est possible encore que les êtres matériels doivent pour ce faire procéder à l'échange de quantités et de configuration de matière équivalentes. D'où la nécessité pour ces voyageurs de laisser sur place un simulacre. Mais les lois naturelles en vigueur dans l'enfer n'ont rien de commun avec celles qui régissent notre plenum. En fait, elles changent en permanence parce que, dans le monde inférieur, la géométrie spatio-temporelle est une variable. En conséquence, toutes les tentatives faites en vue d'obtenir des renseignements de première main sur l'univers infernal s'étaient chaque fois soldées de façon désastreuse.*

*Si l'Adversaire agit toujours par le truchement d'agents humains qui sont ses dupes, c'était le premier exemple d'une attaque lancée par un démon contre un foyer respectueux des lois. Personne ne savait quelle menace cela impliquait. Il n'y avait pas d'illusions à se faire : le gouvernement fédéral ne se presserait pas pour agir — à supposer même qu'il ose agir. Et, en tout cas, quels que fussent nos doutes et nos accusations à l'encontre de l'Eglise johanniste, il ne se hâterait pas de prendre des mesures concrètes. Et, pendant ce temps-là, notre petite fille était en enfer ! Nous étions désespérés et résolûmes d'agir nous-mêmes sans en référer à quiconque.*

*Quand il fit nuit, Ginny usa de son art pour me faire sortir de la maison à l'insu de notre garde. Je me rendis chez Barney à qui j'exposai la situation. Et je lui demandai de me prêter un manche à balai. Il s'engagea à constituer discrètement un groupe de recherches formé de personnes qualifiées et dignes de foi qui recueillerait toutes les informations existantes sur l'enfer et se tiendrait prêt à nous fournir toute l'assistance dont nous pourrions avoir besoin.*

*Je me rendis alors à la cathédrale de Siloam, le quartier général des johannistes pour toute la région septentrionale du Midwest. Les touristes étaient autorisés à se tenir dans un coin de la basilique — qui n'était qu'un élément de l'immense édifice — pour écouter le célèbre chœur perpétuel qui psalmodiait des hymnes dans une langue inconnue. Il n'y avait presque personne à une heure aussi tardive. L'occasion s'offrit à moi de franchir une porte latérale et de pénétrer dans des quartiers où les simples communiants eux-mêmes n'étaient pas censés mettre les pieds. Mon couteau à portée de la main tant que j'avais ma forme humaine, mes dents prêtes au cas où je devrais me transformer en loup, je commençai mon enquête.*

## 8

Le couloir qui s'enfonçait sur toute la longueur du bâtiment était bordé de portes qui auraient pu donner sur n'importe quel banal bureau. La plupart étaient fermées et la lumière qui tombait des plafonniers était faible. Une lueur jaune filtrait à travers quelques panneaux vitrés. Au passage, j'entendis une machine à écrire et je tressaillis : son cliquetis, se fondant à la mélopée sans fin, me fit penser à un rire de squelette.

Mes plans étaient vagues. C'était probablement à partir de ce centre qu'opérait Marmiadon, le prêtre qui avait dirigé la manifestation à l'usine. Il avait dû revenir et demander à ses frères de le débarrasser de son odeur pestilentielle. Un sortilège compliqué, trop coûteux pour le commun des mortels, l'en délivrerait plus vite que la nature. C'était là, tout au moins, mon seul fil conducteur. Autrement, je pourrais bien fouiller cette taupinière pendant dix ans sans obtenir le moindre résultat.

Comme je l'escomptais, je trouvai un plan directeur à l'intersection de deux volées d'escaliers. De nombreux civils et prêtres extérieurs travaillaient ici. Le bureau de Marmiadon portait le numéro 413. Compte tenu du fait qu'un initié du cinquième degré occupait une place très élevée dans la hiérarchie — deux degrés de plus, et il pouvait poser sa candidature à l'adeptat du premier degré — je présumais que ce n'était ni un simple aumônier ni un vulgaire missionnaire et qu'il était installé dans la cathédrale même. Mais je m'aperçus brusquement que j'ignorais quelle était sa fonction exacte.

Je gravis l'escalier quatre à quatre. Au troisième étage, une grille de fer forgé me barrait le chemin. Cela n'avait rien d'étonnant : je pénétrais dans le domaine des hauts dignitaires. Heureusement, l'obstacle n'était pas assez haut pour qu'un homme agile ne puisse le franchir. Le hall qui s'étendait maintenant devant moi ne différait pas du vestibule du rez-de-chaussée mais j'avais la chair de poule car, ici, les énergies anormales étaient plus intenses.

Le quatrième étage ne cherchait pas à se faire passer pour Madison Avenue : un corridor de briques au plafond voûté, éclairé par des lampes à huile en forme de graal suspendues à des chaînes et qui projetaient de gigantesques ombres tremblotantes. Les murs se renvoyaient les échos des mélopées. L'air était imprégné d'étranges et acides odeurs de musc et de fumées. Là, les pièces devaient être vastes car les portes ogivales étaient largement espacées.

L'une d'elles était béante et il s'en échappait un flot de lumière aussi éclatant qu'incongru. Je m'arrêtai et jetai un coup d'œil furtif à l'intérieur. Des rayons et des rayons chargés de livres... Quelques-uns anciens mais la plupart modernes — oui, ce gros-là devait être le *Traité d'Alchimie et de Métaphysique*, cette série de tomes était l'*Encyclopædia Arcanorum* et le titre de ces ouvrages reliés était l'*Esprit*. Evidemment, les savants ont besoin d'ouvrages de référence et je ne doutais pas que des recherches très bizarres se poursuivaient en ces lieux. Ce serait vraiment un manque de chance si quelqu'un travaillait à une heure aussi tardive.

Je franchis précautionneusement le seuil pour voir les choses de plus près. Un homme était dans la bibliothèque. Seul. Immense, encore plus grand que Barney Sturlason. Mais vieux ! Indiciblement vieux : il n'avait plus de cheveux, plus de barbe et son visage aurait pu être celui de la momie de Ramsès. Il portait la robe des adeptes. Un livre ouvert était posé devant lui sur la table

mais il ne le regardait pas. Ses yeux caves fixés droit devant lui, il en caressait les pages. Je devinai qu'il était aveugle. Pourtant, ce livre n'était pas en braille.

Je m'esquivai. Le bureau de Marmiadon était un peu plus loin. La plaque indiquait son nom et son rang. Et, en dessous : « Quatrième sonneur assistant. » Dieu du ciel ! Ce nabot, carillonneur ? Allons donc !

La porte était fermée à clé. Je pouvais dévisser la serrure ou démonter les gonds avec mon couteau. Pourtant, mieux valait attendre qu'il n'y ait plus personne. Entre-temps, je n'aurais qu'à jeter un petit coup d'œil...

— « Qui va là ? »

Je pivotai sur moi-même. L'adepte était debout dans l'embrasure de la porte de la bibliothèque, le dos voûté, appuyé sur son bâton pastoral. Mais, à en juger par la terrible force de sa voix, ce soutien lui était superflu. J'étais atterré. J'avais oublié à quel point un mage est robuste.

« Qui êtes-vous, étranger ? » vociféra-t-il à nouveau.

Je passai ma langue sur mes lèvres aussi sèches que du papier de verre. « Monseigneur... Votre Lumière... »

Il leva son bâton et le pointa sur moi. La crosse était barrée du tau johanniste. Je devinai que ce n'était pas seulement un insigne mais une baguette magique. « Une menace émane de vous, » s'écria l'adepte. « Je vous ai senti dans ma nuit. Identifiez-vous. »

Je tâtai le couteau dans ma poche, la lampe de lune sous ma chemise. C'étaient là des objets bien vains mais quand mes doigts se refermaient sur eux, ils devenaient des talismans. Ma volonté et ma raison se réveillèrent en moi. Je songeai : C'est déjà beaucoup de chance de ne pas avoir été abordé plus tôt. J'avais décidé, si cela devait se produire, d'essayer d'utiliser au mieux les circonstances. Bon, eh bien cela s'est produit. C'est un épouvantable vieux sagouin mais il est mortel. Quels que soient ses pouvoirs, il ne peut pas me voir comme je le vois.

Je dus pourtant me racler une ou deux fois la gorge avant de parler et ma voix sonnait bizarrement à mes oreilles. « Je... je prie Votre Lumière de me pardonner mais elle m'a surpris. Aurait-elle l'obligeance de me dire où se trouve l'initié Marmiadon ? »

L'adepte abaissa son bâton. Ce fut le seul geste qu'il fit. Ses yeux éteints, qui ne cillaient pas, me transperçaient et c'était encore pire que si ses paupières battaient. « Que lui voulez-vous ? »

— « Je regrette, Votre Lumière, mais il s'agit d'une affaire confidentielle et urgente. Comme Votre Lumière s'en est aperçu, je suis... euh... un messager assez inhabituel. Je peux lui préciser que je dois m'entretenir avec l'initié Marmiadon au sujet de... de ce qui s'est passé aux entreprises Nornwell. Il s'avère que c'est beaucoup plus important qu'il ne le semble. »

— « Cela, je le sais. Je l'ai su dès son retour. J'ai invoqué... j'en ai suffisamment appris. C'est la pierre qui risque de déclencher l'avalanche. »

J'avais le sentiment inconfortable que ce n'était pas à moi mais à quelqu'un d'autre que ces paroles s'adressaient. Mais pourquoi cette affaire l'inquiétait-elle, lui aussi ? Je jugeai préférable de ne pas m'appesantir sur ce problème pour l'instant. « Votre Lumière doit donc comprendre pourquoi je suis pressé et ne puis rompre le serment du secret, même en sa faveur. Si Votre Lumière m'indiquait la cellule de Marmiadon... »

— « Celui qui a failli ne dort point avec ses frères. La colère du Porteur de Lumière est sur lui en raison de sa maladresse et il fait pénitence dans la solitude. Ne cherchez pas à le voir avant qu'il ne soit purifié. » Et, d'une voix sifflante, il ajouta : « Répondez-moi ! D'où venez-vous ? Que voulez-vous ? Comment se fait-il que votre présence me fasse pressentir un danger ? »

Je balbutiai : « Je... je n'en sais rien, moi non plus. »

— « Vous n'êtes pas consacré... »

— « Si vous... si Votre Lumière... il doit s'agir d'un malentendu. Mes supérieurs m'ont ordonné de prendre contact avec Marmiadon. A l'entrée, on m'a dit que je le trouverai ici et on m'a confié la clé de la grille. » Cette petite phrase qui n'avait l'air de rien était la plus sensationnelle énormité que j'aurais jamais imaginé être capable de proférer. Que l'on songe à ses implications. A leurs ramifications. Que l'on extrapole. Et que l'on s'émerveille ! « Je suppose qu'une erreur a été commise. »

— « Oui. Les clercs inférieurs n'ont naturellement pas été mis au courant. Néanmoins... » Le mage se tut et se plongea dans un abîme de méditation.

— « Si Votre Lumière me disait où je dois aller et qui je dois voir, je ne l'importunerais pas davantage. »

Il prit sa décision : « Le secrétariat du supérieur de garde de nuit, bureau 107. Demandez l'initié de sixième degré Hesathouba. De tout le personnel présentement de service, c'est le seul qui en connaisse assez sur le cas Matuchek pour vous donner un conseil. »

*Le cas Matuchek ?*

Je murmurai quelques remerciements et m'esquivai. C'était tout juste si je ne courais pas et, tandis que je me dirigeais vers l'escalier, je sentais le regard aveugle de l'adepte s'enfoncer dans mon dos. Avant d'escalader la grille dans l'autre sens, je m'accordai quelques instants de répit.

Je savais que je n'avais pas de temps à perdre. L'adepte pouvait fort bien avoir des doutes et décider d'ouvrir une enquête — une enquête qui risquait de ne pas se terminer simplement par un coup de téléphone au frère Hesathouba. Si j'avais la moindre chance d'apprendre quelque chose de sérieux, il ne fallait pas tergiverser.

Mais où aller? Et comment ? Qu'espérer ? Cette aventure, il fallait l'avouer, était une pure chimère.

Non ! Tant qu'une possibilité demeurerait, je continuerais de charger contre les plus gros des moulins à vent en vue ! Mon esprit se mit à fonctionner à plein régime. Sans nul doute, les parties hautes de la cathédrale comme ses profondeurs étaient l'apanage des hauts dignitaires. Mais c'était sous terre que se célébraient les principaux rites des anciens mystères. La crypte n'était-elle pas le meilleur endroit où chercher Marmiadon ?

Un ricanement involontaire me retroussa les lèvres. Ils n'allègeraient pas son supplice en le débarrassant de son odeur par sortilège ! Voilà pourquoi on l'avait claquemuré dans les souterrains, hors de portée des narines.

Des narines humaines, s'entend.

Je regagnai le premier niveau et continuai de descendre. Il n'y avait personne. Peut-être quelques sorciers étaient-ils au travail mais c'était à peu près tout.

A l'un des étages inférieurs, j'aperçus une nonne qui nettoyait le sol à la main. Corvée ? Pénitence ? Masochisme ? Elle était seule et ne me remarqua pas.

Plus bas, je tombai sur une grille verrouillée. De l'autre côté, l'escalier devenait plus raide et le ciment faisait place à de la pierre grossièrement taillée. J'avais atteint le rocher. Les parois étaient froides et humides, l'air l'était aussi. Plus d'éclairage moderne : les seuls luminaires étaient des chandelles que supportaient des chandeliers de métal espacés. Leur flamme s'étirait dans les profondeurs du puits et mon ombre déformée dansait sur les murs. Maintenant, je n'entendais plus les hymnes. Et je descendais toujours.

Je descendais... Et puis, au bout d'une petite éternité, j'eus sous les pieds le sol d'une caverne naturelle. Le scintillement distant des torchères révélait des stalactites et des stalagmites au sein de ces inquiétantes et épaisses ténèbres. Des Mains de Gloire brûlaient devant l'entrée de différents boyaux qui s'enfonçaient dans l'obscurité. Je me défis rapidement de mes vêtements, de mes chaussettes, de mes chaussures que je cachai derrière un rocher. Je remis mon couteau à sa place dans la ceinture élastique de mon short, allumai la lentille polaroïde, la braquai sur moi et appuyai sur le bouton.

La transformation fut immédiate. Je tombai par terre quand mes mains et mes pieds se métamorphosèrent en pattes. Pendant une minute, mes os, mes muscles, mes organes, mes nerfs, se liquéfièrent avant de se fixer dans leur forme lupine. Je luttai pour ne pas céder à la sensation quasi sexuelle que j'éprouvais, m'efforçant de garder clairement dans mon cortex cérébral amoindri la conscience du but que je poursuivais : utiliser mes sens animaux pour l'accomplissement de mes fins humaines.

L'éclairage chétif cessa d'être un handicap. Les loups dépendent moins de leurs yeux que les hommes. Mes oreilles, mes pattes, chacun des poils de mon corps et surtout mon museau absorbaient un torrent d'informations. A présent, la grotte n'était pas un trou où je trébuchais mais un lieu que je comprenais.

Et... oui, une puanteur, faible mais sur laquelle il n'y avait pas à se tromper, se dégageait de l'un des boyaux. Je refoulai au dernier moment le hurlement de chasse qui me montait à la gorge et me dirigeai au petit trot vers sa source.

## 9

C'ÉTAIT une longue galerie pleine de méandres que coupaient beaucoup d'autres tunnels. J'aurais bien vite été perdu sans mon odorat pour me servir de guide. Il n'y avait d'autre éclairage que les Mains de Gloire qui brasillaient de loin en loin au-dessus des cellules creusées à même le roc. Il était de notoriété publique que les candidats à l'initiation première passaient un jour et une nuit tout seuls dans ces cellules. Parfois, les initiés fervents revenaient y faire retraite. On prétendait qu'il était profitable à

l'âme de prier et de méditer loin du bruit. Mais je n'étais pas sûr que d'autres influences subliminales n'étaient pas à l'œuvre. Il y avait des odeurs à la limite de ma perception lupine qui me hérissaient le poil sur le cou. Mais, au bout de quelque temps, elles furent noyées par celle que je traquais. Les loups ont l'estomac plus solidement accroché que les hommes mais je commençais néanmoins à suffoquer et lorsque je parvins finalement à la source, je retins mon souffle.

La pâle lueur bleue que répandaient les doigts de la Main de Gloire brillant au-dessus de la porte laissait dans l'ombre les détails de la cellule exiguë. Marmiadon dormait sur une paillasse, frileusement enveloppé dans sa robe — une robe aussi crasseuse que sa peau. Il disposait en outre de quelques biscuits, d'un bidon d'eau, d'un gobelet, d'une Bible johanniste et d'une chandelle pour la lire. Il ne devait quitter sa cellule que pour se rendre de temps en temps dans une oubliette un peu plus loin dans le boyau. Et s'il ne le faisait pas, cela ne changerait pas grand-chose. Pouah !

Je reculai et repris ma forme humaine. Les effluves n'étaient pas trop terribles, d'autant que j'avais recouvré mon pouvoir de raisonnement. Marmiadon ne les remarquait sans doute même plus.

Je m'approchai de lui, m'accroupis et le secouai. Je sortis mon couteau de sa gaine. « Réveillez-vous ! »

Il reprit péniblement ses esprits, me vit et ouvrit la bouche toute grande. Je devais être une apparition sinistre — à demi-nu avec mes vêtements noirs. Et mon expression était sans doute impitoyable. Dans cette lumière cadavérique, il n'était pas beau à voir, lui non plus, avec ses yeux creux. Je lui plaquai ma paume sur la bouche avant qu'il n'eût eu le temps de crier. Son menton était râpeux et sa chair avait une consistance pâteuse. « Pas un bruit, sinon je vous étripe, » fis-je d'une voix calme.

Il acquiesça et je le lâchai. « M-m-monsieur Matuchek ! » balbutia-t-il en se recroquevillant autant que le mur le lui permettait.

— « Lui-même. Je voudrais bavarder avec vous. »

— « Je... comment... de quoi, au nom de Dieu ? »

— « Il faut que ma fille rentre à la maison saine et sauve. »

Marmiadon traça des croix et autres symboles dans le vide. « Etes-vous possédé ? » Il parvint enfin à me regarder et répondit lui-même à sa question : « Non. Je le saurais. »

— « Je ne suis manipulé par aucun démon et je ne suis pas victime d'une psychose, » grondai-je. « Parlez ! »

— « M-m-mais je n'ai rien à dire. Votre fille ? Que lui est-il arrivé ? J'ignorais que vous en aviez une. »

Cela me renversa. Il ne mentait pas — pas dans l'état où il se trouvait. « Hein ? » Ce fut tout ce que je réussis à proférer. Il se calma un peu, tâtonna à la recherche de ses lunettes, les chaussa, s'assit sur sa paillasse et m'étudia.

— « C'est la sainte vérité, » insista-t-il. « Pourquoi aurais-je des informations sur votre famille ? Moi ou ceux qui se trouvent ici ? »

Une nouvelle vague de rage s'empara de moi. « Parce que vous vous êtes déclarés mes ennemis. »

Il hocha la tête. « Nous ne sommes l'ennemi de personne. Comment pourrait-il en être autrement ? Nous annonçons l'Evangile de l'Amour. » J'eus un reniflement de mépris et il baissa les yeux. « Certes, nous sommes fils d'Adam, » poursuivit-il d'une voix chancelante. « Nous sommes capables de pécher comme tout le monde. J'avoue m'être mis en colère quand vous nous... quand vous... quand vous avez joué ce sale tour... à ces innocents... »

Ma lame décrivit un arc de cercle étincelant. « Assez de ces salades, Marmiadon ! Il n'y a qu'un seul innocent dans cette misérable histoire : une petite fille de trois ans qui a été enlevée et qui est en enfer. »

Il me regarda bouche bée, les yeux exorbités.

« Maintenant, causez ! » lui ordonnai-je.

Tout d'abord, il fut incapable de parler. Enfin, il s'exclama avec horreur : « Non ! C'est impossible. Jamais je n'aurais... »

— « Et les autres prêtres ? Lequel est-ce ? »

— « Aucun, je vous le jure. Ce n'est pas pensable. » Je lui posai la pointe de mon couteau sur la gorge. Il se mit à trembler. « Je vous en prie... Expliquez-moi ce qui s'est passé. Laissez-moi vous aider. »

J'éloignai le couteau, m'assis et me grattai le front. Je lui décochai un regard flamboyant. Les choses ne se passaient pas selon mes prévisions. « Vous avez fait de votre mieux pour dévaster mon existence. Dans ces conditions, que voulez-vous que je pense ? Si vous n'êtes pas coupable, il va falloir que vous vous montriez convaincant ! »

Il avala sa salive. « Je... oui, bien sûr. Je n'avais pas de mauvaises intentions. Ce que vous faisiez... ce que vous faites est criminel. Vous vous damnez et vous contribuez à faire se damner aussi les autres. L'Eglise ne peut pas ne pas réagir. »

— « Epargnez-moi vos sermons ! » En dehors de toute autre chose, je tenais à freiner son zèle pour conserver mon pouvoir de domination sur lui. « Restons-en aux faits. Vous avez été envoyé avec mission d'enflammer la populace. »

— « Non. Enfin, j'étais sur la liste des volontaires. Quand l'occasion s'est présentée, j'ai été autorisé à aller là-bas. Mais pas pour... pour ce que vous dites. Au contraire, pour apporter mon aide, pour donner des conseils, pour être un guide spirituel et... oui, pour protéger les gens contre d'éventuels sortilèges. Mais rien d'autre ! C'est vous qui avez attaqué. »

— « Bien sûr ! bien sûr ! on commence par des défilés de protestation et, comme cela n'a pas de résultat, on viole la propriété d'autrui, on commet des actes de vandalisme, on instaure le blocus, on terrorise ! Naturellement, c'était strictement à titre personnel que vous agissiez. Strictement à titre personnel ! A telle enseigne que, après l'échec de l'opération, vos supérieurs vous ont consolé et que vous avez aussitôt repris le cours de vos occupations habituelles, n'est-ce pas ? »

— « Si je fais pénitence, c'est parce que j'ai péché en cédant à la colère. »

Un infime frisson me parcourut l'échine. Le détail était intéressant. « Si vous êtes dans ce cachot, ce n'est pas simplement parce que nous vous avons courroucé. Qu'avez-vous fait au juste ? »

La peur s'empara à nouveau de lui. Il leva des mains sans force. « Je ne peux pas avoir... Non ! » J'approchai derechef le couteau de sa gorge. Il ferma les yeux et lâcha avec précipitation : « Votre entêtement m'avait mis dans une telle fureur que j'ai appelé une malédiction sur votre groupe. La Malédiction de Mabon. Mes révérends supérieurs... j'ignore comment ils l'ont su mais les adeptes détiennent des pouvoirs spéciaux... A mon retour, on m'a reproché ce péché. On m'a dit que les conséquences pouvaient en être graves. C'est tout. On ne m'a pas dit qu'elles... qu'elles s'étaient déjà manifestées. Est-ce vrai ? »

— « Cela dépend. Quelle est cette malédiction ? »

— « Ce n'est pas un sortilège. Vous saisissez la distinction, n'est-ce pas ? Un sortilège, agissant conformément aux lois théurgiques, fait intervenir les forces paranaturelles, évoque des êtres non humains ou... C'est le même principe que lorsqu'on se sert d'un fusil, de n'importe quel outil ou qu'on siffle un chien, Mr. Matuchek. Une prière est chose différente. C'est un appel adressé au Très-Haut ou à Ses cohortes. Une malédiction n'est

rien de plus qu'une formule destinée à Leur demander de... de punir quelqu'un. Ils le font s'Ils le jugent séant. Ce sont Eux seuls... »

— « Récitez-la. »

— « *Absit omen !* C'est dangereux ! »

— « Vous venez de déclarer qu'elle est inoffensive en soi. »

— « Ignorez-vous que les prières johannistes ne sont pas les prières pétrines ? Nous incarnons la nouvelle loi. Nous avons reçu un savoir particulier et nous bénéficions de la faveur divine. Les mots que nous employons ont une puissance qui leur appartient en propre. Je ne peux pas vous dire ce qu'il adviendrait si je prononçais ceux-là, même sans ferme propos. »

Il était très possible qu'il eût raison. Dans son essence, le gnosticisme avait été dans le monde ancien quête de pouvoir par le truchement d'un savoir occulte, un pouvoir s'imposant en dernière analyse à Dieu en personne. Marmiadon était certainement sincère quand il niait que son Eglise avait ressuscité ce concept. Mais il n'avait pas encore atteint l'adeptat et les secrets ultimes ne lui avaient pas été révélés. D'ailleurs, il avait peu de chances de devenir adepte, songeai-je à contrecœur car, au fond, ce n'était pas un mauvais bougre.

Mon esprit fit un bond. Supposons que les fondateurs du gnosticisme moderne aient fait certaines découvertes leur conférant des pouvoirs inconnus jusque-là, leur démontrant, résultats à l'appui, qu'ils exerçaient une influence directe sur la Divinité. Supposons en outre qu'ils aient été trompés, mystifiés — parce qu'il est contraire à la raison d'admettre que des mortels peuvent imposer leur volonté à l'Omnipotence. Quelles conclusions tirer de cela ? Que les bénédictions et les malédictions des johannistes, qu'ils le sachent ou non, ne sont pas de véritables prières mais des sortilèges particulièrement subtils et particulièrement puissants.

— « Je vais vous montrer le texte, » dit Marmiadon d'une voix chevrotante. « Vous pourrez le lire vous-même. Il ne fait pas partie des chapitres interdits. »

— « Entendu. »

Il alluma sa chandelle et ouvrit le livre. Il m'était déjà arrivé de jeter un coup d'œil sur des Bibles johannistes, mais je n'avais jamais eu le courage d'aller plus loin. Elles substituaient à l'Ancien Testament quelque chose que même un mécréant comme moi trouvait blasphématoire, reprenaient les parties classiques du

Nouveau Testament en y interpolant beaucoup d'apocryphes, sans compter d'autres matériels dont les érudits sérieux n'avaient jamais réussi à établir la source. D'un doigt tremblant, Marmiadon m'indiqua un passage vers la fin du livre. Je plissai les yeux car c'était écrit en petits caractères. Le texte grec était mis en parallèle avec sa traduction anglaise. Je lus :

*Saint, saint, saint, trois fois saint. Au nom des sept tonnerres, ô Mabon de justice, toi qui es toute grandeur, ange de l'Esprit qui contemple les cataractes de la colère et les mystères des abîmes sans fond, viens à mon aide, afflige ceux qui m'ont nui pour qu'ils s'éveillent à la contrition et cessent de tourmenter les serviteurs de la vérité scellée et du Règne à venir. Que ces mots te fassent venir, Heliphomar Mabon Saruth Gefutha Enunnas Sacinos. Amen. Amen. Amen.*

Je refermai le livre. « Je ne marche pas pour ce genre d'invocations, » dis-je d'une voix lente.

— « Oh ! vous pouvez la réciter tout haut, » lâcha maladroitement Marmiadon. « En fait, n'importe quel simple fidèle peut le faire mais n'est pas exaucé. Seulement, moi, je suis sonneur de cloches. Un appelant, pourrait-on dire. Je n'ai pas un rang très élevé, je ne suis pas particulièrement talentueux. N'empêche que certaines maîtrises m'ont été conférées. »

— « Ah ! bon. Dans l'exercice de vos fonctions, vous évoquez et contrôlez les démons... »

— « Non, pas les démons ! Absolument pas ! Uniquement des êtres paranaturels courants. A la rigueur, un ange mineur. »

— « Vous voulez dire une chose qui se prétend un ange ! »

— « Mais ce sont des anges ! »

— « Aucune importance. Voici ce qui s'est passé. Selon votre propre aveu, vous avez été pris de colère et vous avez prononcé cette malédiction, cette prière noire contre nous. Je soutiens que, consciemment ou pas, vous nous avez jeté un sort. Comme les détecteurs n'ont rien enregistré, il ne peut s'agir que d'un charme inconnu de la science. Vous vous êtes adressé à quelque chose qui n'appartient pas à notre univers. Apparemment, vous autres johannistes, avez trouvé un contact avec un autre monde. Pour la plupart d'entre vous, ce monde est le Paradis. J'ai la conviction que vous vous leurrez : en réalité, c'est l'enfer. »

— « Non, » gémit-il.

— « Le démon a répondu à votre appel. Il s'est trouvé que,

de tous les gens de la Nornwell qui étaient là, j'étais le seul dont, cette nuit-là, le foyer était vulnérable. C'est donc sur ma femme et moi que s'est exercée la vengeance. »

Marmiadon redressa ses épaules étroites. « Monsieur, je ne nie pas que votre enfant ait disparu. Mais si elle a été enlevée... contre mon gré à la suite de l'initiative que j'ai prise... vous n'avez rien à craindre. »

— « Alors qu'elle est en enfer ? Supposez qu'elle me revienne sur-le-champ. Dans quel état sera-t-elle après ce séjour dans les lieux infernaux ? »

— « Non, je vous le dis franchement, vous n'avez rien à craindre. » Il se risqua à me tapoter la main. Celle qui tenait le couteau. J'étreignais celui-ci avec tant de force que mes phalanges étaient exsangues. « Si elle est prisonnière du Continuum Inférieur, il faudrait opérer un déphasage temporel pour la récupérer. Vous savez ce que je veux dire ? Je ne suis pas savant dans ce domaine mais nos adeptes le sont et une partie de leurs découvertes est enseignée aux initiés du quatrième degré. L'aspect mathématique de la question m'échappe mais, si je me rappelle bien, l'univers infernal possède une géométrie spatio-temporelle complexe et bien particulière. Il devrait être aussi facile de récupérer votre fille à l'instant exact de son arrivée qu'à n'importe quel autre moment. »

Je lâchai mon couteau qui tomba bruyamment sur le sol. J'avais l'impression que ma tête éclatait. « Est-ce vrai ? »

— « Oui, c'est la vérité. Et je romps les règles canoniques en allant aussi loin... »

J'enfouis mon visage dans mes mains. Les larmes jaillissaient entre mes doigts. « ... mais je veux vous aider, Mr. Matuchek. Je me repens de mon mouvement de colère. »

Je levai les yeux. Lui aussi, il pleurait.

Au bout d'un moment, nous fûmes à nouveau capables de parler de choses sérieuses. « Je ne veux surtout pas vous induire en erreur, Mr. Matuchek. Quand je vous disais qu'il serait aussi simple de pénétrer dans l'enfer en un point du temps que dans un autre, je n'entendais pas par là que ce ne serait pas difficile. C'est au contraire d'une difficulté insurmontable sauf pour les plus grands de nos adeptes. Il n'y a pas au monde un géomètre suffisamment génial pour trouver son chemin tout seul à travers les dimensions infernales. Mais, heureusement, la question ne se pose pas. Je voulais seulement vous rassurer pour que vous prêtiez

l'oreille à la réalité. Il se peut que votre fille vous ait été soustraite consécutivement à ma malédiction. Cela expliquerait le mécontentement de mes supérieurs à mon égard. Mais, en ce cas, elle est sous la protection angélique. »

— « Prouvez-le ! »

— « Je vais essayer. Cette fois encore, je vais enfreindre les règles. Néanmoins, je peux tenter d'évoquer un ange. » (Il m'adressa un sourire timide.) « Qui sait ? Si vous abjurez, votre fille vous sera peut-être aussitôt rendue. »

Une évocation... L'idée ne me disait rien qui vaille. A parler franc, elle me glaçait les sangs. Mais, en entreprenant ce voyage, je m'étais préparé à affronter encore pire que les démons. « Allez-y. »

Il chercha un autre passage dans sa Bible, puis se mit à genoux et entonna une mélopée dont les stridences me sciaient les nerfs.

Le vent se mit à souffler dans le boyau. Les lumières ne s'éteignirent pas mais une obscurité qui s'épaississait de seconde en seconde voilait ma vue. C'était comme si j'allais mourir. Maintenant j'étais seul dans les ténèbres bruissantes. La nuit était infinie et éternelle. La peur me quitta mais ce fut un désespoir total qui la remplaça. Jamais je n'avais connu pareille souffrance, pas même quand Valeria avait été ravie, pas même à la mort de ma mère. J'avais maintenant atteint, en effet, le point final de toute espérance et je contemplais le vide ultime de toutes choses : l'amour, la joie, l'honneur étaient moins que cendres, ils n'avaient jamais été. J'étais creux, seul être existant dans une création creuse.

Là-bas, très loin, une lumière brasilla. Elle avançait vers moi — étincelle, étoile, soleil. Un visage colossal, des yeux sans vie. Et une voix mesurée pulsant en moi :

— « L'heure est venue. En dépit de tout, ta destinée a été prise en patience, Steven. Je ne l'ai ni voulu ni organisé. J'avais prévu que tu risquais de détruire ma grande entreprise mais je ne pouvais deviner les facteurs qui t'amèneraient en face de mes œuvres : l'appel inconsidéré d'un niais, l'obéissance irréfléchie d'un autre. Ton intention est à présent de ravager ma forteresse.

» Tremble, Steven. Peut-être ne te toucherai-je pas moi-même mais je puis t'envoyer des agents plus puissants que tous ceux que tu as jamais rencontrés. Si tu persistes à te dresser contre moi, tu courras à ton annihilation. Retourne chez toi. Accepte humblement ta perte ainsi qu'il convient à un fils d'Adam. Procrée d'autres enfants, cesse de te mêler des affaires publiques et con-

tente-toi de t'occuper des tiennes. Alors, la joie, la richesse et le succès pleuvront sur toi et tes jours seront longs sur cette terre. Mais seulement si tu fais la paix avec moi. Autrement, tu tomberas de même que tomberont ceux qui te sont chers. Tremble devant moi. »

L'apparition, la voix, la nuit, se dissipèrent. Prostré, baigné d'une sueur acide, je contemplais stupidement Marmiadon à la lueur de la chandelle. Radieux, il se frottait les mains. Je comprenais à peine ce qu'il disait :

— « Et voilà ! Eh bien, avais-je tort ? N'êtes-vous pas heureux ? Quel spectacle de gloire ! A votre place, je tomberais à genoux et remercierais Dieu de Sa miséricorde. »

— « Hein ? » parvins-je à proférer.

— « L'ange ! l'ange ! »

Je me secouai. J'étais exsangue. Le monde extérieur était lointain, fragile. Mais mon cerveau fonctionnait d'une façon mécanique et mes lèvres bougèrent. « Cet être m'est peut-être apparu sous un aspect différent. Comment s'est-il manifesté pour vous ? »

— « Une tête couronnée, des ailes éblouissantes, » fit Marmiadon à mi-voix. « Votre enfant est en sécurité. Elle vous sera rendue au terme de votre pénitence. Et, ayant été parmi les bienheureux dans son existence mortelle, l'Eglise véritable la comptera parmi ses saints. »

Ce n'était pas la première fois, songeai-je vaguement, que l'Adversaire utilisait des gens qui croyaient sincèrement servir Dieu.

— « Qu'avez-vous expérimenté ? » me demanda-t-il.

Peut-être lui aurais-je décrit la révélation que j'avais eue, peut-être pas. Probablement pas : quel bien cela aurait-il fait ? Mais un bruit détourna notre attention : des pas qui approchaient, des paroles :

— « Et s'il n'est pas venu par là ? »

— « Nous attendrons quelques heures. »

— « Dans ces minces vêtements ? »

— « La cause du Seigneur, mon frère. »

Je me raidis. Deux hommes... Des moines à en juger par le claquement de leurs sandales, des costauds à en juger par le volume de leurs voix. L'adepte que j'avais rencontré en haut avait sans doute dû avoir des soupçons. A moins que l'invocation de Marmiadon et son résultat aient été enregistrés quelque part. Les deux, peut-être. Si je me faisais prendre... J'avais été averti ! Et

mon existence n'avait pas de prix. Tant que je n'aurais pas ramené l'information permettant de récupérer Val...

J'actionnai la lampe de lune. Marmiadon exhala un gémissement quand je me métamorphosai. Je sortis de la cellule comme une flèche. Une flèche grise.

Les deux moines ne me virent que quand je fus sur eux ou presque. Effectivement, c'étaient des costauds. L'un avait un bâton, l'autre un 45 automatique. Je filai entre les jambes de ce dernier qui tomba à la renverse. Son copain m'envoya un coup de gourdin dans les côtes et la douleur m'obligea à ralentir un instant l'allure. J'avais peut-être un os luxé. Mais comme j'étais sous ma forme de loup-garou, il se ressouda et je me ruai en avant. Le pistolet aboya. Les balles sifflèrent rageusement à mes oreilles. S'il y avait des projectiles d'argent, c'était la fin de tout. Il ne fallait pas que je reste là !

Je fonçai dans l'escalier. A présent, les moines étaient hors de vue. Mais l'alarme était donnée : des cloches retentirent, noyant les hymnes psalmodiés. Peut-être mes poursuivants étaient-ils munis d'un walkie-talkie. Un walkie-talkie fabriqué par les entreprises Nornwell ? Je déboulai dans le hall du premier étage. Il y avait certainement d'autres issues que le grand portail mais je ne les connaissais pas. Un loup peut voyager aussi vite que les mauvaises nouvelles : j'étais au-delà du rideau qui fermait le vestiaire des choristes avant qu'un seul ecclésiastique de l'équipe de nuit ne fût sorti de son bureau, avant que le moindre moine ensommeillé ne fût arrivé.

L'effervescence régnait dans la cathédrale. J'entrebâillai la porte donnant sur le bas-côté juste ce qu'il fallait pour jeter un coup d'œil dans la nef. La mélopée ne s'était pas interrompue mais des gens couraient en criant. Chose plus grave, deux assistants étaient en train de clore les portes du vestibule.

Des pas sonnèrent dans le corridor. Les johannistes ne savaient pas au juste par où j'étais passé et, de plus, cette alerte inexpliquée les avait désorientés. Néanmoins, je disposais de peu de temps : bientôt, quelqu'un viendrait vérifier le vestiaire.

Je pensai soudain à une tactique possible. Sans me creuser la tête sur les pourquoi et les comment — un loup n'est pas intellectuellement équipé pour cela — je me fiai à mon instinct et allumai ma lampe d'un coup de patte. La clarté bleuâtre qui baignait la pièce ne gêna en rien ma transformation. Redevenu humain, je

m'emparai d'un surplis que j'enfilai. Il me tombait presque jusqu'aux pieds. Personne ne remarquerait qu'ils étaient nus.

Je gravis l'escalier de la tribune du chœur en un temps record, et m'immobilisai dans l'encadrement de la porte ogivale pour étudier la situation. Les hommes et les femmes étaient groupés en fonction de leur timbre, un recueil de cantiques à la main. Quelques psautiers étaient disposés sur une table. D'ici, le regard s'étendait de l'autel, en bas, à la coupole tout en haut et le spectacle avait de quoi vous couper le souffle. Mais je n'avais pas une once de souffle à perdre. Je pris un volume et avançai d'un pas solennel.

Je ne m'en serais pas tiré dans des conditions normales. Mais elles n'étaient pas normales. L'agitation avait gagné le chœur et ce qui se passait en dessous captait l'attention des choristes qui avaient perdu le la. Je trouvai une place à côté d'un des barytons et ouvris mon recueil d'hymnes à la même page que celui de mon voisin.

— « *Mephnounos Chemiath Aroura Maridon Elison,* » psalmodiait ce dernier. J'avais tout intérêt à émettre des sonorités analogues. L'ennui, c'était que je n'avais pas assisté aux répétitions destinées aux volontaires désireux de participer. J'étais incapable de prononcer la plupart de ces vocables et encore plus de chanter dans le ton.

Mon voisin, un prêtre corpulent à l'air zélé, me jeta un coup d'œil. Je lui adressai un sourire pâlichon. « *Thatis Etelelam Tetheo Abocia Rusar,* » entonna-t-il avec ostentation.

Sautant sur le premier air qui me passait par la tête et qui avait une vague ressemblance avec la mélodie, je me plongeai dans mon bouquin et commençai de façon aussi indistincte que possible :

— « *C'est dans la gourde qu'on met le tafia, youp-la youp-la-la. C'est dans la pipe qu'on met le tabac, youp-la-la...* »

Dans le contrepoint général, sans même parler de la rumeur qui venait d'en bas, cela passa comme une lettre à la poste. Le prêtre cessa de s'intéresser à moi et nous continuâmes tous deux à chanter, lui son cantique, moi ma goualante de marin. Je suis sûr que l'on me pardonnera certains des autres artifices que je jugeai nécessaire d'employer au cours de l'heure qui suivit. C'était, estimai-je, le laps de temps pendant lequel un choriste laïc pouvait rester là sans éveiller les soupçons. Je continuai cependant de suivre approximativement le déroulement de la chasse dont j'étais

l'objet. La taille et la complexité de la cathédrale jouaient, cette fois, en ma faveur : je pouvais être n'importe où. Incontestablement, on usait de sortilèges pour me retrouver mais les sorciers n'avaient pas grand-chose à se mettre sous la dent : ils ne disposaient que des déclarations de Marmiadon. Et moi, j'avais toutes les protections dont, avant mon départ, m'avait muni Ginny qui est l'une des meilleures sorcières de la Guilde. Retrouver ma trace et m'identifier ne serait pas simple, même pour les créatures que les plus puissants des adeptes seraient capables d'invoquer.

Cela dit, je ne pourrais pas tenir très longtemps. Si je ne disparaissais pas bientôt, je serais un homme mort — ou pire encore. Une partie de moi-même se réjouissait d'ailleurs à cette perspective. C'est que le danger, la nécessité de faire appel à toutes mes ressources pour l'affronter, avaient chassé le désespoir qui m'avait envahi dans la crypte — au cœur de l'enfer. J'étais vivant : c'était cela qui importait et je ferais de mon mieux pour expédier tout ce qui s'interposerait entre moi et celles que j'aimais.

Je finis par ébaucher un plan. Je quittai la tribune du chœur, me dévêtis et redevins loup. La galerie nord était à nouveau déserte, ce qui était heureux pour les johannistes que j'aurais pu rencontrer. Sans aucun doute, les portes étaient toutes gardées et mes poursuivants avaient perdu de leur ardeur. Ils continuaient de me traquer mais calmement, systématiquement, sans plus troubler la pieuse atmosphère du lieu. Mes sens de loup m'aidaient à éviter les patrouilles tandis que je cherchais une fenêtre.

Celles des niveaux inférieurs correspondaient à des pièces occupées ou verrouillées. Je dus monter jusqu'au sixième étage — où le gauchissement était presque intolérable — pour en découvrir une percée dans le mur du couloir. J'étais suffisamment résolu — ou désespéré — pour être prêt à sauter. La douleur des éclats de verre qui me déchirèrent au passage ne fut rien à côté de celle que j'éprouvai en heurtant le ciment de l'esplanade.

Mais j'étais un lycanthrope. Mes blessures n'étaient pas fatales et ne provoqueraient pas d'infirmités définitives. La bouillie rougeâtre que j'étais frémit, retrouva son intégrité. Le sang perdu — il tachait le sol — m'affaiblissait et me donnait un peu le vertige. Mais après un bon repas, il n'y paraîtrait plus.

Les étoiles brasillaient toujours dans le ciel. On voyait mal. Et l'on avait certainement pas dit grand-chose aux sentinelles extérieures — si même elles avaient été mises au courant : la hiérarchie devait être avant tout soucieuse d'étouffer l'affaire dans

toute la mesure du possible. Je me débarrassai à coups de crocs de ce qui restait de mes vêtements, dissimulai ma lampe de lune sous ma collerette et me dirigeai en trottant vers l'entroit par où j'étais entré.

— « Eh bien, toutou, d'où viens-tu ? » s'exclama le gardien de la porte. Je dus le laisser me chiffonner les oreilles avant de pouvoir décamper.

Je commis un nouveau délit dans Siloam : je m'introduisis dans l'arrière-boutique d'une épicerie en empruntant encore une fois une fenêtre. Les quelques kilos de hamburgers que je trouvai et dont je m'empiffrai ne me suffirent pas. J'avais également besoin d'un moyen de transport. Et une fois que j'aurais repris ma forme humaine, je ne serais pas seulement sans le sou : je serais nu.

Je téléphonai à Barney. « Venez me chercher. Je serai loup. » Je lui indiquai une douzaine de points de chute possibles pour le cas où les recherches se développeraient au-delà du périmètre de la cathédrale.

— « Qu'est-il arrivé à mon balai ? » me demanda-t-il.

— « J'ai dû le laisser au parking. Vous n'aurez qu'à venir le réclamer demain. »

— « J'ai hâte d'entendre votre récit. »

— « Je peux déjà vous dire que cela a été une sacrée nuit. »

## 10

Je fis la relation détaillée des événements à Ginny après être rentré à la maison aussi discrètement que je l'avais quittée. J'étais abruti de fatigue mais elle exigea que je lui fasse ce récit sans plus attendre. Je parlai à voix basse. Nous étions étendus l'un à côté de l'autre. Elle multiplia les questions pour que je lui raconte tout, jusqu'au plus infime détail et elle m'arracha ainsi bien des choses qui ne m'étaient pas restées dans la tête ou auxquelles je n'avais pas prêté particulièrement attention sur le moment. Le soleil était levé quand elle me prépara mon petit déjeuner et m'autorisa enfin à prendre un peu de repos. Je dormis vingt-quatre heures d'affilée, interrompues seulement de temps en temps pour me restaurer. Dans un état second.

Pour expliquer cela à l'agent du F.B.I., Ginny mit ma somnolence sur le compte de la prostration nerveuse, ce qui n'était pas

tellement mensonger. Elle le persuada également, lui et son supérieur immédiat (Couteau Etincelant était parti pour Washington), que s'ils tenaient à étouffer l'affaire, il serait préférable de ne pas nous condamner à l'isolement : les voisins flairaient déjà quelque chose. On ne pourrait les maintenir dans l'ignorance que pendant un bref laps de temps — pour ne pas parler de nos amis proches et de nos relations professionnelles. Et si ces dernières s'inquiétaient, elles étaient capables de faire intervenir des sortilèges autrement plus puissants que ceux de l'homme de la rue.

Notre hôte se laissa finalement convaincre. Quand Mrs. Delacorte vint nous emprunter du crin de balai, nous le lui présentâmes comme mon cousin Louis et lui laissâmes entendre que nous avions envoyé Val à la campagne pendant que l'on enquêtait pour le « cambriolage » dont nous avions été victimes. Cela ne donna matière qu'à un paragraphe dans le quotidien local. Je fus autorisé à retourner au travail et Ginny à aller au marché. On nous indiqua le numéro de téléphone à appeler au cas où nous recevrions une demande de rançon. Aucune allusion ne fut faite aux hommes qui nous filaient. C'étaient des gens compétents : sans nos dons particuliers, nous ne nous serions jamais rendu compte de leur présence.

Au matin du troisième jour, je fis donc mon apparition à la Nornwell. Barney Sturlason fut parfait. Il me trouva une tâche prioritaire et urgente exigeant que je ne sois pas dérangé — en fait, enfermé dans mon bureau, je me contentais de faire les cent pas en fumant des cigarettes à la chaîne au point d'en avoir la langue sèche comme de l'amadou et de boire du café en telle quantité que j'en avais les oreilles qui gargouillaient. Une conférence avec des « hommes d'affaires en visite » était prévue après le déjeuner. Je savais quelle était la nature réelle de cette conférence. Quand on me convoqua par l'interphone, je partis si vite que je faillis en avoir le souffle coupé. Je me rappelai juste à temps qu'il fallait que je marche d'un pas tranquille en saluant les personnes que je croisais.

La salle où se tenait la conférence était en haut. Les charmes contre l'espionnage industriel dont elle était équipée opéraient tout aussi efficacement contre la surveillance officielle. Onze personnes étaient présentes. De la sorte, nous étions à peu près certains que l'assemblée ne comprenait pas de Judas. Je reconnus Griswold, Hardy, Janice Wenzel et le Dr Nobu, un métaphysicien que nous consultions parfois. L'un des invités se révéla être un

amiral en retraite, spécialiste du renseignement, Hugh Charles. Il y avait aussi un mathématicien du nom de Falkenberg et un ecclésiastique, le pasteur Karlslund. Tous avaient l'air exténué. Jusqu'à cet instant ou presque, ils avaient fait un travail de galériens. Seuls les deux derniers paraissaient reposés. Barney avait posé une grande valise à échantillons sur la table.

Avant les présentations, il fit des passes et prononça une incantation. « Bien, » dit-il. « Le champ de sécurité fonctionne à plein régime. Vous pouvez vous joindre à notre colloque. »

Les silhouettes se brouillèrent, devinrent nébuleuses et retrouvèrent leur densité au passage de l'Apparence. Le soleil qui entrait par les fenêtres fit étinceler les cheveux de Ginny d'un éclat cuivré. Le Dr Ashman ouvrit la valise : Svartalf en jaillit. En pleine forme — aussi gros, aussi noir et aussi arrogant que jamais. Il nous adressa un « mi-ah-ouuu » furibond. Le pasteur tendit la main pour le caresser avant que je n'eusse le temps de l'avertir. Heureusement, Ashman avait toujours du sparadrap sur lui. Svartalf s'assit à côté de Ginny et entreprit de faire sa toilette.

— « Comment vous êtes-vous débrouillée ? » demanda l'amiral avec une curiosité toute professionnelle.

Ginny haussa les épaules. « Ça a été tout simple. Barney a expliqué au docteur ce qu'il fallait faire. Il est allé chercher Svartalf à l'hôpital. Nous nous étions préalablement assurés qu'il n'était pas suivi. Entre-temps, j'étais allée en ville. Il y a des soldes chez Perlman. Rien de plus facile que de disparaître dans la foule des acheteuses. Qui aurait remarqué un rien de sorcellerie ? Ayant modifié mon apparence, j'ai donné rendez-vous au Dr Ashman et ai transformé son aspect. » Svartalf décocha un regard songeur à l'intéressé. « Nous sommes alors venus ici. Barney avait suffisamment réduit le champ protecteur pour que notre camouflage ne se dissipât point quand nous l'avons traversé. »

Elle ouvrit son sac — il n'avait pas fallu beaucoup d'efforts pour le faire ressembler à un porte-documents — en sortit son poudrier et s'étudia. Avec son maquillage anodin et sa petite robe sans histoire, on avait du mal à réaliser en la voyant qu'elle était une sorcière de haut vol... tant qu'on ne remarquait pas les accessoires qu'elle transportait.

— « Au travail, messieurs, » dit Barney. « Nous avons immédiatement informé le groupe de recherches de votre découverte, Steve. C'est une surprise sur tous les plans — scientifique aussi bien que religieux et politique. Je crois préférable d'examiner

l'aspect religieux de la chose avant de discuter de l'action à entreprendre. »

Griswold fit une grimace. « Si l'Eglise johanniste est effectivement d'origine diabolique... c'est une hypothèse à laquelle je répugne. Non point que j'adhère à ses dogmes mais... Voyons, Mr. Matuchek, êtes-vous certain que la vision que vous avez eue dans cette cellule n'était pas en fait une hallucination ? »

— « Si les johannistes sont respectueux des lois, pourquoi gardent-ils le silence ? » s'exclama ma femme. « Ils auraient dû porter plainte ou faire quelque chose. Mais ils n'ont pas bronché. Pas même quand Barney a envoyé quelqu'un récupérer son manche à balai. Pourquoi ? Je vais vous le dire : parce qu'ils ne peuvent pas courir le risque d'une enquête. »

— « Peut-être essayent-ils de vous faire restituer votre fille par le truchement de leurs contacts paranaturels, » suggéra Hardy sans beaucoup de conviction.

L'amiral Charles renifla avec mépris. « Il y a peu de chances ! Je ne doute pas que l'Adversaire souhaiterait annuler tout cet épisode. Mais comment ? Il peut rendre l'enfant en abolissant la durée, avez-vous dit, Mr. Matuchek... ce qui est absolument stupéfiant. Néanmoins, s'il peut abolir le temps dans l'enfer, je ne conçois pas comment il pourrait changer le passé, modifier les jours que nous avons vécus depuis l'enlèvement et les choses que nous avons apprises à la suite du rapt. »

— « La rançon pourrait être notre silence, » s'entêta Hardy.

L'amiral rétorqua : « Quel homme se sentirait lié par un marché de ce genre ? »

— « N'importe comment, aucun pacte ne peut être contracté avec les créatures d'En Bas, » ajouta Karlslund. « Etant incapable de loyauté, un démon ne peut concevoir que les humains ne cherchent pas à le tromper. »

— « Donc, en relâchant l'enfant, » conclut Charles, « l'Adversaire n'obtiendrait aucun avantage et perdrait la valeur d'otage qu'elle représente. »

— « Il a déjà réussi à diviser les forces du bien, » soupira Ashman. « J'ai le sentiment que cette réunion est un défi adressé au gouvernement. Que c'est en fait une conspiration. Est-ce judicieux ? »

— « Laissez-moi régler cette question, » répliqua Barney. « J'ai des relations à Washington et l'amiral Charles, qui en a encore davantage, a confirmé ce que je pensais. Washington fait officielle-

ment le silence sur le kidnapping. Surtout par peur — par peur des conséquences : il y a beaucoup d'électeurs johannistes — encore que l'inertie administrative joue également son rôle. Si d'autres délits patents ne sont pas commis, les pouvoirs publics ne bougeront pas. Et nous savons qu'il n'y en aura pas. Le rapt a été une erreur commise par quelqu'un appartenant au camp de l'Adversaire. »

Barney s'interrompit pour rallumer son cigare. Un grand silence s'était fait dans la pièce tandis qu'il parlait. Des nappes de fumée bleue passaient dans le soleil, empuantissant nos narines. Nous échangeâmes, Ginny et moi, un regard misérable d'un bout de la table à l'autre. La veille, j'étais descendu au sous-sol pour remplacer un plomb. Ma femme m'avait accompagné parce que, maintenant, nous ne nous quittions plus. Des objets appartenant à Valeria étaient posés sur une étagère — des objets dont elle ne se servait plus parce qu'elle était trop grande et dont nous ne nous étions pas encore débarrassés : la bouteille qui ne se vidait jamais, l'Ourobore sur lequel elle s'était fait les dents, la cuiller d'entraînement aligère, le petit pot où finissait l'arc-en-ciel... Nous étions remontés et avions demandé à notre ange gardien de remplacer le fusible défaillant.

— « Donc, la présente assemblée, » reprit Barney, « a le droit et le devoir de prendre toutes les mesures susceptibles d'être prises. Nous n'avons rien fait qui soit techniquement illégal, docteur. Steve n'était pas en état d'arrestation. Il était libre d'aller où il voulait et de la manière qu'il voulait. Nous avons tout au plus commis un délit civil en pénétrant dans des parties de la cathédrales interdites au public. Que la hiérarchie nous réclame des dommages et intérêts si elle le veut. Elle n'en fera rien : les moines sont coupables d'agression avec coups et blessures sur la personne de Steve ! Par ailleurs, nous n'ourdissons aucun crime et ne pouvons, par conséquent, être accusés de conspiration. Certes, j'admets que l'on ne tardera pas à brandir la loi sur la défense nationale contre nous. Raison de plus pour agir vite. Mais, présentement, nous sommes encore légitimement libres de faire ce que nous envisageons de faire. »

— « De plus, » intervint Falkenberg, « si je comprends bien la situation, nos... euh... nos ennemis sont désarçonnés pour l'instant. Mr. Matuchek les a pris par surprise. De toute évidence, le... euh... l'Adversaire est empêché de leur fournir directement une aide, des

conseils et des informations. A moins qu'il ne considère que ce soit peu judicieux parce que cela risquerait de provoquer l'intervention du Très-Haut. Les... euh... mages johannistes peuvent faire des choses extraordinaires mais ils ne sont ni omniscients ni omnipotents. Ils ignorent ce que nous avons appris au juste et ne savent pas ce que nous tenterons de faire. Mais si on leur accorde un répit dans cet univers, ils... recouvreront leur équilibre et... euh... passeront très vraisemblablement à la contre-offensive. »

Le masque de Méduse de Ginny s'anima. « Quoi que vous décidiez, nous ne resterons pas à nous tourner les pouces, Steve et moi. »

— « Fichtre pas ! » L'exclamation m'avait échappé. Svartalf coucha ses oreilles. Ses crocs étincelèrent entre ses moustaches et son poil se hérissa.

— « Notre groupe est d'ores et déjà résolu à vous prêter main forte, » laissa tomber Barney. Son regard se posa sur Ashman qui rougit et dit :

— « Je ne vous donnerai pas ma caution. Rappelez-vous : toute cette affaire m'est brusquement tombée sur les bras sans avertissement. Je ne peux que soulever les objections qui me viendront à l'esprit. Je ne crois pas qu'encourager les parents de Valeria à courir au suicide soit utile à l'enfant. »

— « Que voulez-vous dire ? » demanda Barney.

— « Commettrais-je une erreur d'interprétation ? Votre dessein n'est-il pas d'expédier Steven et Virginia — mes patients — dans l'univers infernal ? »

Cela me refroidit. J'étais prêt à foncer. Je mourais d'envie d'agir mais soudain, mon cœur se mit à cogner dans ma poitrine. Je regardai Ginny qui hocha la tête.

Les participants étaient tous plus ou moins atterrés. Je remarquai à peine les discussions et les tentatives de Barney en vue de les apaiser. Finalement, un silence oppressant retomba.

— « Je dois présenter mes excuses à la commission, » fit Barney. Son ton grave et mesuré évoquait les cloches de l'angélus. « J'ai demandé à chacun de ses membres d'étudier un aspect fragmentaire du Continuum Inférieur. Tout le monde a fait un travail admirable, surtout en ouvrant une brèche conceptuelle à partir du matériel recueilli par Steve. Mais vous étiez trop occupés pour penser à autre chose qu'à la mission qui était assignée à chacun d'entre vous, messieurs, ou pour y voir autre chose qu'une recherche à long terme, assez hypothétique au demeurant : quelque

chose susceptible de nous prémunir éventuellement contre de nouvelles difficultés de même nature. J'étais forcé d'agir de cette façon : je n'avais pas le choix. Mais Ginny Matuchek, sur ces entrefaites, a pris clandestinement contact avec moi. Je lui ai tout expliqué, nous avons longuement discuté et nous avons élaboré un plan de campagne. » Barney s'inclina légèrement en direction d'Ashman. « Mes compliments pour votre sagacité, docteur. »

L'idée torturante que Ginny savait se fit jour en moi. Pourtant, personne n'avait rien pu lui dire, pas même moi.

Elle leva la main. « La situation est la suivante, » commença-t-elle — et je retrouvai la concision toute militaire de son ton qui m'avait frappée lors de notre première rencontre. « Une petite équipe expérimentée a une chance de succès. Un groupe important et dépourvu de qualifications n'en a aucune. Il serait voué à la catastrophe. »

— « La mort, la folie ou la captivité dans l'enfer avec tout ce que cela implique... » murmura Ashman. « Vous partez de l'hypothèse que Steven ira ? »

La réplique fusa : « Je le connais trop pour tenter de l'en empêcher. »

Cela me rendit un peu de mon sang-froid. Les regards admiratifs qui se braquaient sur moi ne m'échappaient pas. Mais je n'avais d'oreilles que pour Ginny.

— « Steve, moi et Svartalf constituons le meilleur commando que l'on puisse trouver. Si quelqu'un a une chance de mener l'opération à bien, c'est nous. Vous, vous pouvez nous aider en préparant l'affaire et en nous récupérant. Si nous ne revenons pas, vous serez les dépositaires du savoir que nous avons déjà acquis. Ces découvertes sont à elles seules d'une importance vitale — de même que toutes celles que nous serons peut-être amenés à faire encore. »

Ashman marqua un temps d'hésitation avant de dire avec un vague sourire :

— « Soit... Je vous présente mes excuses. Vous admettrez cependant que ma réaction était naturelle et que j'ai toujours peur pour vous. Mais mon appui vous est acquis. Puis-je vous demander quel est votre plan ? »

Barney se détendit imperceptiblement. « Bien sûr. D'autant que nous devons l'exposer aux autres. » Il écrasa son cigare dans le cendrier et en alluma un autre. « Je vais d'abord vous donner une idée d'ensemble. Les experts pourront ensuite me corriger et

entrer dans les détails en fonction de la spécialité de chacun. Notre univers a une géométrie spatiotemporelle sans complexité. Ce n'est pas le cas de l'enfer. Les démons savent comment se déplacer à travers ces dimensions follement gauchies et variables, pas les hommes. Nous pouvons pénétrer dans l'enfer mais, là, nous sommes pratiquement désarmés. Plus exactement, nous l'étions jusqu'à ce jour.

» C'est que, voyez-vous, l'information rapportée par Steve, à savoir qu'il est possible d'atteindre n'importe quel point du temps infernal, nous a ouvert une porte, a fait sauter un obstacle. Nous avions soudain une donnée fondamentale précise à partir de laquelle travailler, une relation entre le Continuum Inférieur et le nôtre, susceptible d'être définie mathématiquement. Le Dr Falkenberg a mis les équations en forme et a commencé à les résoudre en fonction de conditions diverses. Le professeur Griswold et Bill Hardy ont, pour leur part, analysé comment ces conditions affectaient les lois de la nature. Oh ! c'est à peine un début et nos conclusions n'ont pas été soumises au banc d'essai de l'expérience. Néanmoins, elles nous ont déjà permis, au Dr Nobu et à moi-même, d'élaborer un certain nombre de sortilèges. Ces charmes devraient propulser l'expédition en enfer, lui assurer un minimum de protection à son arrivée et la faire revenir rapidement. C'est plus que personne n'a pu faire lors des précédentes tentatives. »

L'amiral Charles prit le relais de la contestation : « C'est insuffisant ! On ne peut avoir une description pleine et entière de l'univers infernal. Voyons ! Il n'en existe même pas pour notre propre cosmos — et il est absolument impossible de prédire de quelle façon aberrante les valeurs mesurables varient là-bas d'un point à un autre. »

— « C'est vrai, » reconnut Barney.

— « Par conséquent, une protection valable en un lieu ne le sera pas en un autre. »

— « Sauf si la configuration spatiotemporelle peut être définie mathématiquement à mesure que l'on se déplace. Il n'y a plus alors qu'à adapter les charmes en conséquence. »

— « Quoi ? Mais c'est une tâche impossible ! Aucun mortel... »

— « Exact, » laissa tomber Ginny. Tout le monde se tourna vers elle, bouche bée. « Une apparition éphémère qui a parlé à Steve dans la crypte de la cathédrale nous a mis sur la voie, » poursuivit-elle. « Quelque chose d'identique à votre observation,

amiral. Aucun mortel ne pourrait faire cela. Mais les géomètres de génie sont morts. »

Un murmure de stupéfaction s'éleva.

## 11

Après avoir mis en place les Simulacres appropriés et enfermé à nouveau Svartalf dans la caisse à échantillons — indigne situation ! — nous quittâmes l'usine sur un tapis volant de la compagnie. Il n'était pas loin de quatre heures. Si mon ombre ne me voyait pas me préparer à rentrer chez moi vers cinq ou six heures, il aurait des soupçons. Mais que pouvais-je y faire ?

Nous nous arrêtâmes d'abord à l'église St. Olaf où le pasteur Karlslund avait certains accessoires à prendre. Janice Wenzel, qui était assise derrière Ginny et moi, se pencha et murmura : « Je suis sans doute ignorante, mais en appeler aux saints n'est-il pas une pratique plus catholique que luthérienne ? »

La conférence n'avait pas abordé ce problème. Karlslund s'était contenté d'indiquer clairement la différence qu'il y a entre une prière — pétition adressée au Très-Haut et appuyée de sortilèges exclusivement destinés à faciliter l'accès de la créature qui y répondrait — et une tentative de nécromancie non autorisée.

— « Je ne pense pas qu'il y ait de différence entre les sectes, » répondit Ginny. « Qu'est-ce que l'âme ? Personne ne le sait. Les observations tendant à prouver qu'elle existe sont valides mais disséminées et elles ne peuvent être répétées dans des conditions de contrôle scientifique, ce qui est d'ailleurs le cas pour un grand nombre de phénomènes paranaturels. »

— « Cela explique néanmoins pourquoi les progrès en matière de théurgie pratique sont si rapides à partir du moment où l'on dispose d'informations exactes, » renchérit le Dr Nobu. « Par exemple, bien qu'il n'y ait que trois jours que nous ayons connaissance de la variance temporelle propre à l'enfer, nous avons une certaine confiance dans l'efficacité de nos nouveaux charmes. Les détails numériques ne sont pas aussi importants que lorsqu'il s'agit de technologie matérielle... Mais, pour ce qui est de l'âme, j'incline à penser que sa nature est surnaturelle plutôt que paranaturelle. »

— « Pas moi, » dit Ginny. « Je la définirais comme une structure énergétique formée par le corps mais perdurant à sa matrice matérielle. Une fois libre, elle peut se déplacer sans entraves entre les univers. Si elle reste là pour une raison ou une autre — parce qu'elle a des remords, par exemple — n'est-ce pas un fantôme ? Si le Très-Haut lui permet d'approcher davantage Sa présence, n'est-ce pas le Paradis ? Si le Très-Bas l'attire plus, n'est-ce pas la damnation ? Si elle pénètre dans un ovule nouvellement fertilisé, n'est-ce pas la réincarnation ? »

— « Grand Dieu ! » fit Janice. Ginny éclata d'un rire sec.

Barney, installé à la place du pilote, se retourna. « J'en reviens à votre question initiale, Janice. Il est vrai que nous autres luthériens n'avons pas coutume d'invoquer les saints. Cela ne nous empêche pas d'admettre qu'il leur arrive d'intervenir. Et il y a de longues années que je connais Jim Karlslund. Je sais qu'il est honnête... Tenez ! Le voilà qui arrive avec toute une panoplie ecclésiastique. »

Nous reprîmes l'air et nous dirigeâmes vers l'Université Trismégiste. Les rayons obliques du soleil baignaient d'or les pelouses, les bosquets, les édifices. Il n'y avait guère de monde car c'était les vacances. Le silence régnait sur le campus, que brisait seulement le lointain bruissement de la ville. Je jetai un coup d'œil à Ginny mais sa physionomie était indéchiffrable.

Nous atterrîmes et entrâmes dans la salle de physique. Griswold avait les clés de tous les laboratoires et de toutes les réserves. Karlslund aurait préféré la chapelle mais c'était un endroit trop public. D'ailleurs, l'élément religieux de l'entreprise était sans doute secondaire.

Pour invoquer les saints, il était indispensable que l'opérateur soit désintéressé et pieux. Faute de quoi aucune réponse n'était à espérer. D'ailleurs, de tels appels étaient rarement entendus. Le Très-Haut nous laisse régler nos problèmes nous-mêmes. Mais nous misions sur le fait que nous avions réalisé un progrès, que nous avions maintenant directement accès au territoire de l'Adversaire et nous étions déterminés à faire usage de cette latitude. Aussi comptions-nous provoquer une réaction. Les conséquences étaient trop colossales pour que le Ciel les dédaignât. Telle était, du moins, notre espérance.

Dans l'espèce de vertige, conséquence de la tension, où je baignais, je songeai : peut-être nous sera-t-il interdit d'essayer.

Le lieu choisi pour l'expérience était le laboratoire philoso-

phique Berkeley. Il était immense, tout récent et admirablement équipé. Une lumière fraîche tombait des fenêtres gothiques aux vitraux verdâtres. Au plafond, les signes du zodiaque entouraient un atome de Bohr doré. Rien n'était plus spirituellement éloigné de la cathédrale de Siloam. C'étaient des gens comme moi qui avaient bâti cet édifice.

Griswold donna un tour de clé à la porte et Ginny libéra Svartalf qui se dirigea vers un coin de la salle, sa queue oscillant comme un métronome. Karlslund disposa les objets sacrés sur un banc qui ferait office d'autel de fortune. Sous la direction de Barney, le reste de l'équipe établit un champ protecteur et jeta un charme anti-espionnage classique. Puis nous nous préparâmes à ouvrir les portes entre les deux univers.

Il suffit à n'importe qui de feuilleter les manuels pour savoir ce que nous utilisâmes pour préparer notre sainte quête : une Bible et un poïmandre ouverts aux chapitres requis, un menorah pourvu de sept grands cierges que nous allumâmes avec un silex et un briquet, une fiole d'air pur, un coffret contenant de la terre consacrée, une corne remplie d'eau du Jourdain, une harpe pythagoricienne. Selon la doctrine pétrine, l'effet était plus symbolique que physique. Exactement comme la prière qui ne serait rien de plus qu'une requête adressée d'un cœur sincère à Dieu, lequel a déjà lu dans les cœurs.

L'enfer pose un problème totalement différent. En termes physiques, son niveau énergétique est inférieur à celui de notre univers. Et, en termes spirituels, l'Adversaire et ses séides ne cherchent jamais à nous aider sinon lorsqu'il s'agit de participer à notre destruction. Nous pouvions leur livrer assaut, et les vaincre. A une condition toutefois : mettre en œuvre une puissance suffisante.

Que l'on ne compte pas sur moi pour dévoiler les sortilèges nouveaux par le truchement desquels nous avions l'intention de mener l'opération. Le lecteur devinera aisément qu'ils comprenaient, entre autre, l'inversion du rituel de la prière. Je citerai les ingrédients suivants : un verset des apocryphes, un *Liber Veneficarum*, une torche, un globe recélant un peu de vent d'ouragan, de la poussière de momie, treize gouttes de sang et une épée. Je ne jurerai pas que cet inventaire soit absolument véridique.

Nous ne pensions pas avoir besoin de tout ce matériel sur-le-champ mais c'était encore une manifestation de la fermeté de notre

propos. En outre, Ginny tenait à l'expérimenter et à se servir de son intuition exercée pour lui donner une efficacité optima.

La sonnette de Karlslund retentit et, à son appel, nous nous assemblâmes devant l'autel.

— « Il me faut commencer par consacrer ces objets et officier le plus longtemps possible, » nous annonça-t-il.

Je consultai ma montre. Fichtre ! Il n'était pas loin de cinq heures ! Mais je n'osai protester : respecter scrupuleusement le cérémonial, comme le voulait le pasteur était d'une importance cardinale.

Chose bizarre, à mesure que se déroulaient les rites élémentaires, j'éprouvai un sentiment de paix et je succombai à un extraordinaire émerveillement.

— « Notre Père qui êtes aux Cieux... »

Un coup fut frappé à la porte.

Je ne le remarquai pas tout de suite mais cela recommença, une fois, deux fois et une voix s'éleva de l'autre côté de l'épais vantail : « Dr Griswold ! Est-ce que vous êtes là ? On vous demande au téléphone. Un certain... Couteau Etincelant. Il dit que c'est urgent. »

Cela me retourna et ma béatitude s'effrita. Les narines de Ginny se dilatèrent ; elle étreignait son livre de prières comme si c'était une arme. L'oraison de Karlslund vacilla.

Griswold se tourna vers la porte et répondit au concierge ou je ne sais qui : « Dites-lui que j'ai une expérience délicate en cours. Elle ne peut être interrompue. Qu'il vous laisse son numéro. Je le rappellerai d'ici une heure. »

Une partie de moi-même voulait crier : bien joué ! L'autre, empêtrée dans l'écheveau glacé de la stupéfaction, s'interrogeait sur la miséricorde divine.

Tant bien que mal, la cérémonie reprit. Finalement, Karlslund murmura avec embarras : « Je ne suis pas sûr que nous arriverons à quelque chose, à présent. Je crains que l'indispensable révérence que requièrent ces rites soit dissipée. Mais je pense que nous pouvons quand même essayer. Quelle aide souhaitez-vous obtenir au juste ? »

Barney, Ginny et les autres échangèrent des regards affolés et je compris que, dans la précipitation, ils avaient oublié de préciser ce détail. Probablement cela ne leur avait pas paru d'une urgence extrême puisque le Ciel, contrairement à l'enfer, ne s'en tient pas de façon étroite au pied de la lettre.

Barney se racla la gorge. « Euh... l'idée est qu'un mathématicien de premier ordre pourrait, une fois de l'autre côté, acquérir et améliorer un savoir pour nous inconcevable. Il nous faut un pionnier dans le domaine de la géométrie non euclidienne. »

— « Riemann est considéré comme ayant fait un pas décisif mais il s'est fondé sur les œuvres de ses prédécesseurs, » précisa Falkenberg. « Pour ma part, je suggérerai le nom de Lobatchevski. Il a démontré le premier qu'une géométrie refusant l'axiome des parallèles pouvait exister de plein droit. C'était vers 1830 ou 1840, si je me rappelle bien, encore que l'histoire des mathématiques ne soit pas mon fort. Dans cette branche, tout le reste procède de lui. »

— « Allons-y pour Lobatchevski, » trancha Barney, « puisque nous ne savons pas si nous pourrons faire alliance avec telle ou telle âme précise. Falkenberg, préparez la formule avec le pasteur pendant que nous lancerons le sortilège. »

Cela prit encore du temps mais nous occupa suffisamment pour nous empêcher de nous tracasser à propos de Couteau Etincelant et de ce qu'il pouvait mijoter. Nous fîmes les gestes voulus, prononçâmes les paroles voulues, concentrâmes nos volontés et sentîmes les faisceaux d'énergie naître et se tendre presque au point de rupture. Ce n'était pas un charme de tous les jours mais une médecine de cheval.

Les ombres se firent plus obscures. La flamme des sept cierges s'étira de façon anormale. Les symboles du plafond qui brillaient d'une luminosité qui leur était propre commencèrent à tourner lentement. La harpe se mit à jouer toute seule et de ses cordes frémissantes s'élevait la musique des sphères. Une voix cria : « Aleph ! » Et, longtemps après : « Zaïn. »

Alors nous nous arrêtâmes. La harpe se tut, le silence éternel des espaces infinis s'abattit sur nous et le pasteur prononça l'incantation :

— « ... nous Te supplions de nous les prêter comme guides et conseillers dans la jungle infernale. Nous Te demandons de mettre à notre disposition Ton défunt serviteur Nikolaï Ivanovitch Lobatchevski ou quiconque ait connaissance de ces choses, les ayant découvertes sur Terre. Telle est la supplique que nous adressons au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, Amen. »

A la prière succéda à nouveau le silence.

Puis un fugace rayon de soleil fit éphémèrement briller la croix posée sur l'autel et une sonorité stridente et exquise retentit. Une

vague de joie monta en moi, que je ne pouvais comparer, et encore de loin, qu'à la première flèche d'un premier amour. A cela succéda un autre bruit semblable au souffle d'un vent violent. Les cierges s'éteignirent, les vitraux redevinrent obscurs et le plancher vacilla sous nos pieds. Svartalf cracha.

Je m'entendis crier : « Ginny ! » En même temps, je fus submergé par un tourbillon d'images, de souvenirs, une plaine sans fin au milieu de laquelle se dressaient une église à bulbes, un sentier fangeux entre une double rangée de petites maisons aux toits de chaume, un cavalier le sabre à la ceinture, un hiver rigoureux, le dégel, une lumière liquide, le retour d'oiseaux migrateurs, de timides pousses vertes parmi les hêtres des forêts, des livres éparpillés. Et des visages, des visages, des mains, une femme qui était mon épouse, un fils mort dans la fleur de l'âge, un flamboiement rutilant qui était la moitié de la ville de Kazan, l'année du choléra, la lettre de Göttingen, des aventures amoureuses, des échecs, la lente montée de la cécité. *Et rien de tout cela ne se rapportait à moi.*

Un coup de tonnerre qui fit s'entrechoquer nos dents... Le vent tomba, la lumière revint. Plus de forces affrontées. Stupéfaits, nous réendossions notre existence normale. Ginny se précipita dans mes bras.

— « *Lioubimiets,* » lui dis-je d'une voix grinçante. « Non, chérie... *Gospodny pomiliuie...* » Et le kaléidoscope tourbillonnait vertigineusement en moi. Svartalf était planté sur une paillasse, l'échine arquée, la queue toute droite. Pas de rage : de panique. Ses babines, sa gorge, sa langue torturées émettaient des sons spectraux qu'aucun chat n'est capable de produire. Il essayait de parler.

— « Qu'est-ce qui est allé de travers ? » demanda Barney.

## 12

GINNY prit les choses en main. Elle fit signe à ceux qui étaient le plus près d'elle.

— « Karlslund, Hardy, aidez Steve, » ordonna-t-elle d'une voix métallique. « Docteur, examinez-le. »

Je percevais des fragments de phrases à travers le chaos. Mes

amis me soutenaient. Avec leur assistance, je me laissai choir sur une chaise et, prostré, m'efforçai de recouvrer mon souffle.

Le malaise fut de courte durée. Ces souvenirs d'un autre pays et d'une autre époque cessèrent leur ronde folle. Ils avaient été terrifiants en raison de leur étrangeté et parce qu'ils échappaient à mon contrôle. Dans ma lucidité retrouvée, *poko'y* recoupait le mot *paix* — et je savais qu'il signifiait la même chose. Le courage me revenait. Observateur de moi-même, je me sentis penser avec un mélange de formalisme et d'apitoiement inexprimés :

*...Je vous prie de me pardonner, monsieur. La réincarnation m'a troublé, moi aussi. Dans les lointaines régions où j'étais je n'ai pas songé à la différence que feraient plus de cent années. Je crois que quelques minutes suffiront pour réaliser les études préliminaires permettant d'instaurer un* modus vivendi *qui vous sera supportable. Soyez assuré que je suis au regret de toute intrusion que je pourrais être amené à faire dans ma quête de documentation et que je m'efforcerai de minimiser ces intrusions. J'ajouterai à ce propos que tout ce que je pourrais être amené à apprendre touchant vos affaires personnelles ne revêtira aucune importance pour quelqu'un qui a abandonné son enveloppe charnelle.*

Lobatchevski ! compris-je subitement.

*...Pour vous servir, monsieur... ah ! oui, Steven Anton Matuchek. Aurez-vous la grâce de me pardonner cette courte mais nécessaire pause ?*

En arrière-plan de ma conscience, les deux lots de souvenirs se tressèrent d'indicible façon. En dehors de cela, j'avais retrouvé toute ma lucidité. C'était même extraordinaire. Je repoussai Ashman en lui disant : « Tout va bien » et considérai la scène que j'avais sous les yeux.

Svartalf était dans un tel état d'hystérie qu'il était dangereux de l'approcher. Ginny remplit une bassine d'eau au robinet d'un évier et l'arrosa. Il brailla, sauta par terre et courut ventre à terre se réfugier dans une encoignure où il se tapit, fulminant. « Pauvre chatounet, » murmura Ginny d'une voix consolante. « Il fallait bien que je fasse cela. » Elle trouva une serviette. « Viens ! Maman va te sécher. » Mais le familier l'obligea à faire le chemin. S'accroupissant, elle le frotta.

— « Qu'est-ce qui lui est arrivé ? » s'enquit l'amiral Charles.

Ginny leva la tête. Ses cheveux roux faisaient ressortir la livi-

dité de son visage. « Vous ne croyez pas si bien dire, amiral. Quelque chose est arrivé en lui. Pour le posséder. En l'aspergeant, je l'ai physiquement remis d'aplomb. Les réflexes félins ont pris le dessus et l'esprit envahisseur a perdu sa suprématie. Mais il est toujours là. Dès qu'il aura assimilé les processus psychosomatiques, il s'efforcera de reconquérir sa domination et de faire ce qu'il est venu faire. »

— « C'est-à-dire ? »

— « Je ne sais pas. Il serait préférable de l'attacher. »

Je me levai. « Non, attends. Je suis en mesure de vous dire de quoi il s'agit. » Tous les regards convergèrent sur moi. « C'est que, voyez-vous, j'ai été visité par Lobatchevski. »

— « Comment ? » protesta Karlslund. « Son âme dans votre... ce n'est pas possible ! Jamais les saints... »

Sans m'occuper de lui, je me dirigeai vers Ginny, m'agenouillai et pris la tête de Svartalf dans mes mains. « Détends-toi. Personne ne veut te faire de mal. Mon hôte croit comprendre ce qui s'est passé. Tu piges ? Il s'appelle Nikolaï Ivanovitch Lobatchevski. Qui es-tu ? »

Les muscles du chat se contractèrent, il montra ses crocs et son grondement remplit la pièce. Svartalf menaçait d'avoir une nouvelle crise.

*... Avec votre permission, monsieur, la pensée est entrée en moi. Il n'est pas hostile : si tel était le cas, je le saurais. Ce qui s'est passé l'a déconcerté et il n'a qu'un cerveau de chat à sa disposition. De toute évidence, votre langage ne lui est pas familier. Puis-je m'employer à le calmer ?*

Des mots russes, gazouillants, fusèrent de mes lèvres. Svartalf tressaillit. Puis je sentis qu'il s'apaisait un peu entre mes bras. Il me contemplait, l'oreille tendue, aussi intensément que s'il guettait une souris. Quand je me tus, il secoua la tête et miaula.

*... Il n'était donc pas non plus de ma nationalité. Mais il a l'air d'avoir compris notre intention.*

Je pensai : Ecoutez ! vous pouvez suivre l'anglais en utilisant mon savoir. C'est une langue que Svartalf connaît aussi. Pourquoi son... son occupant... ne peut-il en faire autant ?

*... Je vous répète, monsieur, qu'un cerveau de chat est inadéquat. Il ne possède pas la structure linguistique humaine. L'âme visiteuse est contrainte d'utiliser toutes les cellules corticales disponibles rien que pour empêcher sa raison de sombrer. Mais elle*

*peut librement recourir à son expérience terrestre grâce à l'immense capacité d'accumulation de données que possède un organisme de mammifère, même réduit. Nous pouvons en conséquence employer toutes les langues qu'il connaissait auparavant.*

Je pensai : Je vois. Ne sous-estimez pas Svartalf. C'est une bête de lignée pure issue d'une longue souche de familiers plus intelligents que les chats ordinaires et les sortilèges où il a baigné toute sa vie durant ont sûrement eu des conséquences.

... *Parfait ! « Sprechen sie Deutsch ? »*

Svartalf secoua énergiquement la tête en poussant un miaou métaphonique.

— « *Guten Tag, gnadiger Herr. Ich bin der Mathematiker Nikolai Ivanowitsch Lobatschewski, quondam Oberpfarrer zu der Kasans Univertat in Russland. Je suis, monsieur, votre très humble serviteur.* » La dernière phrase avait été dite en français ainsi que l'exigeait la politesse en honneur au début du XIXᵉ siècle.

— « G-rrr... » Svartalf griffa le plancher.

— « Il veut écrire... » dit Ginny, les yeux écarquillés d'émerveillement. « Ecoute, Svartalf. Ne te mets pas en colère. N'aie pas peur, ne résiste pas, aide-le. Sois un bon petit chat. » Elle le gratta sous le menton. Ce n'était pas, me semblait-il, comme cela qu'il convenait de traiter un savant en visite mais cela marcha : il se mit à ronronner.

Pendant que ma femme et Griswold s'affairaient à leurs préparatifs, je me concentrai sur ma communion avec Lobatchevski. Les autres étaient bouleversés par l'événement et par l'ignorance absolue dans laquelle nous nous trouvions touchant l'avenir immédiat. Une partie de moi-même entendait les propos qu'ils tenaient à voix basse :

Charles : « Sacré bon Dieu ! Je n'ai jamais entendu parler d'une apparition de saints comme celle-là ! »

Karlslund : « Amiral, je vous en prie ! »

Janice : « Mais c'est vrai ! Ils ne devraient pas entrer comme ça à la manière de démons prenant possession d'un corps. »

Griswold : « Peut-être n'ont-ils pas pu faire autrement. Nous avons omis d'employer une masse de contre-transfert pour assurer le passage entre les continuums. »

Karlslund : « Ce ne sont pas des démons. Une telle chose n'a jamais été requise dans le passé. »

Barney : « Réfléchissons. Un esprit ou une pensée peut se dé-

placer librement entre les univers. Peut-être les apparitions de saints ont-elles toujours été des visions sans réalité corporelle. »

Karlslund : « Certains saints étaient absolument matériels. »

Nobu : « A mon sens, un saint est capable d'utiliser n'importe quelle masse pour former un corps. Par exemple, de l'air et quelques livres de poussière minérale seraient susceptibles de fournir les atomes indispensables. N'oublions pas que, pour autant que nous le sachions, nous avons affaire à une âme résidant en Paradis, autrement dit proche de Dieu. Comment ne serait-elle pas douée de capacités remarquables, sans parler de la supériorité spirituelle puisée à la source même de la puissance et de la créativité ? »

Charles : « En ce cas, d'où vient la souffrance de ces êtres ? »

Mon corps intervint : « Messieurs, je sollicite votre indulgence. Je ne suis pas encore tout à fait habitué à penser sous cet avatar corporel. Faites-moi la grâce de me laisser vous rappeler que ce support charnel ne ressemble point à celui que j'habitais originellement. De plus, je n'ai pas assimilé les détails du problème pour lequel vous avez demandé assistance. Enfin, tant que je demeure confiné à une forme humaine, je ne suis pas mieux équipé que vous pour découvrir l'identité du gentilhomme qui occupe le chat. Je crois connaître son dessein mais, si vous le voulez bien, attendons d'en savoir davantage avant de sauter aux conclusions. »

— « Bigre ! » fit Barney dans un soupir. « Comment vous sentez-vous, Steve ? »

— « Pas mal, » répondis-je. « Cela s'améliore de minute en minute. » C'était une litote. A mesure que nous nouions connaissance, Lobatchevski et moi, à mes pensées et à mes émotions se mêlaient celles d'un être d'une bonté et d'une sagesse qui dépassaient l'imagination.

Certes, je ne pouvais partager l'existence seconde de mon hôte ni la sainteté qui en découlait. Mon cerveau mortel et mon âme impure n'y avaient pas accès. Je sentais tout au plus à la limite de ma perception une paix et une joie qui, loin d'être statiques, étaient une grande et éternelle aventure. J'étais en mesure, cependant, d'apprécier la présence de l'homme Lobatchevski. Pensez à votre plus vieux, à votre meilleur ami et vous aurez une idée grossière de ce que je ressentais.

— « A présent, nous devrions être prêts, » dit Ginny.

Griswold et elle avaient posé sur une table de travail une planchette de ouija, l'accessoire le plus simple à manipuler lorsque l'on

a des pattes à défaut des mains. Svartalf prit position devant la planchette et je me préparai à l'interroger.

Seul le bruit de notre respiration brisait le silence. La planchette bougea. Elle était sympathiquement reliée à un morceau de craie que nous avions ensorcelé et attaché à un manche à balai. Tout le monde pouvait voir les grosses lettres qui se formaient sur le tableau noir.

ICH BIN JANOS BOLYAI VON UNGARN

— « Bolyai ! » s'étrangla Falkensberg. « Mon Dieu ! Je l'avais oublié ! Pas étonnant qu'il... Mais comment... »

— « *Enchanté, monsieur,* » dit Lobatchevski en français avec une légère courbette. « *Dies ist fur mich eine grosse Ehre. Ihrer Werke sint eine Inspiration fur alles.* » Il le pensait sincèrement.

Ni Bolyai ni Svartalf ne voulaient être en reste de courtoisie. Ils se dressèrent sur les pattes arrière du chat, firent une révérence, la patte sur le cœur, puis le salut militaire avant d'égrener tout une gerbe de compliments en français par le truchement de la planchette.

— « Mais qui est-ce ? » murmura Charles d'une voix contenue.

— « Je... je ne connais pas sa biographie, » répondit Falkenberg sur le même ton. « Mais je me rappelle à présent qu'il a été le pionnier de la nouvelle géométrie. »

— « Je vais jeter un coup d'œil dans la bibliothèque, » proposa Griswold. « J'ai l'impression que cet assaut de politesses risque de se prolonger un certain temps. »

— « Oui, » me souffla Ginny à l'oreille. « Ne pourrais-tu pas accélérer les choses ? Nous devrions être rentrés depuis longtemps tous les deux. Et ce coup de téléphone risque d'être ennuyeux. »

Je transmis la commission à Lobatchevski qui la relaya à Bolyai, lequel écrivit : ABER NATURLICH et nous assura avec beaucoup de prolixité que, officier de Sa Majesté l'Empereur, il avait appris à agir en soldat avec décision quand la situation l'exigeait, ce à quoi il s'employait comme chacun le pouvait constater, d'autant que deux jeunes dames en détresse s'en remettaient à son honneur, cet honneur qu'il maintiendrait intact sans faiblir en toutes circonstances ainsi qu'il croyait l'avoir fait sa vie durant...

Loin de moi l'intention de me moquer d'un grand homme. C'était à présent une âme essayant de penser avec le cerveau, de

sentir avec les nerfs et les glandes d'un matou. Cela accentuait les lacunes humaines et lui rendait à peu près impossible d'exprimer son intelligence et son caractère chevaleresque. Cette intelligence, ce caractère chevaleresque nous furent révélés par les notes bibliographiques que Griswold glana dans les encyclopédies et les histoires des mathématiques que nous consultâmes tandis que, vaillamment, Bolyai faisait de son mieux pour communiquer avec Lobatchevski.

Quand Janos Bolyai vit le jour en 1802, sa Hongrie natale n'était guère plus qu'une province de l'empire d'Autriche. Son père était déjà un mathématicien renommé. A vingt ans, Janos était officier du génie. C'était un violoniste notoire et il avait la réputation d'être un duelliste dangereux. En 1823, il adressa à son père l'ébauche de sa *Science Absolue de l'Espace* : c'était le premier exposé démontrant de façon rigoureuse que l'espace n'a pas besoin, en toute logique, d'obéir à des axiomes tels que celui sur les parallèles.

Malheureusement, ce texte ne fut publié qu'en 1833, et encore en appendice à un ouvrage en deux volumes écrit par Bolyai père. A ce moment, Lobatchevski était parvenu de son côté à des résultats analogues et avait publié ses travaux. Jonas Bolyai resta obscur. Il mourut en 1860.

Nous en apprîmes plus long sur le compte du Russe. Qu'on en juge : au cours de son existence (il vécut de 1733 à 1856), il montra plus que du génie — de la patience, du zèle, de la pitié. Ces qualités se manifestèrent dans toutes les circonstances : dans la pauvreté, face au despotisme du pouvoir, à l'oubli, à la jalousie et à la malveillance, aux humiliations, à la maladie, au danger, au deuil et, pour finir, dans la cécité. Il était tout naturel qu'il soit devenu un saint !

*... Non, Steven Pavlovitch, gardez-vous de me juger au-dessus de ma valeur. J'ai trébuché et péché plus que la plupart, j'en suis sûr. Mais la miséricorde divine ne connaît pas de limite. J'ai été... C'est impossible à expliquer. Disons que j'ai été autorisé à progresser.*

Le tableau noir était rempli. Janice l'effaça et la craie crissa à nouveau. Pour ceux qui connaissaient le français — que le Russe et le Hongrois avaient maintenant adopté, estimant que c'était une langue plus élégante que l'allemand — les événements auxquels nous avions assisté s'éclairèrent peu à peu. Mais j'étais le seul à

les comprendre comme les comprenait Lobatchevski. Comment traduire cela en américain ? Je me rongeais. Le temps dont nous disposions s'amenuisait rapidement.

...*C'est bien vrai!* répondit Lobatchevski. *Si rudes que soient devenues les mœurs contemporaines (pardonnez-moi, je vous en prie* — cela était dit en français), *l'urgence est grande. Il se fait tard, j'en conviens, et grave est le péril.*

Sur ce, je rassemblai le groupe autour de moi pour que l'interrogatoire commençât enfin. Hormis Ginny qui ne pouvait s'empêcher d'être spectaculaire et Svartalf accroupi à ses pieds, une âme humaine brillant dans ses prunelles, le spectacle de ces gens fatigués, en sueur, hagards, la cravate défaite, les cheveux en broussaille, une cigarette entre les mains pour la plupart, manquait de grandeur. Juché sur un tabouret en face d'eux, j'étais sans doute encore moins glorieux. Ma voix grinçait et un tic me tiraillait la joue. Le fait que l'esprit d'un bienheureux était locataire de mon corps n'affectait guère mon être ingénu, terrifié et faillible.

— « Il faut rectifier le tir, » commençai-je. « Nous avons commis une erreur. Dieu ne donne pas d'ordres personnels à Ses anges et à Ses saints — pas en notre nom, tout au moins. Consciemment ou non, nous nous sommes attribués plus d'importance que nous n'en avons. » Lobatchevski me corrigea. « Non. Tout le monde a de l'importance à Ses yeux. Mais la liberté doit exister, même la liberté de faire le mal. En outre, il y a des considérations de... je doute qu'on puisse employer le terme de *Realpolitik* : j'ignore s'il a des équivalences terrestres. Mais l'on peut dire en schématisant que ni Dieu ni l'Adversaire ne veulent provoquer une Apocalypse prématurée. Depuis deux mille ans, chacun évite toute intrusion directe dans le... euh... le territoire de l'autre — le Ciel ou l'enfer. Cette politique n'est pas prête à être modifiée.

» Notre appel a été entendu. Lobatchevski est un saint à part entière. Il n'a pas pu résister au désir de venir et cela ne lui était pas interdit. Mais il n'a pas le droit de nous aider dans l'enceinte de l'enfer. S'il nous accompagne, il ne sera rien de plus qu'un observateur, un témoin dans un corps humain. Il le regrette mais c'est ainsi. En conséquence, il était logique que j'aie été sa cible quand il a pénétré dans ce continuum.

» Le cas de Bolyai se présente différemment. Lui aussi a entendu l'appel, d'autant que la formulation de notre prière était si vague qu'elle aurait fort bien pu se référer à lui. Cependant, il n'a

pas accédé à la sainteté. Il affirme se trouver au Purgatoire. La plupart d'entre nous, j'imagine, considèrent que celui qui est au Purgatoire ne possède pas ce qui est requis pour avoir une connaissance directe de Dieu mais peut s'améliorer. Toujours est-il que si Bolyai n'était pas au Ciel, il n'était pas damné pour autant. Aussi rien ne lui interdit de prendre une part active à notre combat. Cela lui est apparu comme une occasion de faire œuvre pie. Il a évalué le contenu de notre appel, y compris des éléments dont nous n'avons pas parlé, et a également jeté son dévolu sur moi. Lobatchevski, qui est plus puissant en vertu de sa sainteté et qui ignorait ses intentions, l'a devancé d'une seconde. »

Je m'arrêtai le temps de taper quelqu'un d'une cigarette. En réalité, c'était d'un gallon de cidre brut que j'avais besoin : ma gorge était comme du buvard. « De telles affaires sont évidemment régies par une réglementation, » repris-je. « En partie, je suppose, pour mettre à l'abri la chair mortelle d'un choc ou d'une contrainte exagérés. Première règle : une seule identité surnuméraire par usager. N'étant pas saint, Bolyai n'a pas pouvoir de créer un corps temporaire réel à partir d'un matériel de fortune ainsi que vous le suggériez tout à l'heure, Dr Nobu. Pour se manifester, il lui fallait utiliser un corpus vivant. Seconde règle : l'âme qui revient ne peut pas passer d'une personne à l'autre. Elle est condamnée à rester avec son support jusqu'au bout.

» Bolyai a été obligé de prendre une décision rapide, Lobatchevski bénéficiant d'un droit de préemption sur mon corps. Son sens de la bienséance lui interdisait de... euh... d'entrer dans une femme. Il ne lui aurait pas servi à grand-chose de jeter son dévolu sur l'un d'entre vous puisque vous ne participerez pas à l'expédition. Bien que notre prière ne l'eût pas mentionné, il avait deviné intuitivement que le commando comprenait un troisième participant du sexe masculin. Il voulait se joindre à nous. Il a toujours été impétueux. Il a découvert trop tard qu'il était entré dans le corps de Svartalf. »

Les épaules monumentales de Barney s'affaissèrent. « Alors, notre projet est réduit à néant ? »

— « Non. Grâce aux talents de sorcière de Ginny qui lui permettront d'affûter le cerveau félin de Svartalf, Bolyai estime pouvoir agir efficacement. Il a consacré une part considérable de sa vie éternelle a étudier la géométrie des continuums, à explorer des plans d'existences trop insolites pour qu'il puisse même nous en

donner un aperçu. L'idée de faire de l'obstruction dans l'enfer l'enchante. »

Svartalf, les oreilles toutes droites, les moustaches frémissantes, balança sa queue.

— « Alors, on a réussi ! » vociféra Ginny. « Youpi ! »

— « Oui... Jusque-là et dans cette mesure. »

Ma résolution n'avait pas changé mais mon enthousiasme s'effritait. Fort de son savoir, Lobatchevski me soufflait une sinistre mise en garde : « Je pressens une crise. L'Adversaire peut difficilement se permettre de vous laisser triompher. »

— « Bien, bien, bien, » murmura Karlslund d'une voix atone.

Ginny interrompit sa danse du scalp quand je dis au Dr Griswold : « Peut-être feriez-vous bien de passer ce coup de téléphone. »

Le petit savant acquiesça. « Je le ferai de mon bureau. Il n'y aura qu'à brancher une seconde ligne audiovisuelle. »

Il fallut attendre quelques minutes. Je serrais Ginny contre moi. Les autres s'entretenaient à voix basse de façon confuse ou étaient prostrés, exténués. Le seul à être content était Bolyai qui se servait de Svartalf pour visiter le labo en faisant montre d'une curiosité avide. Maintenant, il possédait un bagage mathématique et scientifique plus vaste que celui que pourront jamais acquérir les hommes jusqu'à la fin du monde mais il souhaitait passionnément voir comment nous allions opérer. Cela l'intriguait.

Le téléphone s'anima. Nous voyions Griswold.

— « Je regrette de vous avoir fait attendre, » commença-t-il. « Il ne m'a pas été possible de vous rappeler plus tôt. Qu'y a-t-il pour votre service ? »

Couteau Etincelant s'identifia et lui montra son sceau. « Je cherche à entrer en contact avec Mr. et Mrs. Steven Matuchek. Vous les connaissez, n'est-ce pas ? »

— « Euh... oui, effectivement. Cela fait un moment que je ne les ai pas vus... »

Un fieffé menteur, ce Griswold !

La physionomie de Couteau Etincelant se durcit. « Veuillez m'écouter, je vous prie. J'arrive de Washington où je m'étais rendu à cause d'eux. L'affaire dans laquelle ils sont impliqués est d'importance, comme vous pouvez vous en rendre compte. Mes subordonnés m'ont fait rapport. Mrs. Matuchek a disparu. Son mari s'est enfermé dans une salle de conférences anti-espionnage. Il n'a pas quitté son lieu de travail à l'heure de la sortie. Un de mes

hommes est venu s'informer : on n'a pas trouvé Mr. Matuchek. On a photographié les personnes qui sont entrées dans l'usine. Un spécialiste de la brigade criminelle a reconnu en vous l'un de ceux qui ont assisté à la conférence. Etes-vous bien sûr que les Matuchek ne sont pas en votre compagnie ? »

— « Euh... oui. Que leur voulez-vous ? Ils ne sont accusés d'aucun crime ? »

— « Non, à moins qu'ils ne commettent un écart de conduite. J'ai l'ordre de leur interdire d'accomplir certains actes qu'ils pourraient se risquer à entreprendre. Tout complice sera également passible d'arrestation. »

Griswold avait du cran. Surmontant sa timidité, il bredouilla : « Franchement, monsieur Couteau Etincelant, vos sous-entendus sont outrageants. En tout état de cause, l'assignation doit être signifiée pour être effective. D'ici là, elle ne les contraint pas, ni eux ni leurs amis. »

— « Exact. Voyez-vous un inconvénient à ce que je vienne jeter un coup d'œil sur place ? Qui sait s'ils ne sont pas là... à votre insu. »

— « Si, monsieur, j'en vois ! Je ne vous y autorise pas. »

— « Soyez raisonnable, Dr Griswold. Nous cherchons, entre autres choses, à les protéger contre eux-mêmes. »

— « C'est en grande partie en raison de ce genre d'attitude que je déteste l'actuelle administration. Je vous salue, monsieur ! »

— « Ne raccrochez pas ! » Le ton de Couteau Etincelant demeurait aimable mais nul ne pouvait se méprendre sur son expression. « L'établissement dans lequel vous vous trouvez ne vous appartient pas. »

— « J'en suis responsable. L'Université Trismégiste est une fondation privée. Je puis exercer une autorité discrétionnaire et en interdire l'accès à... à vos sbires. »

— « Pas s'ils se présentent avec un mandat. »

— « Eh bien, je vous suggère de vous en faire délivrer un. »

Et Griswold rompit le charme téléphonique.

Tous ceux qui se trouvaient dans le labo se regardèrent. « De combien de temps disposons-nous ? » demandai-je.

Barney haussa les épaules. « D'une demi-heure tout au plus. Le F.B.I. a des moyens. »

— « Pouvons-nous nous esquiver discrètement ? » s'enquit Ginny.

— « A votre place, je n'essaierais pas. Tout le secteur a dû être placé sous surveillance avant que Couteau Etincelant ne téléphone. Je présume que s'il tergiverse, c'est tout simplement parce qu'il ne sait pas ce que nous faisons. Il doit avoir pour directives d'agir avec une extrême prudence. »

Ginny se leva. « Bien. Dans ce cas, allons en enfer. » Un léger sourire retroussa ses lèvres. « Allez tout droit en enfer. Ne passez pas par la case *départ*. Ne recevez pas 200 dollars. »

— « Hein ? » grogna Barney comme s'il avait reçu un coup de pied dans le ventre. « Non ! Vous êtes aussi folle que l'imaginent les Fédéraux ! Sans préparation, sans matériel adéquat... »

— « Nous arriverons à bricoler quelque chose avec ce qu'il y a ici. Bolyai et Lobatchevski nous conseilleront jusqu'au moment du départ. Et nous bénéficierons de l'effet de surprise. Les forces démoniaques n'auront pas le temps de s'organiser pour faire obstacle à notre incursion. Une fois que nous serons hors de la juridiction américaine, Couteau Etincelant ne pourra légalement rien faire. Et il ne vous empêchera pas de nous prêter assistance. Ce serait un assassinat. D'ailleurs, je le soupçonne d'être de notre côté et de ne pas effectuer sa mission de gaieté de cœur. Il n'y aurait rien d'impossible à ce qu'il vous propose son assistance. » Elle s'approcha de Barney, serra sa main dans les siennes et étudia son visage rugueux. « Je vous en prie, mes bons amis, ne nous mettez pas de bâtons dans les roues. Nous avons besoin que vous nous épauliez. »

Le déchirement de Barney faisait peine à voir. Mais il commença de lancer des ordres et l'équipe se mit au travail.

Griswold entra. « Est-ce que vous... Oh ! vous ne pouvez pas partir maintenant ! »

— « Nous ne pouvons pas ne pas partir. »

— « Mais vous n'avez... vous n'avez pas dîné ! Vous serez affaiblis et... Soit ! Je sais que je ne vous arrêterai pas. Il y a un frigo avec des victuailles dans le laboratoire. Parfois, nous sommes amenés à travailler tard. Je vais voir ce que je peux trouver. »

Et voici comment nous nous préparâmes à envahir la forteresse de l'enfer : le sac bandoulière de Janice se retrouva sur l'épaule de Ginny, la veste démesurée de Barney sur mon dos (poignets retroussés) — le premier et les poches de la seconde pleins à craquer de sandwiches au beurre de cacahuette, de harengs en conserve à l'intention de Svartalf - Bolyai et de boîtes de bière.

## 13

Nous avions un peu de matériel, notamment la trousse de Ginny ainsi que le certificat de naissance primaire de Valeria que Ashman avait apporté. C'était pour une large part en raison des directives qu'il pouvait donner à ma femme que nous l'avions recruté. Ginny rangea pour le moment le document dans son sac et fixa celui-ci à sa ceinture. Personne, pas même nos géomètres, ne savait exactement ce qui marcherait et ce qui ne marcherait pas en enfer. Lobatchevski fut en mesure de nous prévenir que les symboles religieux majeurs ne possédaient pas la puissance qui était la leur dans notre continuum. Leur vertu vient en effet, de ce qu'ils sont orientés vers le Très-Haut : or la caractéristique de l'enfer est qu'aucun de ses habitants n'est capable d'amour. Cependant, nous pourrions trouver une certaine aide dans le paganisme. L'élément d'honneur et l'élément de justice qu'il recélait n'avaient nulle signification dans les lieux inférieurs mais son pouvoir et son contenu propitiatoire en avaient une et bien que, depuis des siècles, on eût cessé d'adorer ses divinités, leurs emblèmes n'avaient pas totalement perdu leur mana.

Comme d'habitude, Ginny avait épinglé à sa robe, la broche de la déesse Lune indiquant qu'elle avait sa licence de sorcière. Griswold trouva une plaque de jade miniature d'origine aztèque gravée d'un serpent à plumes au rictus grotesque qui pouvait être fixée sous ma chemise à ma lampe de lune. Un peu gêné par la présence du pasteur Karslund, Barney dénicha un marteau d'argent monté en pendentif, copie d'un original viking. Le collier appartenait à ma femme mais il le gardait avec lui, « en guise de patte de lapin » depuis le début de nos ennuis. Il le passa au cou de Svartalf.

Inutile de nous embarrasser d'armes de jet. Ginny et moi sommes d'assez bons tireurs dans l'espace quasi euclidien de ce plénum, mais quand la trajectoire est soumise à des distorsions imprévisibles affectant la gravité elle-même, eh bien, il vaut mieux laisser tomber. Nous ceignîmes nos épées. Celle de Ginny, une souple lame moderne de Solingen, était à usage rituel, mais sa pointe était acérée et son fil tranchant. La mienne, plus lourde et plus ancienne, je l'utilisais également pour ses pouvoirs théurgiques mais ç'avait été le sabre d'abordage de Decatur : de là venait sa vertu.

L'air risquait de constituer un problème : l'enfer est pestilentiel, la chose est de notoriété publique. Il y avait en stock du matériel de plongée servant aux recherches sous-marines. Si, d'aventure, on a affaire à des ondines et autres rusées créatures, on a besoin d'un sorcier ou d'une sorcière, mais, à moins d'être des phoques, leurs familiers ne sont guère pratiques sauf si on a la chance de tomber sur l'un des rares spécialistes qui existent. En conséquence, nous disposons de bouteilles d'oxygène miniature et de masques réglables pouvant s'ajuster à des animaux d'une grande diversité morphologique. Nous avions de quoi équiper Svartalf. Je fixai un élément respirateur supplémentaire au réservoir accroché à mon dos. Pour Val. A toutes fins utiles...

Pendant que nous nous harnachions avec l'aide de nos amis, Barney et Nobu procédaient aux derniers préparatifs. Aux avant-derniers, plus exactement : en effet, à l'ultime minute, je leur demandai de se livrer à un travail supplémentaire le plus tôt possible.

Au centre du nexus dessiné sur le sol (et dont je ne dévoilerai pas la forme), ils placèrent un pentacle limitateur de type courant entouré de cierges bénis. Au-dessus, fixée à un palan était suspendue une cloche gigantesque prête à être descendue : elle devait servir de contre-masse à toute émanation de l'univers infernal susceptible d'être vivante, gazeuse ou, d'une façon ou d'une autre, gênante.

— « Quand nous serons partis, » dis-je, « mettez là quelques centaines de kilos de matériel supplémentaire s'il n'est pas trop dangereux de pénétrer dans cette zone. »

— « Quoi ? » s'exclama Barney avec stupéfaction. « Mais cela permettrait... euh... à n'importe quoi... à n'importe quel poursuivant de passer sans difficulté. »

— « Une fois arrivé, l'éventuel poursuivant ne pourra pas sortir du diagramme alors que, pour nous, un saut suffira. Préparez des charmes pour lui interdire de regagner ses pénates. En vérité, je ne sais pas ce que nous trouverons là-bas. Peut-être quelque chose qui aura une valeur scientifique. Et la race humaine a besoin de davantage d'informations sur l'enfer. Nous ne ramènerons probablement pas de butin mais c'est quand même une éventualité à ne pas négliger. »

— « D'accord. Bien raisonné pour un dément ! » Barney se frotta les yeux. « Diable ! Je dois être allergique à quelque chose ici. »

Janice n'étais pas la seule à pleurer au moment des adieux. Et

au fond de moi, une pensée qui n'avait rien de folichon se déployait :

*...Je ne puis plus vous aider, ni vous, Steven Pavlovitch, ni Virginia Williamovna, ni Janos Farkasovitch, ni ce chat qui a certainement une âme en propre. Dorénavant, je suis réduit à n'être qu'un simple observateur, un témoin n'ayant d'autre but que d'assouvir sa curiosité. Cela me cause un chagrin dont je me refuse à vous accabler. Vous n'aurez plus désormais conscience de ma présence. Que la bénédiction divine vous accompagne !*

Je sentis que Lobatchevski quittait la partie consciente de mon esprit — c'était comme un rêve qui se dissout au réveil et qu'on essaye de se remémorer. Bientôt, il ne fut plus que le souvenir d'un sentiment agréable que j'avais éprouvé deux heures durant. Mais non, pas tout à fait : je présume que le calme que je conservai dans les moments qui suivirent eut sa source dans son insoupçonnable présence. Il ne pouvait s'empêcher d'être ce qu'il était.

Etreignant nos manches à balai, nous avançâmes la main dans la main, Ginny et moi, jusqu'au nexus. Svartalf ouvrait la marche. Arrivés au centre de la figure, nous fîmes halte pour nous embrasser et nous parler à l'oreille avant de mettre nos masques. Nos amis prononcèrent le sortilège. A nouveau, la pièce s'obscurcit et se remplit d'énergie. Le tonnerre gronda, la terre trembla. Je m'accrochai à Ginny et à Svartalf de crainte que nous ne soyons séparés. A travers le vacarme toujours plus assourdissant, j'entendais ma sorcière d'épouse lire le parchemin portant inscrit le nom de Victrix pour nous faire pénétrer dans son diabolique espace-temps.

Le laboratoire, le monde, les astres et les univers commencèrent de tourbillonner autour de l'œil de la tempête au centre duquel nous nous tenions. De plus en plus vite, de plus en plus vertigineusement. Ce n'était plus qu'un rugissement semblable à celui d'une immense cataracte. Le maelström nous aspira. Les derniers reflets de lumière s'amenuisèrent avec une terrifiante rapidité et quand nous atteignîmes l'infini, ils moururent comme une chandelle qu'on souffle. Suivirent des torsions, des effrois que nous n'aurions jamais bravés s'il n'y avait eu notre petite Valeria Victrix.

Je dus perdre conscience une seconde — ou mille ans. Néanmoins, je réalisai avec la brutalité d'un coup de couteau que nous

étions passés de l'autre côté — que nous étions arrivés à destination.

Quelle que fût cette destination.

J'attirai Ginny contre moi et nous nous palpâmes d'une main tremblante. Aucun de nous n'était blessé. Svartalf, lui aussi, était sain et sauf. Contrairement à son habitude, il ne cherchait pas à se rendre intéressant. Bolyai lui faisait décrire des cercles de plus en plus grands pour reconnaître l'environnement.

Je soulevai mon masque avec précaution et respirai prudemment. Le froid était mordant, il soufflait un vent glacial qui nous transperçait les os mais l'atmosphère paraissait pure. Stérile, même.

Stérile... C'était le qualificatif qui convenait à l'endroit où nous nous trouvions. Le ciel était d'un noir absolu, illimité, encore que nous discernions vaguement des étoiles et d'horribles planètes calcinées aux trajectoires erratiques : c'étaient des fragments de ténèbres encore plus opaques. Pas une absence, mais une négation de lumière. Nous étions debout sur une plaine nue, rugueuse, grise, plate comme une chape de béton dont l'horizontalité n'était brisée que par des rochers épars aux formes jamais vues et invariablement hideuses. La clarté — une clarté évanescente, incolore et qui ne projetait pas d'ombres — émanait du sol même. L'œil plongeait jusqu'à des lointains infinis car la plaine n'avait pas d'horizon, ne s'interrompait nulle part : elle continuait. Il n'y avait pas d'autres directions, d'autres sons, d'autres mouvements que ceux du vent au sifflement lugubre.

Ginny ôta à son tour son masque, le laissant pendre après sa bouteille hermétique. Elle frissonna et se recroquevilla. Sa robe se plaquait sur son corps. « Et moi qui m'attendais à affronter des flammes ! » murmura-t-elle. La remarque était aussi appropriée que la plupart des paroles que l'on prononce aux moments historiques.

— « Selon Dante, » répondis-je d'une voix lente, « le septième cercle de l'enfer est gelé. Voilà qui permet de penser qu'il savait de quoi il parlait. Où sommes-nous ? »

— « Je ne saurais le dire. Si le charme nominal a aussi bien fonctionné que le reste, nous devrions nous trouver sur la même planète que Val — si la notion de planète a un sens en ces lieux — et relativement près d'elle. » Nous avions bien sûr essayé de faire mouche dans toute la mesure du possible.

— « Ce ne sont pas les conditions qu'ont rencontrées les précédentes expéditions. »

— « Non. Nous n'avons pas effectué la transition de la même manière. Nous avons employé des rites différents. Nous avons traversé le temps obliquement. Le retour devrait être plus facile. »

Svartalf disparut soudain derrière un rocher. Je n'étais pas du tout d'accord. « *Kommen Sie zuruck !* » hurlai-je dans le vent. « *Retournez-vous !* » ajoutai-je en français. Je réalisai, sans d'ailleurs en faire un fromage, que Lobatchevski m'avait fait acquérir une bonne connaissance du français et de l'allemand. Sans compter le russe, sapristi !

Un miaulement me répondit. Qui venait de derrière. Je me retournai. Le chat avançait vers nous dans la direction opposée de celle où il avait disparu.

— « Que diable cela veut-il dire ? »

— « C'est dû au gauchissement de l'espace, » m'expliqua Ginny. « Regarde. »

Bien qu'il trottinât à une allure régulière, Svartalf zigzaguait comme s'il était ivre. « Là où il se trouve, » reprit ma femme, « une droite peut apparaître comme une courbe en un autre point. Et il n'est qu'à quelques mètres de nous. Qu'est-ce que cela doit donner quand les distances se mesurent en kilomètres ! »

Les yeux plissés, je regardai autour de nous. « Tout a l'air d'être rectiligne. »

— « Evidemment... tant que tu ne bouges pas. Brrr ! Il faut qu'on se réchauffe. »

Elle sortit sa baguette magique télescopique de son sac. Ici, l'étoile par laquelle elle s'achevait ne scintillait pas : c'était une braise. Mais au contact de nos signatures et des empreintes de Svartalf auxquelles elle était accordée, elle engendrait une chaleur bienfaisante dans nos corps. Un peu trop forte même, pour parler franc : nous commencions déjà à transpirer. J'en conclus que l'entropie de l'univers infernal était si élevée, son déclin thermodynamique si accusé qu'une faible énergie virtuelle allait très loin.

Svartalf nous rejoignit. Je balayai la plaine d'une regard méfiant et murmurai : « Nous n'avons pas rencontré de gros obstacles. A quoi devons-nous nous attendre ? »

— « Deux éléments jouent en notre faveur, » répliqua Ginny. « Nous disposons d'abord d'une incantation de transfert vraiment efficace. Son influence est encore perceptible ici ; elle nous protège, tend à minimiser les fluctuations que nous provoquons et à rap-

procher les caractéristiques des lieux à celles qui ont cours chez nous. En second lieu, les démons devaient savoir longtemps à l'avance où et quand les expéditions précédentes surgiraient. Ils eurent largement le temps de mettre au point leurs mauvais tours. Or, nous, nous avons brûlé les étapes. » De la main, elle repoussa une mèche qui lui tombait sur le front et ajouta sans broncher : « Nous aurons notre content de problèmes en chemin. »

— « C'est inévitable ? »

— « Oui. Pourquoi le ravisseur de Val aurait-il fait sa rentrée en ce point désertique ? Il n'était pas possible pour nous d'arriver exactement à l'endroit précis. Maintenant, tais-toi. Je vais m'orienter. »

Penchée sur le parchemin portant le nom de Victrix, elle prononça la mélopée incantatoire et la baguette se pointa sans équivoque dans une direction précise. La boule de cristal demeurait nébuleuse. Elle ne nous donnait aucune indication ni sur la distance ni sur la topographie des lieux. L'espace-temps qui s'étirait entre nous et notre destination était par trop étrange.

Nous mangeâmes, nous bûmes et nous nous reposâmes quelques minutes, puis nous nous mîmes en route, Ginny en tête, Svartalf sur le siège arrière de son balai. Je suivais, décalé par rapport à elle. Nos manches étaient capricieux et lents, les champs protecteurs ne fonctionnaient plus et nous laissaient exposés au vent qui soufflait par tribord. Mais nous parvînmes à décoller et à prendre notre cap avant que les choses ne se détériorent trop.

Ce fut d'abord la distorsion visuelle. Tout ce que je voyais — mes mains sur les commandes, Svartalf, la radieuse silhouette de Ginny, les pierres qui jonchaient le sol — tout ondoyait, vacillait, grossissait, se rapetissait, passait d'une caricature obscène à une autre plus odieuse encore. C'était comme un dégoulinement de crachats de chair qui pendaient en gouttelettes, s'amincissaient, tombaient et disparaissaient. L'acoustique était altérée, elle aussi. La plainte aiguë du vent se muait en une cacophonie de hurlements, de vrombissements, de bourdonnements aléatoires semblables à des mots menaçants, presque incompréhensibles, de pulsations trop graves pour être audibles et que seul percevait l'organisme qui y répondait par une réaction de terreur automatique. « Ne fais pas attention ! » criai-je à Ginny. « Ce sont des effets optiques, le phénomène de Doppler... Mais aucun message ne pouvait passer à travers cette confusion.

Soudain, ma bien-aimée s'éloigna. Elle disparut à ma vue comme une feuille emportée par le vent. J'essayai de la rejoindre en fonçant directement dans les rafales qui m'arrachaient des larmes. Plus je m'escrimais sur les gouvernes et plus vite nous nous éloignions l'un de l'autre. « Bolyai, au secours ! » La solitude engloutit mon appel.

Je négociai un virage affolant. Jamais mon balai n'en sortirait. Une pensée jaillit à travers ma peur : je ne m'écraserai pas, je prendrai ma ressource un peu au-dessus...

L'alignement de rochers qui se présentait par le travers n'était pas des rochers, c'était une chaîne de montagnes sur laquelle je me ruais. La tempête ricanait dans mon crâne et faisait vibrer mon balai sous moi. Je me cramponnai aux contrôles, hurlai les sortilèges mais mes efforts ne pouvaient avoir d'autre résultat que de me faire percuter le sol avant que je ne me fracasse sur ces falaises.

J'avais d'une façon ou d'une autre franchi des milliers de kilomètres — au moins : sinon, j'aurais remarqué ces promontoires sur la plaine infinie, n'est-ce pas ? — et j'avais perdu Ginny, j'avais perdu Val. Je pouvais accepter la mort mais pas la fin de l'espoir.

Un « Ohé ! » parvint à mes oreilles au milieu du tohu-bohu et je me retournai sur mon siège. C'était Ginny. Sa chevelure était un incendie rougeoyant. L'étoile de sa baguette flamboyait à nouveau comme Sirius. Bolyai maniait la gouverne par le truchement des pattes de Svartalf qui, avec ses yeux d'or et ses crocs éblouissants, ressemblait à une panthère.

Ils arrivèrent à ma hauteur et Ginny se pencha jusqu'à ce que nos doigts s'enlacent. Le circuit s'établit entre nous. Je vis avec ses yeux ce que faisait le chat et l'imitai. Dans notre univers, cette façon de piloter aurait abouti à une catastrophe mais, ici, ces manœuvres nous firent effectuer un tête-à-queue et nous commençâmes à reprendre de l'altitude.

Comment expliquer ? Supposez que vous soyez une créature mythique (en admettant qu'une créature quelle qu'elle soit puisse être mythique) habitant un espace à deux dimensions. Vous vivez dans une surface. Je dis bien *dans*. Si c'est un plan, sa géométrie obéit aux lois euclidiennes que nous avons apprises au lycée : les parallèles ne se rencontrent pas, la distance la plus courte entre deux points est une droite, le total des angles d'un triangle est égal à 180°, etc., mais imaginez qu'un géant tridimensionnel s'em-

pare de vous et vous dépose dans une surface de forme différente. Une sphère, par exemple. L'espace subira un changement fantastique. Dans une sphère, les droites sont des méridiens et des parallèles, ce qui signifie qu'elles ont une longueur finie ; en règle générale, la distance séparant deux points est réduite lorsque l'on suit un grand cercle ; la somme des angles d'un triangle est variable mais toujours supérieure à 180°... De quoi devenir fou ! Maintenant, imaginez des cônes, des hyperboloïdes, des courbes de révolution trigonométriques et logarithmiques, des bandes de Mœbius... tout ce qu'il vous plaira.

Imaginez encore une planète entièrement liquide, labourée de tempêtes et échappant aux lois ordinaires de la physique. Chaque point de sa surface peut affecter une forme quelconque qui ne restera même pas constante dans la durée. Aux deux dimensions, ajoutez-en une troisième. Et une quatrième pour l'axe temporel (qui en requiert peut-être plus d'une, d'ailleurs, ainsi que le croient nombre de philosophes) ; complétez le tout par l'hyperespace où agissent les forces paranaturelles ; placez enfin cette planète sous le signe du chaos et de la mort. Vous aurez une image de l'univers infernal.

Plus loin, il y eut une gouttière. Ma trajectoire et celle de Ginny divergèrent du fait du gauchissement de l'espace. Les tentatives que je fis pour intercepter Ginny furent pire qu'infructueuses : dans la zone où je me trouvais, une ligne tirée dans sa direction s'incurvait bientôt dans une autre. Je trébuchai de géométrie en géométrie, traversai un plissement spatial qui m'éloigna dans des proportions considérables. C'était la fin.

Aucun mortel n'aurait pu y survivre. Mais Bolyai n'était plus un mortel. A son génie s'ajoutait le savoir et les talents acquis depuis plus d'un siècle — depuis qu'il avait été arraché à ses proches. Le corps de Svartalf, cessant d'être un piège, était un outil pour le mathématicien maintenant que, grâce au rapport noué avec Ginny, il pouvait aussi recourir aux ressources de ma femme. Il était en mesure d'effectuer des observations à une vitesse foudroyante, de poser et de résoudre mentalement les équations qui les décrivaient, de calculer les propriétés du lieu, d'avoir une idée extrêmement précise de la configuration du prochain locus — et tout cela en quelques fractions de seconde. Il se faufilait à travers les tempêtes dimensionnelles comme un joueur de rugby qui dribble pour marquer un essai.

Il était tout fier de lui. Faute d'un autre moyen d'expression,

il chantait les hymnes d'un chat noir après la fornication et la bataille. Nous passâmes la montagne et filâmes vers notre objectif.

Ce n'était pas une partie de plaisir. Il fallait être vigilant et réagir à tout instant. Souvent, nous commettions des erreurs qui auraient pu nous coûter cher. Je perdis le contact avec Ginny et m'égarai à nouveau ; une embardée manqua de peu de nous faire entrer en collision ; l'intense champ gravifique où l'espace se déformait brutalement précipitait nos balais vers le sol et faisait tout son possible pour nous arracher les tripes, pour faire jaillir nos yeux hors de leurs orbites ; parfois, une soudaine chute de poids nous faisait tournoyer ; de temps en temps, nous heurtions de front les replis de l'espace au lieu de les contourner et nous nous retrouvions immédiatement ailleurs... Je ne me rappelle pas tous les incidents de parcours : j'étais trop occupé pour les remarquer tous.

Cependant, nous avançions, et plus promptement que nous ne l'espérions, maintenant que Bolyai savait quelles astuces employer quand les dimensions temporelles faisaient des nœuds. L'assourdissant charivari et les immondes illusions d'optique nous tourmentaient de moins en moins à mesure que nous acquérions le tour de main pour passer d'un système de référence à l'autre. De plus, le milieu extérieur gagnait en équilibre. Quelqu'un — ou quelque chose — avait choisi pour repaire une région où les perturbations tendaient à se neutraliser. C'était sûrement notre destination.

Il m'était désormais possible d'étudier le paysage que nous survolions. Il se modifiait, encore qu'il fût toujours empreint de la même désolation. A la plaine succédèrent des escarpements, des kilomètres et des kilomètres d'ossements enchevêtrés, un abîme qui paraissait sans fond, une mer de lave où pleuvaient les flammes et d'où montaient des fumerolles qui nous obligèrent à remettre nos masques, un marécage hérissé d'arbres morts où de maigres et noires silhouettes semblables à des mantes religieuses faisaient une farandole autour d'un feu de joie haut comme un clocher où d'autres formes se tordaient en hurlant... et il y avait encore pire. Nous avançions. De temps à autre, Ginny consultait sa boule de cristal. La lueur qui y brasillait était pâle mais elle gagnait en éclat, preuve que nous approchions de notre but.

C'était une longue route et il était vain d'espérer passer ina-

perçus. Et la nouvelle se répandrait vite, on ne pouvait en douter. Nous accélérions au maximum.

Nous franchîmes une forêt de potences, puis un fleuve qui coulait avec un bruit de sanglots et dont les flots — un coup de vent nous aspergea — étaient chauds et salés. Nous souffrîmes de la chaleur, des vapeurs délétères s'élevant d'un réseau de routes où je ne sais quels véhicules à moteur se traînaient pare-choc contre pare-choc pendant des kilomètres, nous survolâmes des collines creusées de tranchées et d'entonnoirs où, hormis des canons rouillés, il n'y avait d'autre signe de vie qu'un drapeau solitaire laissé par les vainqueurs et dont les couleurs passées avaient viré au gris. Les collines montèrent à l'assaut d'un pic si élevé qu'il nous fallut remettre nos masques. Nous dûmes nous couler dans ces canons en évitant les pitons.

Mais, après les montagnes, le terrain cessa d'être accidenté. Une nouvelle plaine jonchée de blocs erratiques se déployait à perte de vue. Très loin, si loin qu'on aurait dit des jouets, nous repérâmes des tours noires et efflanquées. L'éclat de la boule était éblouissant et la baguette tressauta entre les doigts de Ginny qui s'écria :

— « Par Hécate ! Nous y sommes ! »

## 14

Je la rejoignis. Il faisait toujours froid et le vent gémissant nous prenait en écharpe. Son odeur était celle du soufre brûlé et du fer mouillé. Quand nous fûmes à la verticale du lieu, les balais tanguèrent et piquèrent du nez. Le contact du pied de Ginny contre le mien était infiniment réconfortant.

Nous consultâmes la boule ensemble et Svartalf-Bolyai tordit le cou pour voir par-dessus le bras de ma femme. A distance rapprochée, la géométrie n'était pas tellement différente de celle qui nous était familière et l'instrument fonctionnait bien. Ginny prit le château en gros plan. Il était fuligineux et sa taille comme sa forme étaient monstrueuses. Mais avait-il une forme ? Il se vautrait, il jaillissait, il s'enterrait — architecture dont la seule unité était la laideur. Ici, une mince aiguille biscornue se dressait au-dessus d'un donjon cubique, là, un dôme s'enflait comme une pustule, plus loin c'était une barbelure de pierre surplombant un por-

tail disproportionné... des kilomètres carrés de difformités où aucun plan n'était discernable, grouillant de diables qui pullulaient comme des vers.

Nous tentâmes de voir à travers les murs mais notre vision n'avait pas assez de pénétration. Derrière les salles vastes comme des cavernes et les labyrinthes tortueux que nous discernions — et en dessous — le bouillonnement des forces maléfiques était trop dense. A la limite, une pensée nous atteignit de façon éphémère — non, pas une pensée, une onde d'angoisse si atroce que Ginny poussa un cri et que je me mordis les lèvres au sang. Nous coupâmes la boule et nous étreignîmes jusqu'à ce que nous cessions de frissonner.

— « Je ne peux pas supporter cela, » dit Ginny en se dégageant. « Le temps s'épuise vite. »

Elle réactiva la boule de cristal en y adjoignant un charme de prévision. Ces sortilèges marchent rarement dans notre univers mais Lobatchevski avait émis l'hypothèse que la fluidité des dimensions du Continuum Inférieur nous donnerait peut-être une chance supplémentaire. Dans le globe, l'image panoramique, s'immobilisa sur un point, grossit. Des bâtiments semblables à des plaques et des tours torses ceinturaient une cour en forme d'heptagone irrégulier. Au centre se dressait une petite bâtisse trapue, dépourvue de fenêtres. Elle n'avait qu'une seule porte. Le clocheton qui la surmontait, évoquant un champignon vénéneux d'un noir d'ébène, dépassait les structures environnantes et plaquait une ombre opaque sur le sol.

Nous ne voyions pas ce qu'il y avait à l'intérieur pour la même raison que précédemment mais la bâtisse paraissait déserte. J'avais la vague impression que c'était en quelque sorte l'homologue perverti d'une chapelle.

— « C'est clair et net, » dit Ginny. « Elle va arriver, et bientôt. Il faut mettre rapidement un plan sur pied. »

— « Et agir tout aussi rapidement, » renchéris-je. « J'aimerais que tu me fasses un petit panoramique avec quelques gros plans, veux-tu ? »

Elle fit oui de la tête. Brusquement, nous eûmes une vue plongeante des lieux. Je fus à nouveau frappé par la foule grouillante qui y fourmillait. Ces êtres-là faisaient-ils toujours preuve d'autant de fébrilité ? Sans doute pas. Ginny cadra sur un groupe de démons. Il n'y en avait pas deux pareils : même en enfer, la vanité

tient le haut du pavé. Je notai une créature épineuse, un dinosaure à tentacules, une mégère obèse dont les seins se terminaient par de petites têtes grimaçantes, un cochon volant, une masse molle sans forme définie, un homme nu dont le phallus était un serpent, un ventre qui était un visage, un nain à dix pieds, aux jambes minces comme des crayons sans compter d'autres personnages défiant toute description. Je constatai avec intérêt que la plupart d'entre eux étaient armés. De toute évidence, ils ne faisaient pas grand cas, eux non plus, des projectiles. Néanmoins, les armes médiévales dont ils étaient munis n'avaient rien de bien sympathique.

Le panoramique nous apporta les images d'autres bandes identiques. La confusion était incroyable. Aucune discipline, personne ne faisait attention à personne. Les démons se précipitaient dans tous les sens comme des oies décapitées, ils hurlaient, se bousculaient et c'étaient des rixes continuelles. Mais de nouvelles armes arrivaient à chaque instant et les créatures grotesques qui voletaient dans l'air en décrivant des cercles étaient plus nombreuses de minute en minute.

— « Eh bien, l'alerte a été donnée, » dis-je.

— « Je ne pense pas qu'ils savent ce qu'ils vont affronter, » répondit Ginny d'une voix basse et tendue. « Le site qui nous intéresse n'est pas l'objet d'une protection particulière. L'Adversaire ne les aurait-il pas avertis que c'était à nous qu'ils auraient affaire ? »

— « Apparemment, il lui est interdit d'intervenir directement dans cette affaire — comme Lobatchevski et pour les mêmes raisons, probablement. Il a tout au plus prévenu ses sous-fifres que nous risquions de leur créer des ennuis mais ils ne peuvent pas savoir que nous avons acquis la capacité de faire ce que nous avons fait. D'autant plus que nous avons brûlé les étapes. »

— « En outre, les forces diaboliques sont stupides. Le mal n'est ni intelligent ni créateur. On leur a fait savoir qu'un raid était à craindre. Et regarde cette pagaille ! »

— « Il ne faut pas sous-estimer l'ennemi, Ginny. Un imbécile peut, lui aussi, nous étendre raides morts. » Je réfléchis. « Voilà ce que nous allons faire si tu es d'accord. Tu vas foncer en plein dedans. Il n'y a pas moyen de les empêcher de nous repérer — aussi faut-il agir vite. Nos balais se comportent presque normalement, ce qui est une bonne chose. Nous éviterons de nous diriger vers la cour de crainte qu'ils ne nous barrent le chemin. Tu vois ce palais qui se trouve à gauche — du moins je le pré-

sume... celui dont la façade a des colonnes qui ressemblent à des boyaux ? Il doit abriter les huiles et c'est donc une cible logique. Au dernier moment, on changera de direction et on obliquera sur notre véritable objectif. Tu entreras à l'intérieur, tu établiras une défense paranaturelle et tu prépareras le sortilège de retour. Je garderai la porte. Dès que Val apparaîtra, tu mettras son ravisseur hors d'état de nuire et tu prendras la petite. Tu as compris ? »

— « Oui. Oh ! Steve ! » Les larmes ruisselaient de ses yeux. « Je t'aime. »

Et nous nous embrassâmes une dernière fois dans le ciel de l'enfer. Puis nous passâmes à l'attaque.

Le vent de la vitesse hurlait autour de nous et le lugubre paysage se déployait sous nos yeux. Svartalf poussa un miaulement de défi auquel mon cri de guerre fit écho. La peur qui m'étreignait s'évanouit. Gare à vous, légions des ténèbres, nous venons rechercher notre enfant !

Ils nous virent. Croassements et glapissements auxquels répondaient des clameurs stridentes venues d'en bas frappèrent nos oreilles. Les démons ailés brassaient l'air. D'autres rejoignirent les premiers et des centaines d'ailes palpitèrent, masquant les étoiles charbonneuses. Nous approchions et nos adversaires ne savaient que faire. Le château jaillit soudain devant nous comme, tout à l'heure les pics que nous avions franchis.

Ginny devait mobiliser toutes ses forces pour nous protéger des sorcelleries de l'ennemi. Des éclairs bleuâtres, suivis d'un grondement de tonnerre et d'une odeur d'ozone, s'écrasaient contre nos champs de force. Les nuages mortels que vomissaient les cheminées nous enveloppaient avant de se dissiper. Bien que je ne les perçûsse pas, je devinais les anathèmes, les envoûtements, les illusions, les tentations, les vénéfices qui s'abattaient en pluie, qui rebondissaient...

L'effort était épuisant. J'entr'aperçus le visage livide de Ginny. Elle était rigide, la sueur collait ses cheveux sur son front et ses joues tandis que, de sa main libre, elle faisait voltiger sa baguette et que ses lèvres prononçaient les incantations. Svartalf grondait. Bolyai pilotait le balai. Aucun des trois ne pourrait tenir encore bien longtemps.

Mais ce tissu de conjurations empêchait quoi que ce fût de nous atteindre physiquement. La créature qui dirigeait les opérations dut le comprendre car l'offensive s'interrompit.

Un aigle de la taille d'un cheval, affublé d'une tête de crocodile, fondit sur nous. Je tirai mon sabre, me dressai sur mes étriers et frappai. L'ancienne puissance que recélait l'acier se réveilla : quand la lame atteignit son but, le choc se répercuta jusque dans mes os. Du sang jaillit de l'aile entaillée. Le démon poussa un beuglement et tomba.

Un serpent-chauve-souris piqua en vol plongé à ma droite. Je l'empoignai par le cou avant que ses crocs ne s'enfonçâssent dans ma chair. Humain, j'étais encore loup : d'un coup de dents, je le décapitai. J'eus juste le temps de dépêcher avec mon sabre une mante à ailes doubles qui avait jeté son dévolu sur Ginny : elle dégringola en répandant ses entrailles. Un molosse aérien prétendit nous intercepter : je l'embrochai.

Des glapissements de fureur résonnaient à l'entour. La troupe ailée et puante reflua en désordre — un désordre qui était sa règle. Notre stratagème avait réussi : tous les effectifs de l'ennemi, infanterie et forces aériennes, avaient reçu l'ordre de défendre le palais.

Nous poursuivîmes encore les monstres pendant une centaine de mètres. Les ailes et le fourmillement des corps nous cachaient le manoir. Je levai mon sabre pour donner le signal. Nous virâmes à angle droit et piquâmes.

L'atterrissage fut rude. La bâtisse ceinturée de murailles se dressait, trapue, dans l'ombre crépusculaire que projetait la tourelle qui la surmontait. Je me ruai sur la porte et secouai la méchante poignée. Le battant s'ouvrit en grinçant et nous nous engouffrâmes à l'intérieur.

Il n'y avait qu'une seule pièce, une pièce humide aux murs irréguliers. Elle était petite mais donnait sur les ténèbres insondables de la tour. Et elle était vide à l'exception d'un autel sur lequel brasillait une Main de Gloire dispensant une pâle lumière bleue. La façon dont étaient disposés les objets et les diagrammes tracés sur le sol étaient semblables à ceux que nous avions utilisés pour le transit.

Mon cœur sauta dans ma poitrine. « Val ! » hurlai-je dans un sanglot. Ginny s'immobilisa de force. Elle n'aurait pas réussi à m'arrêter si Svartalf ne s'était pas mis dans mes jambes.

— « Non, ne bouge pas, » fit-elle d'une voix haletante. « C'est le simulacre. »

Je respirai à fond et recouvrai ma lucidité. Bien sûr, bien sûr !

Mais la vue du petit être joufflu couché devant l'autel, de ses boucles d'or, de ses yeux vides, tellement vides ! était plus que je n'en pouvais supporter. Et il était curieux de voir à côté de cette chose à demi-vivante le fatras — la masse compensatrice — qui provenait de notre maison : des moutons de poussière, la sciure du chat, du marc de café, des mouchoirs en papier gluants, une boîte de soupe en conserve...

La garnison démoniaque se lançait à l'assaut des murailles, déferlait dans la cour. Je refermai la porte et tirai le verrou. C'était un honnête et solide verrou. Peut-être aurions-nous grâce à lui quelques minutes de répit.

Mais de combien de minutes avions-nous besoin ? J'essayai de reconstituer les événements. Le ravisseur de Val était sans doute un faible d'esprit, même selon les critères infernaux. Il avait entendu la malédiction de Marmiadon. Beaucoup d'autres l'avaient sûrement entendue, eux aussi, mais aucun n'avait vu comment l'exaucer. Celui-ci avait remarqué que nous étions vulnérables. Et il s'était lancé dans l'entreprise par gloriole sans consulter les quelques diables capables de lui faire entendre raison. Un de ses supérieurs hiérarchiques aurait pu lui enjoindre de laisser tomber : une telle opération était de nature à dévoiler la collusion entre l'enfer et l'Eglise johanniste, ce qui aurait mis en péril toute l'œuvre de sabotage de la religion et de la société à laquelle l'Adversaire se consacrait depuis qu'il avait commencé de tromper les néo-gnostiques.

La créature en question, compte tenu de sa simplicité, ne pouvait résoudre le grave problème posé par le transfert d'un univers à l'autre d'un corps autre que le sien à moins que la masse compensatrice n'ait une configuration quasi identique. Son dessein avait certainement été de s'introduire chez nous, d'étudier Valeria endormie, de revenir, de pétrir par enchantement un morceau de viande à la ressemblance de l'enfant et de repartir la chercher. La première étape ne lui aurait pris que quelques secondes s'il n'y avait eu Svartalf. Et l'enlèvement n'aurait pas demandé davantage si le chat à l'affût n'avait attaqué.

Alors, si la simultanéité existe entre les univers, ç'avait été la bataille et le sang de Svartalf avait jailli. Ma gorge se serra. Je me penchai sur le familier et lui caressai la tête avec une douceur infinie. Il agita ses oreilles avec irritation. Dans cet environnement, les bons sentiments l'énervaient. D'ailleurs, c'étaient aussi les oreilles de Janos Bolyai.

Pendant ce temps, Ginny, une craie à la main, traçait un diagramme par terre pour nous défendre passivement contre la démonurgie. C'était une opération délicate car il fallait qu'elle ne touche à rien, ni à l'autel, ni à l'emblème ni à quoi que ce soit d'autre : c'était là le billet de retour du monstre. Tant que cette panoplie était là, il n'avait besoin de rien d'autre que de prononcer le charme approprié dans notre cosmos. C'était sa bouée de sauvetage exactement comme les symboles et les ingrédients disposés dans le laboratoire de Griswold étaient la nôtre. Si le ravisseur ne pouvait pas rentrer avec sa proie, Dieu seul savait ce qui adviendrait. Le kidnappeur et sa victime sortiraient sûrement de notre maison et un simulacre les remplacerait. Mais nous n'avions pas la moindre idée de la procédure et nous ne savions pas où ils iraient. Et cela pourrait offrir à l'ennemi l'occasion qu'il attendait de remettre son projet sur les rails.

Dehors, le vacarme grossissait — cela piétinait, hurlait, sifflait, grognait, baragouinait, crachotait, pépiait, ronflait, geignait, mugissait, grondait, grinçait, beuglait. La porte sonnait sous les coups de poings, les coups de pieds, les coups de sabots. Je serais bien avisé de me transformer. Je me débarrassai de mon attirail d'homme-grenouille, ôtai tous mes vêtements extérieurs à l'exception du veston de Barney dont je m'enveloppai le bras droit.

Une gueule de près de deux mètres de large, pleine de dents claquantes, jaillit hors d'un mur. Je poussai un cri, Svartalf cracha. Ginny empoigna sa baguette et chassa l'apparition mais, après, il lui fallut sans cesse s'interrompre pour parer à de nouvelles tentatives d'intrusion.

Force lui fut d'ériger des défenses contre elles avant de pouvoir entamer le sortilège qui nous ramènerait chez nous. Le rituel ne devait pas se rompre tant qu'un champ, même faible, n'aurait pas été établi entre ce point et le laboratoire sous peine de perdre son effet. Ce contact initial amorcé, Ginny n'aurait plus alors qu'à sonder tout à loisir pour déterminer les forces nécessaires à notre transfert. Seulement, elle n'en avait pas le loisir. Aussi l'érection du bastion protecteur se faisait-elle lentement et de manière décousue.

Au-dehors le tintamarre s'apaisa un peu. On aboyait des ordres. Les chocs sourds et les cris plaintifs qui s'ensuivaient laissaient penser qu'ils étaient soulignés à coups de bâtons. Puis il y eut un bruit de galopade et la porte vacilla sous un coup de bélier.

Je m'écartai. A la troisième tentative, le vantail vola en morceaux, gonds arrachés. Le démon de tête trébucha dans son élan. C'était une sorte de cancrelat de la taille d'un homme. D'un moulinet de mon sabre, je le coupai en deux. Les deux moitiés se tortillèrent un bon moment sur le sol. La créature aux andouillers de cerf qui arriva en seconde position se prit les pattes dans les vestiges tressautants de son prédécesseur, ce qui me permit de l'expédier sans problème.

Les autres reculèrent avec leur bélier pour dégager l'étroite entrée que celui-ci obstruait. Mais mes deux victimes constituaient une petite barricade. Dans l'obscurité qui régnait dehors, nos assaillants n'étaient guère plus que des ombres mais le vacarme était toujours aussi assourdissant et leur odeur restait pestilentielle.

Un gorille monté sur des jambes humaines avança, brandissant une hache à sa mesure. En position de karaté, j'évitai le fer qui passa en sifflant et heurta le mur. Des éclats de pierre tombèrent. Mon sabre entra dans la danse, quelques doigts voltigèrent et mon adversaire lâcha son arme. Braillant de douleur, il leva le bras pour m'assener une manchette. Jamais dans l'histoire du combat rapproché personne ne se baissa aussi vite que je le fis. Au moment où une main qui avait tout du casse-tête allait m'assommer, je le saisis par le tendon d'Achille et il s'écroula. Je ne le tuai pas parce que, en rampant pour s'éloigner, il bloquait la porte. Le sang martelait mes tempes.

Se présenta un être armé d'une épée et d'un bouclier. Nous tirâmes deux minutes. Il se défendait bien. Je me cantonnai dans l'esquive, me contentant de parer les coups d'estoc avec la veste qui me protégeait le bras. Mais le bouclier était une défense imprenable. Le cliquetis de l'acier contre l'acier dominait le charivari, des gerbes d'étincelles fusaient dans le jour crépusculaire. Je commençais à avoir du mal à respirer. L'autre poussait son avantage. J'eus une inspiration. Derechef, je me baissai et mon arme détourna la sienne juste à temps. De la main gauche, j'empoignai la hache, la glissai entre les jambes du démon et poussai de toutes mes forces. Il dégringola, exposant son cou. Je frappai puis me relevai, balançant la hache sur le monstre suivant, qui recula. Une créature se fendit, la lance pointée : je la saisis par la hampe et elle se brisa net.

Provisoirement, il n'y avait plus d'autre candidat. Les êtres

maléfiques tournaient en rond et se disputaient entre eux. Mon cœur battait à tout rompre. Je ne tiendrais plus le coup très longtemps. Sous ma forme humaine, s'entend. Ce répit m'offrait l'occasion d'assumer celle, moins vulnérable, de lyco. Je laissai tomber mon arme et allumai ma lampe de lune.

Immédiatement, je constatai que la transformation était lente et pénible au milieu des influences qui s'exerçaient ici. Pendant un moment, je me tortillai, désemparé, à mi-chemin entre les deux forme. Un monstre à tête de coq poussa un piaillement de joie et se rua sur moi, un surin au poing. Loup-garou ou pas, être coupé en deux m'eût été fatal. Svartalf bondit, s'accrocha à l'abdomen du démon et lui creva les yeux.

Je repris mon poste, enfin métamorphosé en loup, et le chat battit en retraite. Il s'en était fallu de peu. La garnison s'était finalement décidée à nous bombarder. Les pierres, armes et autres impédimenta volaient en tous sens. La plupart manquaient leur but. L'enfer est loin d'être le lieu idéal pour développer ses talents de discobole. Les projectiles qui m'atteignaient me causaient une douleur temporaire mais étaient incapables de faire des dommages sérieux.

Le bombardement prit fin au moment où une véritable hystérie régnait dans les rangs ennemis. Cette fois, les démons tentèrent de nous livrer assaut. Ce fut un tourbillon désordonné. Les lames frappaient d'estoc et de taille. Peut-être aurions-nous succombé sous le nombre si Ginny, qui avait réussi à dresser ses défenses paranaturelles, n'était venue à mon aide. Son arme eut raison des démons qui avançaient en rampant au-dessus des cadavres entassés et des agonisants.

Quand, enfin, les monstres reculèrent, les morts et les blessés formaient un tas impressionnant. Je m'accroupis au milieu de l'ichor, des débris, des plaintes et, tirant la langue, remplit mes poumons d'air. Riant et pleurant à la fois, Ginny m'ébouriffa le poil. Des griffes l'avaient atteinte ; le sang suintait de ses égratignures et sa robe en lambeaux était un oriflamme de bataille. Mais, grâce à Svartalf, aucun de nos adversaires n'avait réussi à lui infliger de blessure grave. Je jetai un coup d'œil du côté du chat : il jouait à la souris avec la queue d'un diable.

Des lignes qui hachuraient le sol s'élevait une vague phosphorescence, et c'était le plus important. Nous étions comme toujours vulnérables aux forces physiques mais, désormais, la théurgie était sans pouvoir contre nous. Pour abattre l'intangible rempart que

Ginny avait érigé, il eût fallu du temps, beaucoup plus de temps que nous ne pouvions en passer ici en toute hypothèse.

— « Steve, Steve... » dit Ginny. « Je ferais aussi bien de commencer à préparer notre retour. »

Une voix s'éleva dans l'ombre : « *Halt !* » Un timbre guttural au rythme étrange, hypnotique qui, au lieu d'apaiser, stimulait la fureur, suscitait des énergies aveugles. « *Waffenstillstant. Parlamentieren Sie mit uns.* »

Les démons, même ceux qui gisaient blessés, se turent. Leurs nasillements s'assourdirent jusqu'à ce que le silence fût presque total. Ceux qui le pouvaient reculaient pour se fondre dans les ténèbres. Je savais qui avait parlé : c'était leur maître, le seigneur de ce château, qui avait une place de choix dans les conseils de l'Adversaire.

Des bottes sonnèrent sur les dalles et le chef des démons apparut à notre vue. La forme qu'il avait revêtue me médusa. Comme sa voix, elle était humaine, mais elle n'avait absolument rien de remarquable. C'était un homme de taille plutôt médiocre, aux épaules étroites, au visage quelconque, un peu bouffi, et dont les seuls ornements étaient une petite moustache en brosse et une mèche noire qui lui barrait le front. Il portait une sorte d'uniforme militaire tout simple. Mais pourquoi arborait-il ce brassard rouge frappé de l'antique et honorable signe de la swastika ?

Svartalf abandonna son jeu et se hérissa. A travers la pestilence diabolique, je sentais l'odeur de la peur de Ginny. Quand on le regardait en face, le visage du démon cessait d'être banal. Se dominant et le toisant — elle le dépassait de cinq centimètres — ma femme laissa tomber de sa voix la plus altière : « *Was willst du ?* »

Le *du* avait valeur d'insulte. Les connaissances de Ginny en allemand étaient limitées mais, tant qu'il était l'hôte de Svartalf, Bolyai était en mesure de l'influencer par le truchement du familier. (Pourquoi le prince des diables tenait-il donc à s'exprimer en allemand ? C'est là un mystère qui demeure entier pour moi.) Je conservai suffisamment de facultés humaines pour suivre le dialogue.

— « Je vous pose la même question, » répondit l'ennemi. Bien qu'il employât le pronom honorifique, son attitude était péremptoire. « Vous avez envahi notre patrie. Vous avez nargué nos lois. Vous avez tué ou mutilé nos vaillants guerriers alors qu'ils cher-

chaient à se défendre. Vous profanez nos hauts lieux par votre présence odieuse. Quelle est votre excuse ? »

— « Nous sommes venus rechercher ce qui est notre bien. »

— « Quoi donc ? »

Je poussai un grognement d'avertissement bien inutile. « Si je vous le disais, » rétorqua Ginny, « vous trouveriez peut-être le moyen de déjouer nos plans. Je vous donne cependant l'assurance que nous n'avons nulle intention de rester. Notre mission va bientôt arriver à son terme. » La sueur perlait à son front. « Je... je pense qu'il serait avantageux pour les deux parties de nous laisser en paix d'ici là. »

Il frappa le sol du talon. « J'exige que vous me répondiez ! C'est mon droit ! »

— « Les fléaux n'ont pas de droits. Réfléchissez. Vous ne pouvez ni faire une brèche dans notre rempart magique ni le démanteler par la violence pendant le temps qui vous reste. Vous ne feriez que sacrifier vos troupes. Et je ne crois pas que votre maître verrait d'un bon œil un pareil gaspillage. »

Il agita les bras et reprit d'une voix plus forte :

— « Je ne m'incline pas devant la défaite. Pour moi, la défaite n'existe pas. Si j'essuie des revers, c'est parce que des traîtres m'ont poignardé dans le dos. » A présent, il était presque en transe. Et son discours devenait une psalmodie heurtée, irrésistible. « Nous briserons l'étau de fer. Nous écraserons la vermine qui infeste l'univers. Nous persévérerons jusqu'à la victoire. Pas de reddition ! Pas de compromis ! Notre destin nous appelle ! »

En réponse, la foule des démons le salua d'une voix hurlante. « Si vous avez une offre à faire, faites-la, » dit Ginny, « sinon, partez. J'ai du travail. »

Les traits du démon se convulsèrent mais il recouvra son sang-froid. « Je préfère ne pas détruire ce bâtiment. Il y a beaucoup d'efforts et de sorcellerie dans ces pierres. Rendez-vous et je vous promets que vous serez traités avec honneur. »

— « Que valent vos promesses ? »

— « Nous pourrions parler des avantages séculiers récompensant ceux qui servent la cause de la justice... »

Svartalf miaula et Ginny fit volte-face. Percevant une odeur nouvelle, je jetai un coup d'œil derrière moi. Le ravisseur s'était matérialisé. Il tenait Valéria serrée contre lui.

L'enfant se réveillait juste. Ses cils papillotaient, elle avait la

tête tournée et suçait son poing. « Papa ? » murmura-t-elle d'une voix endormie. « M'man ? »

La créature qui la tenait avait une carapace épineuse, deux pieds griffus, des bras de gibbon s'achevant par des serres meurtrières et une tête minuscule aux traits pâteux. Elle saignait en plusieurs endroits. Le sourire imbécile qui flottait sur ses lèvres molles s'effaça quand elle vit ce qui l'attendait.

Alors, abandonnant Val, elle hurla : « Au secours, chef ! » et essaya de s'enfuir. Svartalf lui barra le chemin et elle fit un écart pour éviter ses griffes. Ginny bondit, son pied se leva. Il y eut un craquement et le démon exhala un hululement.

Je ne quittai pas mon poste. Le seigneur du château voulut passer : je lui arrachai un morceau de mollet qui avait aussi un vague goût de chair humaine. Il recula, rejoignant la masse obscure et chaotique de ses séides consternés. Il brailla dans les ténèbres : « De cela je tirerai vengeance ! Je lâcherai une arme secrète ! Que cette Demeure soit détruite ! Notre orgueil exige satisfaction ! *Ma patience est épuisée !* »

Je me préparai à un nouvel àssaut et je crus pendant une minute que je n'y couperais pas. Mais le baron réussit à maîtriser la horde. La voix qui haranguait les dénoms noya leurs glapissements. Ginny avait raison : il ne pouvait se permettre de nouvelles pertes pour rien.

Heureusement qu'il ne sait pas que, cette fois, ce n'aurait peut-être pas été pour rien, pensai-je dans ma cervelle de loup.

Car Ginny n'aurait pas pu me porter assistance. Après avoir hâtivement embrassé sa fille, elle l'avait confiée à Svartalf. Le familier — et, bien sûr, le mathématicien — s'affairaient à sautiller, à danser, à jouer avec Valeria pour que la petite ne dérangeât pas sa mère. Son rire ravi cascadait comme des clochettes d'argent, comme une pluie de printemps. Mais cela ne m'empêchait pas d'entendre l'incantation de Ginny.

Il lui fallait environ cinq minutes sans être interrompue pour établir le contact initial avec le laboratoire. Alors, elle pourrait s'arrêter pour se reposer. Ensuite, elle aurait besoin d'un peu de temps encore pour déterminer avec précision la configuration des vecteurs et rassembler les énergies paranaturelles requises. A ce moment-là, nous repartirions !

Des clameurs remplissaient les ténèbres. De temps à autre, on

m'expédiait un projectile — uniquement par haine. Planté devant la porte, je me demandais si nous aurions du temps.

Un fracas ébranla l'air et le sol trembla sous mes pattes. Les démons entonnèrent une mélopée lugubre dans l'obscurité. Je les entendis battre en retraite. La peur me prit à la gorge. Monter cette faction était la chose la plus dure que j'avais jamais accomplie.

Les fondations du château gémirent. Des pierres détachées des remparts s'écrasèrent au sol. Des lueurs embrasées jaillissaient des fissures qui s'ouvraient dans les portes et les contrevents. La fumée me suffoquait. Elle se dissipa et ce fut une odeur de moisissure qui lui succéda.

Derrière moi, Ginny récitait le verset sur un débit précipité : « ... *in nomine Potestatis fiat janua...* »

Le géant se redressa péniblement.

Il était plus haut que la tour la plus haute de la forteresse près de laquelle il avait été inhumé. Sa sombre masse masquait les étoiles de l'enfer. D'un coup de pied chancelant, il écrasa un mur d'escarpe qui s'abattit dans un tonnerre discordant. La poussière monta en tourbillonnant, le sol frémit. Le vacarme de la boue, des pierres, des graviers dégringolant du ciel tumultueux était presque aussi bruyant. Il était couvert de champignons à la phosphorescence blême et des vers tombaient de ses orbites. L'odeur pestilentielle vous coupait le souffle. De la chaleur se dégageait de la charogne fumante. Il était mort mais la puissance du démon était en lui.

« ...*sæculi æternitatis.* » Ginny ne s'était pas interrompue avant de pouvoir s'arrêter sans que cela porte préjudice au sortilège. Voilà comment elle était ! Maintenant, elle s'agenouillait près de moi. En larmes. « Oh ! mon chéri ! Nous avions presque gagné ! »

Je tâtonnai à la recherche de ma lampe de lune. Le géant tournait la tête de droite à gauche comme s'il était encore doué de vision. Sa face sans visage s'immobilisa, se braqua sur nous. J'allumai ma lampe et la métamorphose eut lieu. Je redevins humain. Le géant leva un pied. Celui qui le manipulait s'efforçait d'endommager le moins possible le château. Lentement, minutieusement, il le fit entrer à l'intérieur de l'enceinte fortifiée.

J'étreignis Ginny. Valeria riait en jouant avec le chat. A quoi bon les alarmer ? « Nous n'avons aucune chance ? »

— « Je... pas le temps... champ primaire prêt, mais la... chair ne peut pas le traverser avant que je... l'aie parachevé. Je t'aime, Steve, je t'aime. »

Le sable de Decatur miroitait à la lueur de la Main de Gloire. Je l'empoignai. Nous sommes arrivés à la fin de la création, songeai-je, et nous mourrons ici. Mais de haute lutte ! Peut-être nos âmes pourront-elles être sauvées.

Nos âmes !

Je pris Ginny par l'épaule et la repoussai pour la regarder en face. « Nous pouvons réclamer de l'aide, » m'exclamai-je. « Pas auprès des mortels ni auprès des anges à qui il est interdit de pénétrer en ces lieux. Mais tu as établi le contact et... et l'état énergétique de cet univers... Il n'en faut pas beaucoup pour... il y a forcément une multitude de créatures qui... qui, si elles ne sont pas au Ciel, n'en sont pas moins ennemies de l'enfer... »

Une flamme s'alluma dans les yeux de Ginny qui se redressa d'un bond, ramassa sa baguette et son épée qu'elle brandit bien haut en vociférant.

Le géant entra dans la cour. Les démons estropiés qu'il ne broyait pas sous ses pas poussaient des balbutiements terrifiés. Sa main se referma sur la tour.

Je ne saurais dire en quelle langue était formulée l'incantation de Ginny mais elle termina en langage intelligible : « Vous qui connûtes l'homme et fûtes les ennemis du Chaos, par la mana des signes que nous portons, je vous appelle et vous annonce que, de la terre, la voie vous est ouverte ! »

La chapelle tremblait sur sa base. Des pierres tombaient à l'intérieur comme à l'extérieur. La tour se brisa entre les mains du géant et ce fut un torrent qui submergea les derniers blessés des légions infernales. On voyait maintenant les constellations éteintes. Le géant se préparait à nous extraire de notre refuge.

C'est alors qu'arrivèrent nos sauveteurs.

Je ne sais pas qui ils étaient — ce qu'ils étaient. Peut-être leur aspect était-il une illusion. Peut-être ce qui vint en réponse à l'appel de Ginny était-il simplement un groupe d'êtres appartenant à notre univers — ou même à un autre, heureux d'avoir l'occasion de lancer un raid dans le royaume de l'Adversaire qui était aussi le leur. Le pont qu'elle avait lancé était trop fragile pour porter des corps mortels encore que, en vertu de mon hypothèse, l'entropie du Continuum Inférieur permettait aux forces paranaturelles d'accomplir ce qui eût été impossible ailleurs.

Que l'on explique cela comme on voudra, voici ce que je vis :

A l'ouest, une femme au port de reine dans une robe blanche bordée de bleu. Ses yeux étaient gris, ses traits avaient une beauté de glace. Ses cheveux noirs disparaissaient sous un casque à cimier. Sa main droite serrait une lance dont la pointe d'azur sombre avait des miroitements semblables à ceux des étoiles de la terre et une chouette était perchée sur son épaule. A son bras gauche était fixé un long bouclier dont l'ombon était une tête de femme au masque d'angoisse et à la chevelure faite de serpents.

Au sud, le plus grand de tous les reptiles. Ses orbes étaient comme des soleils, ses dents comme d'éblouissants couteaux. Sa tête qui oscillait au vent qui l'accompagnait était surmontée de plumes aux couleurs de l'arc-en-ciel et elle scintillait de gouttes de pluie — une pluie qui le suivait. D'autres plumes éclatantes empanachaient son dos. Ses écailles étaient de corail, les squames de son ventre avaient des luisances d'or. Ses anneaux se déployaient comme des éclairs.

Au nord, un homme sur un char tiré par deux chèvres. C'était un grand gaillard à la barbe flamboyante revêtu d'une cotte de mailles et casqué, ses gantelets et sa ceinture étaient en fer. Conduisant de la main gauche, il étreignait dans sa dextre un marteau au manche court. Un vent violent faisait flotter son manteau. Le grondement des roues de son char emplissait le ciel, de plus en plus proche. Hilare, il balançait son marteau et le lançait. Chaque fois que l'arme retombait, du feu jaillissait avec un bruit de tonnerre. Et le marteau revenait dans sa main.

Et les trois créatures étaient si grandes que c'était à peine si le firmament pouvait les contenir. L'enfer tremblait à leur passage et les démons s'enfuyaient en essaim. Quand son maître battit en retraite, le géant s'immobilisa et s'écroula. Le choc me fit perdre l'équilibre et une bonne partie du château s'effondra. Sans s'arrêter pour raser ce qui restait de l'édifice, les nouveaux venus se lancèrent à la poursuite des monstres. Je ne pense pas que beaucoup réussirent à leur échapper.

Nous ne regardions pas. Ginny paracheva le sortilège de transfert et prit Valeria dans ses bras. J'empoignai le sabre de Decatur — je n'allais pas le laisser là que diable ! — et pliai le coude pour que Svartalf s'y blotisse. Je soulevai le démon kidnappeur. Il avait une jambe cassée. « Me faites pas de mal, patron ! » ne cessait-il

de gémié. « Je serai gentil, je parlerai, je vous dirai tout ce que vous voudrez. » Le Mal ignore l'honneur.

Ginny prononça le dernier mot, fit l'ultime passe. Et ce fut le transfert.

## 15

LE retour ne fut en rien comparable à l'aller. Nous nous dirigeâmes droit vers l'univers qui était le nôtre. Les forces cosmiques, loin de nous contrecarrer, travaillaient pour nous. Il y eut un bref tourbillon et nous arrivâmes.

Barney et son équipe nous attendaient dans le labo. Quand nous nous matérialisâmes sous la cloche, ils firent un bond en arrière avec un cri, un sanglot, une prière d'actions de grâce. Il s'avéra que nous n'étions restés absents que deux heures. Peut-être notre séjour dans l'enfer n'avait pas duré davantage. Nous ne pouvions le dire avec certitude car nos montres s'étaient arrêtées lorsque nous avions quitté ce continuum. Pour ma part, j'avais l'impression que cela avait duré des siècles. Je regardai Valeria et Ginny. Aucune impression de durée. L'enfant regardait autour d'elle avec ahurissement et ses grands yeux d'azur papillotaient. Je songeai que les horreurs qu'elle avait vues l'avaient peut-être marquée pour la vie et, tremblant, je me penchai sur elle. « Tu vas bien, ma petite chérie ? »

Elle s'épanouit : « Oh ! papa... C'était rigolo. Encore ! »

Ginny la posa par terre et je l'étreignis. « Z'ai faim, » protesta-t-elle.

Je lâchai le prisonnier. Quand on hissa la cloche, il tenta de s'enfuir en rampant mais il ne pouvait sortir du pentacle et, comme je le lui avais demandé, Barney avait mis en place le charme qui lui interdisait de rejoindre le Continuum Inférieur sans notre consentement. Couteau Etincelant s'était fait délivrer son mandat et il était là, lui aussi, avec toute une troupe d'hommes à lui. Il s'avança à grands pas et souleva le démon par sa jambe valide. La grotesque créature l'implora en se débattant : « Lâchez-moi, patron ! Je me mettrai à table. »

Naturellement, le simulacre disparut du home d'enfants où il avait été placé à l'instant du retour de Valeria. Pauvre créature ! J'espère qu'il lui fut permis de mourir.

Je ne pensai pas à cela tout de suite. Une fois rassurés sur le compte de notre fille, Ginny et moi nous précipitâmes dans les bras l'un de l'autre. Mais une joie plus grande que la nôtre, une félicité dont l'écho ne cessera jamais de retentir dans nos cœurs interrompit notre baiser : « Libre ! O Père ! » Et quand nous pûmes à nouveau voir ce qui nous entourait, Svartalf n'était plus que Svartalf.

La gracieuse présence qui m'habitait parla :

*...Oui, en récompense de cette action, Janos Bolyai a accédé à la sainteté et est admis à s'asseoir à la droite de Dieu. Comme je suis heureux ! Et comme je suis heureux que votre cause ait triomphé, mes chers amis, que Valeria Stevenovna soit saine et sauve et que les ennemis du Très-Haut soient confondus !* (Timidement :) *Je dois confesser qu'une raison égoïste contribue à augmenter ma joie. Ce que j'ai observé au cours de ce voyage m'a donné quelques idées nouvelles et passionnantes. Un traitement théorique rigoureux...*

Je pressentis le souhait que Lobatchevski ne pouvait se résoudre à expliciter ouvertement et l'exprimai à sa place :

— « Vous aimeriez rester encore un peu ? »

*...Franchement, oui. Juste quelques jours. Après, il faudra que je reparte. Ce serait merveilleux d'approfondir ces découvertes, non point sous les espèces d'une âme mais une fois encore en tant que mortel. C'est comme un jeu, Steven Pavlovitch. Il serait intéressant de voir jusqu'où il est possible d'aller dans les limites de l'humanité.* (Précipitamment :) *Mais je vous supplie, estimé ami, ne considérez point ceci comme une requête. Votre épouse et vous-même avez connu des périls, des épreuves et la peur de perdre plus que la vie elle-même. Vous désirez sans nul doute célébrer votre victoire. Je n'aurai jamais, croyez-moi, l'indélicatesse de...*

Je regardai Ginny avec une tendresse nuancée d'un soupçon de mélancolie et songeai : Je comprends ce que vous voulez dire, Nick. Et j'ai bien l'intention de la célébrer avec elle et à intervalles fréquents jusqu'à ce que nous atteignions un âge canonique. Toutefois, vous avez oublié que la chair n'a pas seulement des limites mentales mais aussi des limites physiques. Ma femme a besoin d'un bon repos. Et moi d'un meilleur encore. Vous pouvez fort bien rester quelques temps. D'ailleurs, je tiens à ce que vous écrirez soit publié dans les revues adéquates. Cela nous sera d'un très grand secours.

C'est ainsi que, bien que Bolyai eût guidé notre expédition, les conclusions en furent tirées par Lobatchevski.

Et après cela, ils vécurent heureux.... Si c'est ce que vous croyez, vous vous trompez.

Vous aimeriez être célèbre ? Grand bien vous fasse ! Le défilé des journalistes, les interviews pour la boule de cristal, une tonne de courrier chaque jour, les agents recruteurs des Grandes Causes, les chasseurs d'autographes, les pochards agressifs, les coups de téléphone des dingos, les visiteurs indésirables, les sycophantes... Il y a le choix ! Heureuement, nous suivîmes de sages conseils et nous jouâmes le jeu. Au bout du compte, j'obtins une situation sans doute supérieure à celle que je méritais, Ginny décrocha l'atelier qu'elle avait toujours convoité et nous ne sommes plus des vedettes de l'actualité. A présent, Valeria en est à l'âge des petits amis et aucun de ceux-ci ne me semble digne d'elle. Il paraît que tous les pères disent la même chose. D'ailleurs mes autres rejetons m'occupent trop pour que j'aie le temps de me faire tellement de bile.

Cela a été vraiment quelque chose ! La confession publique du démon a provoqué l'effondrement spectaculaire de l'Eglise johanniste. Elle a encore ses irréductibles mais ils ne sont pas dangereux. Et il en est sorti une secte réformée — où mon ex-adversaire Marmiadon occupe une place prédominante — qui essaye de répandre l'Evangile d'Amour à la manière d'une simple croyance. A présent que le gnosticisme et son diabolisme secret sont écrasés, je pense que ni saint Pierre ni le doux saint Jean n'y attachent une grande importance.

Avant de me quitter pour regagner le Paradis, Lobatchevski a démontré divers théorèmes que je ne comprends pas. J'ai entendu dire qu'ils ont multiplié par deux l'efficacité des sortilèges que l'équipe Barney avait mis au point jadis durant des heures d'angoisse. L'ami Couteau Etincelant a eu fort à faire pour propager judicieusement ces connaissances nouvelles. Elles sont ultra-confidentielles. Les capacités qu'elles sont susceptibles de conférer au premier dingo venu sont dangereuses. Cependant, le gouvernement des Etats-Unis n'est pas seul à savoir comment s'y prendre pour envahir l'enfer en cas de nécessité. Les armées de la Terre ne peuvent caresser l'espoir de le conquérir mais elles se-

raient capables de provoquer de sérieuses difficultés qui entraîneraient probablement l'intervention du Ciel. Aussi n'y a-t-il aucune raison de redouter d'autres offensives directes de l'Adversaire. Seulement, il y a les hommes qu'il continue de tenter, de corrompre, de séduire, de duper et de trahir. A mon sens, cependant, nous serons en mesure de lui tenir tête à condition de conserver notre honneur intact et notre poudre sèche.

Parfois, quand je repense à cette aventure, je n'arrive pas à y croire. Je n'y arrive pas à croire que cet exploit a été réalisé par une sorcière rousse, un loup-garou à la queue raccourcie et un chat noir comme de la suie. Alors, je me rappelle que c'est l'Adsaire qui est dépourvu du sens de l'humour. Je suis sûr que Dieu aime bien rire.

**FIN**

*Traduit par Michel Deutsch.*
*Titre original* : Operation changeling.

---




# titres disponibles :

8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga
10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
12 - JACK VANCE - La machine à tuer
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres
17 - PHILIP JOSÉ FARMER - Cosmos privé
18 - SARBAN - Le son du cor

# titres à paraître :

19 - EDMOND HAMILTON - La vallée magique
20 - GORDON R. DICKSON - Dorsai
21 - ROGER ZELAZNY - L'île du mort
22 - L. SPRAGUE DE CAMP - Zeï
23 - KEITH LAUMER - Les Mondes de l'Imperium
24 - GORDON R. DICKSON - Pour quelle guerre...

Pour commander les précédents titres
ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

JEAN-PIERRE

ANDREVON

# *Le château du dragon*

*Il y a trois ans, Jean-Pierre Andrevon effectuait dans* Fiction *ses débuts professionnels. Depuis, il a publié dans la collection « Présence du Futur » un roman d'*heroïc-fantasy, Les hommes-machines contre Gandahar, *et un recueil de nouvelles de science-fiction,* Aujourd'hui, demain et après *(dont le compte rendu figure dans notre* Revue des livres *de ce mois). Il collabore également depuis quelque temps à* Fiction *comme critique, et l'on peut lire régulièrement dans nos pages terminales des articles sous sa signature. Dans l'actuelle science-fiction française, Andrevon s'affirme comme un auteur prolifique et doué. Il figure en bonne place au sommaire de la première anthologie inédite de SF française en librairie :* Voyages dans l'ailleurs, *réunie et présentée par Alain Dorémieux (à paraître ce mois-ci chez Casterman). Et* Fiction *continuera à l'avenir la publication de ses nouvelles. Celle qu'on va lire appartient au cycle de Gandahar, qu'Andrevon compte poursuivre aussi bien sous forme de romans que de récits, et l'on y retrouvera le héros de son premier roman, Sylvin Lanvère, dans un épisode de ses aventures chevaleresques.*

**P. H.**

Il arrivait qu'en pleine nuit ils tirent depuis les hauteurs des salves de flèches sur la Ville-Château. Légèrement phosphorescents, les traits montaient, retombaient, comme ces pluies fantasques de météores, l'été. Dans le silence plat de la nuit, on entendait un crépitement sec quand les flèches cognaient sur l'ardoise, la brique, le laiton des gouttières ; parfois, mais c'était par hasard, un tintement cristallin, comme un rire un peu fou, annonçait qu'une vitre avait été brisée.

J'admirais la portée de leurs arcs, et la façon dont ils montaient leurs flèches, ces longues et légères aiguilles à tricoter en plastique mauve ou vert pâle, emmanchées d'une pointe d'acier fine, précise, mortelle. J'avais eu l'occasion déjà de m'y exercer et, bien que mon apprentissage des arts du combat se fût fait avec des armes plus perfectionnées, y prouvais une certaine adresse. Mais je ne prenais pas part à ces coutumiers assauts nocturnes, qui n'avaient d'autre but, m'expliqua Quatrevingtreize, que d'entretenir chez l'adversaire un climat d'insécurité permanente. Le tir durait cinq minutes, pas plus. Et le crépitement cessait à peine que déjà, dans la Ville-Château, des carreaux s'allumaient ; derrière, on voyait des ombres passer. Nous disparaissions dans les bois.

Une fois, c'était au début de mon arrivée chez les partisans, je n'avais pas encore mon arc, la Ville-Château envoya une tortue. Elle fut décimée, reflua en désordre. Mais j'avoue avoir été impressionné par ce parallélépipède écailleux surgissant de la nuit ; un moment, je ne sus s'il s'agissait d'hommes ou d'une machine. Mais les partisans visaient juste, leurs flèches passaient entre les intervalles des boucliers, crevaient des yeux, clouaient des bouches, éparpillaient des cervelles : les hurlements qu'on entendait sous la carapace étaient éloquents. La tortue se disloqua, les Républicains laissèrent une vingtaine de corps sur le terrain ; les partisans récupérèrent les cottes de mailles mais négligèrent les arcs, les leurs étant meilleurs.

Ce genre d'escarmouche était peu fréquent, mais, ayant entendu cette fois-là une voix stridente crier des ordres dans le ventre cuirassé de la tortue, je demandai par la suite à Quatrevingtreize qui commandait les milices de la Ville-Château. Il me répondit que la Chef-Archère s'appelait Madame Borgone, femme réputée ici même pour les nombreux amants qu'elle avait eus. Je n'en fus pas surpris, mais comme Quatrevingtreize me demandait si ce nom éveillait en moi quelque écho, je lui répondis que j'étais étranger au pays. C'était

au demeurant la vérité, et je ne jugeais pas utile que Quatrevingtreize dût jamais en savoir plus long sur mes origines.

Nous vivions donc dans les bois, presque tranquilles, car, les Républicains se montrant peu, les véritables combats étaient rares. On organisait des concours de force et d'adresse, on faisait du feu (l'automne étant frais), diverses petites choses utiles et qui passaient le temps. Il arrivait aussi que certains partisans hardis aillent se glisser la nuit le long des remparts de la Ville-Château, pour en badigeonner les murs d'inscriptions vengeresses faites au goudron, qui partait difficilement. A la jumelle, on pouvait lire le matin de sombres phrases tremblotantes dont le texte variait peu dans l'esprit. Ainsi de LA RÉPUBLIQUE PASSERA, LE ROI REVIENDRA, OU LE CHATEAU FAIT LA LOI, LA LIBERTÉ VIENT DES BOIS, et quelques autres...

Un jour, une expédition plus sérieuse fut envisagée ; je pus en faire partie car ma présence était maintenant acceptée, mon adresse reconnue. Armés légèrement, nous jaillîmes des bois une centaine, courant vers la Ville-Château. Avec les yeux de l'imagination, je nous voyais d'en haut grouillant sur la plaine, multicolores, comme des insectes. Des miliciens se rangeaient en bon ordre sur le péristyle, derrière les colonnes de la porte d'honneur, et nous visaient de leurs arcs tendus. Des flèches jaillirent. L'impression était qu'elles nous arrivaient droit dessus, s'écartant au dernier moment. Quelques camarades tombèrent autour de moi ; la plupart s'accroupissaient derrière un rocher ou un buisson, décochaient un trait, avançaient par bonds. Cette bataille était silencieuse. Le temps était doux, le ciel gris-bleu.

Je fus bientôt tout contre les marches, presque isolé. Je me tassai contre la pierre, progressai vers une colonne. Personne ne m'avait vu. A quelques mètres devant moi, un peu sur ma gauche, la Chef-Archère, debout entre deux colonnes, tirait calmement, hurlait parfois un ordre. J'engageai sans me hâter l'encoche d'une flèche, que j'avais choisie courte à cause du peu de distance, sur la corde métallique ; serrai le tesson de la hampe entre le médius et l'index droits ; aspirai fortement, tirai la corde en arrière tandis que mon pouce gauche servait de guide à la hampe de plastique bleue achevée par le froid triangle de métal. Je relâchai légèrement mon souffle, surgis de derrière la colonne, arc bandé, visant au cœur. La corde vibra, Madame Borgone sursauta, glissa lentement en arrière.

J'aurais dû fuir ; mais je ne sais quel sentiment me retint, ou me poussa. Je fis les trois pas qui me séparaient du corps étendu, m'agenouillai, soulevai sa tête. La flèche, profondément enfoncée sous

le sein gauche, dépassait du pourpoint à peine plus que de l'empennage ; de la blessure s'écoulaient en V deux filets de sang, l'un vermillon, l'autre rouge sombre, car le trait dans sa course avait dû perforer ensemble deux veines dissemblables. Sarabane me regardait d'un œil qui devenait vague ; son corps arqué faisait ressortir la courbure de sa poitrine, jadis fameuse, et qui semblait ferme encore sous l'étoffe et la maille. Je posai d'un geste machinal une main sur son sein, mon sexe enfla un peu dans mon pantalon, je n'avais pas fait l'amour depuis longtemps. « Me reconnais-tu ? » soufflai-je à l'oreille de ma vieille ennemie. Sa bouche s'entrouvrit, sa tête retomba en arrière : la mort m'avait volé la réponse.

J'émergeai. Des fenêtres supérieures de la Ville-Château, des machines de guerre nouvelles avaient été mises en batterie. Des boulets explosèrent à grand bruit. Je vis mes compagnons courir au loin. Je dévalai les marches, commençai une fuite éperdue vers les bois. A deux reprises, je dus franchir d'un bond les corps étendus de camarades anonymes. L'un d'eux leva le bras à mon passage, mais je continuai ma course : la règle chez les partisans est qu'on ne doit pas mettre une vie en péril pour en sauver une autre, incertaine. Des boulets explosaient encore derrière moi quand j'atteignis les premiers arbres ; essoufflé, les yeux irrités par les vapeurs délétères qu'ils dégageaient, je me laissai tomber contre un troène barbu. Le tir cessa bientôt pour faire place à une agitation humaine imprécise sous les murs de la Ville-Château ; je plissai les paupières pour resserrer le champ de ma vision ; mais ce n'était pas une contre-attaque qu'on préparait, seulement les morts et les blessés de leur bord que les Républicains relevaient. On ne s'occuperait des nôtres que sous le couvert de la nuit, non pas pour ramener les corps qui resteraient aux loups, mais simplement pour offrir un trépas rapide aux hommes trop gravement atteints pour rentrer eux-mêmes au camp, et qu'il était inutile d'espérer soigner avec succès avec les petits moyens médicaux dont nous disposions ; et il y avait aussi les arcs à récupérer.

Alors que je me relevais, je vis qu'une bannière violette et pointue frappée d'un cercle noir avait été hissée à la plus haute tour de la Ville-Château : nos ennemis témoignaient ainsi de la mort glorieuse de Madame Borgone.

Je fis un petit salut intérieur à sa mémoire, et seulement à cet instant pensai à détendre mon arc dont la corde d'acier vibra sous mes doigts. Sur le chemin du retour, un partisan âgé mais à la

charpente solide mêla ses pas aux miens. « On célèbre dans la Ville-Château la mort de la Chef-Archère, » me dit-il gravement. « C'est une grosse perte pour eux. »

— « Et une grande victoire pour nous, » répliquai-je.

— « C'était une personne de valeur, » ajouta-t-il après un petit silence, comme il eût parlé d'une vieille parente. Je ne jugeai pas utile de broder encore sur ce sujet, et nous regagnâmes le camp sans autre parole : tel fut, en ce qui me concerne, l'éloge de ma farouche belle-sœur.

Ensuite la vie reprit comme avant. Une blessure légère que je me découvris au côté et dont je n'avais pas pris garde dans l'ardeur de la bataille se cicatrisa très vite grâce à l'application de cataplasmes d'herbages. Comme le temps me paraissait long, je demandai à Quatrevingtreize auprès de qui je pourrais me procurer un livre : il m'envoya à Trentesept, qui en possédait. C'était un jeune homme aux cheveux courts, qui m'accueillit aimablement sous sa tente en plastique vert pâle, et m'ouvrit sans réticence sa réserve, une simple caisse fermée par une ficelle. Sans trop bouleverser l'ordonnance des ouvrages, je choisis *La république nouvelle,* de Mendès-Plato — ouvrage licencieux, me souffla Trentesept, en même temps qu'un sourire étirait sa bouche et faisait naître aux coins de ses yeux pâles tout un éventail de rides minuscules.

Le livre m'apprit dans quel ferment douteux avait germé cette République anachronique qui se manifestait aujourd'hui par les quadrilatères entassés de l'énorme Ville-Château (bien que la construction des bâtiments principaux eût été de loin antérieure à la venue des actuels occupants), et qu'après de nombreux détours j'avais été finalement appelé à combattre.

L'automne épaississait doucement les nuées étales dans lesquelles se perdaient les sommets dentelés de la chaîne des Trois Lunes. Trentesept, dont je m'étais fait un ami, m'apprit que Centquinze, l'infirmière qui m'avait soigné avec tant d'efficacité, recevait parfois sous sa tente, pour une nuit, les partisans qui ne lui déplaisaient pas.

Quelques jours plus tard, Quatrevingtreize me fit appeler. Je rencontrai sous le dôme translucide qui lui tient lieu de bureau un homme de haute stature qu'on me présenta comme étant Orgon, un nom légendaire parmi les partisans. Demain, nous dit en substance Quatrevingtreize, il y aura une fête à la Ville-Château, en l'honneur du Petit Prince qu'on a fait venir en grand secret de la Forteresse-Double. (J'échangeai avec Orgon un regard surpris.) « Le but des Républicains, » poursuivit Quatrevingtreize, « est d'affermir leur

emprise sur tout le Waldendrhath en donnant au Petit Prince une royauté factice, un pouvoir de couverture. Lui-même n'est encore qu'un enfant, ignorant tout des jeux subtils de la politique et de la guerre, mais son existence est un symbole devant lequel le peuple s'inclinera : notre action s'en trouverait gravement compromise, pour toujours peut-être, car comment alors soulever les gens contre celui-là même que nous voulons hisser au pouvoir qui est légitimement le sien ? »

Quatrevingtreize s'interrompit, nous tendit une boîte pleine de longs cigares vert sombre. J'en pris un mais Orgon déclina d'un geste bref le présent ; une flamme chimique passa du chef à moi, mais le refus de mon compagnon m'emplit de malaise et je ne fumai qu'à petites bouffées parcimonieuses.

« J'en ai donc conclu, » reprit Quatrevingtreize, « qu'il nous fallait enlever le Petit Prince. Et puisque l'expérience nous a appris qu'une attaque de front contre la Ville-Château était vouée à l'échec, nous emploierons la ruse : il sera facile à deux hommes de se glisser parmi les invités qui se rendront en nombre, demain soir, dans la citadelle ennemie. Je vous ai choisis pour deux raisons : votre vaillance et votre intrépidité d'abord, et le fait aussi que vous n'êtes pas connus de nos adversaires. Orgon est resté longtemps en mission à l'est ; quant à vous, » dit-il, se tournant vers moi, « j'ignore jusqu'à votre nom, jusqu'aux raisons qui vous ont poussé à rejoindre notre cause ; je ne désire pas davantage aujourd'hui connaître ce que vous tenez à garder caché ; mais à la Ville-Château votre visage est inconnu... » (je n'eus garde de le détromper, car à cause de la mort de Madame Borgone il était probable qu'il eût raison) « et c'est pour moi une garantie suffisante. »

Je pris congé d'Orgon au sortir du dôme de Quatrevingtreize. Nous nous mettrions en route dès l'aube, pour cheminer la plus grande partie du jour dans les bois afin de rejoindre loin vers le sud la route des pèlerins et des troubadours. Nous n'avions pas de plan concerté, Quatrevingtreize étant resté muet sur ce point, non par imprévoyance, mais à cause de l'absolue confiance qu'il mettait en notre astuce commune.

La nuit était tombée, il fallait se coucher vite. Comme je regagnais ma tente, je ralentis imperceptiblement le pas en passant non loin de celle de Centquinze, mais je ne m'arrêtai point. Malgré le désir charnel impulsif qui, soir après soir, me retournait sur ma couchette avant de dormir, je n'avais jamais tenté fortune auprès d'elle, désireux, ma mission accomplie (ou ma mort survenue), de

laisser aux partisans le moins de souvenirs possibles de mon passage parmi eux. Et puis Centquinze était trop blonde, trop fluette, elle avait la poitrine trop menue : mon contentement en aurait été amoindri.

Avant de soulever la feuille de plastique mince qui masquait l'entrée de ma tente, je levai les yeux vers le ciel hachuré par la fine résille des branches déjà presque nues ; deux des trois lunes étaient visibles, la rousse et la parme. Je m'endormis rapidement ; le lendemain nous étions en route avant le lever du soleil.

Vers le milieu du jour, nous tirâmes ensemble un grand oiseau sombre à queue triffide qui s'était élevé d'un buisson devant nous d'un vol poussif. Quand nous ramassâmes le volatile, je constatai que mon trait, qui était orangé vif, avait percé l'aile gauche de l'oiseau ; la flèche violette d'Orgon lui avait traversé le bréchet, le triangle rougi de la pointe ressortait un peu du dos de l'animal. J'inclinai la tête vers mon compagnon avec une mimique admirative pour lui montrer que j'appréciais la beauté du coup, mais Orgon n'eut pas un geste ni une parole qui pût me faire croire qu'il avait remarqué mon salut. Tandis qu'il ramassait du bois pour le feu, je plumai l'oiseau, dont l'œil vert semblait me considérer avec une secrète ironie. Nous mangeâmes sa tendre chair sans qu'un mot soit échangé : Orgon appartenait manifestement à la race des héros taciturnes, et je m'en serais voulu de troubler ses sombres pensées.

Nous sortîmes du couvert pour prendre la route habituelle de la Ville-Château alors que l'ombre mauve du couchant luttait déjà avec le roux taché de brun des derniers feuillages. Nous avions laissé nos armes de jet contre le tronc d'un arbre de bordure, ne gardant sous notre pourpoint qu'un poignard qui, même en cas de fouille, serait sans doute toléré. Comme nous avions décidé de passer pour des ménestrels, rôle qui convenait le mieux à notre allure, j'avais emporté du camp une guitare à douze cordes, instrument auquel j'étais autrefois habile ; Orgon avait tiré de son carquois une curieuse flûte à deux becs qu'il balançait négligemment dans sa main.

Nous dûmes marcher trois pleines heures encore avant d'atteindre la porte d'honneur de la Ville-Château, qu'en d'autres circonstances j'avais été bien près de franchir. Mais les battants cette fois en étaient larges ouverts et les lumières ruisselaient sur le péristyle. Je remarquai qu'on avait gratté les inscriptions au goudron, sur cette

façade tout au moins, et que toutes les fenêtres pavoisaient aux couleurs bleu et rouge de la République Nouvelle.

De nombreux archers se tenaient immobiles derrière leur bouclier en portion de cône posé verticalement sur le sol ; mais leurs yeux, ignorant les visiteurs, ne quittaient pas la lisière lointaine de la forêt, mer d'ombre redoutable sous le brocart scintillant du ciel nocturne.

Mêlés aux invités, nous franchîmes sans encombre le porche entre les lourds battants de bronze rabattus ; le flux des arrivants était peu dense mais le flot continu : on venait vénérer le Petit Prince de tout le Waldendrhath, la nouvelle ayant été généreusement répandue par les Républicains. Dans la salle principale, plus vaste que la plus grande salle du Palais Pointu où de fameuses réceptions sont pourtant données, des tables avaient été dressées, selon une structure d'ensemble rappelant des fer à cheval imbriqués ; dans la partie concave du dernier assemblage, une table longitudinale légèrement surélevée servait aux ministres et dignitaires de la République, parmi lesquels j'essayai, mais sans succès, d'apercevoir la frêle silhouette du Petit Prince.

Nous nous installâmes sur deux tabourets libres côte à côte dans une rangée transversale, à une tablée d'éleveurs d'élandontes, reconnaissables aux peaux dont ils étaient vêtus et à l'odeur farouche qu'ils dégageaient ; ces hommes rudes nous accueillirent avec des exclamations de bienvenue hurlées dans un patois à peine compréhensible. Le brouhaha était considérable dans la caisse de résonance que formait cette nef toute damasquinée de boiseries, mais la chère était abondante et de grande qualité. Je dégustai sans me priver un fort cuissot d'andivier assaisonné d'épices brûlantes, des petits poissons de lac en gelée, divers fruits confits baignant dans du miel aromatisé. Orgon mangea peu ; je voyais ses yeux sombres découper en petites tranches régulières tout le volume cubique de la salle. Quand passèrent les alcools, je m'abstins comme lui, et alors que le vacarme et le chahut atteignaient leur point culminant, je m'attardai à la contemplation d'une ancienne tapisserie moléculaire qui garnissait presque tout le mur du fond, et qui était une représentation allégorique de l'âge de l'espace, avec des nefs de formes étranges croisant à travers les cieux mythiques au large de toute une floraison globulaire de soleils étincelants.

Vint enfin le moment où le tumulte s'apaisa, sur un geste du Président Frureur qui, à l'autre bout de la salle, s'était dressé sur

son tréteau. Je ne retranscrirai pas son discours, interminable et fuligineux, mais il me suffira de dire qu'il fut salué par de longues exclamations de désappointement, ponctuées çà et là par des cris de colère vite éteints dont seule était cause la boisson, qui rend souvent oublieux de la plus élémentaire prudence.

Ainsi le Petit Prince n'apparaîtrait pas ! Les explications embrouillées de Frureur arguant de la fatigue du Petit Prince et de son besoin de repos après un long voyage pouvaient signifier plusieurs choses : le jeune héritier n'était pas dans la Ville-Château, ou n'y était plus, ou quelque raison grave l'empêchait d'assister à la fête. Un pressentiment funeste me saisit, et je vis au coup d'œil qu'Orgon me lança qu'il partageait mes craintes.

— « A nous... » me dit-il. Et tandis que les tables étaient tirées contre les murs pour laisser le champ libre au bal et aux festivités qui devaient suivre en dépit de l'absence de celui qui les avait motivées, nous nous faufilâmes hors du cadre des divertissements par une petite porte voilée d'une tenture que nous avions remarquée non loin de notre place. Nous ne savions pas exactement quels indices il nous fallait chercher, mais le mystère à percer se cachait dans les sombres dédales de cette forteresse démesurée. Nous franchîmes plusieurs portes, errant dans des pièces désertes à la destination imprécise. La Ville-Château est une succession de caisses vides empilées les unes sur les autres, sans limite perceptible pour celui qui s'y trouve égaré. De long en large, du nord au sud, de haut en bas, il n'y a qu'un entassement monotone de salles austères et poussiéreuses.

C'est dans une de ces salles qu'Orgon trouva la mort.

Nous venions de pénétrer dans un antre obscur. Orgon marchait devant moi ; des lumières s'allumèrent d'un coup et je vis mon compagnon entouré de plusieurs silhouettes serrées dans des justaucorps noirs. Une grille massive descendit dans mon dos, nous coupant la retraite. Quelqu'un cria : « Tue ! » et des bras armés se levèrent sur Orgon qui n'eut pas le temps de tirer sa dague de sous son pourpoint. Je vis distinctement deux lames scintillantes pénétrer sans effort dans ses flancs. Orgon resta une seconde immobile, les bras en croix ; puis il tomba avec la raideur d'un arbre qu'on abat. Je demeurai stupéfait de voir qu'une telle force de la nature avait pu être abattue si facilement, et l'absurdité profonde de cette mort me frappa avec violence. Mais l'heure n'était pas à la méditation ; de même, la lutte était inutile. Je ne suis peut-être pas célèbre à Ganda-

har pour ma force ou ma témérité, mais nul ne peut redire à ma réputation d'adresse et d'agilité : je fus en un éclair sur la grille que j'escaladai en quelques bonds. Deux, trois poignards chuintèrent contre les barreaux de bronze, dangereusement près de moi. Mais j'avais déjà atteint l'imposte de la porte. Un rétablissement me permit d'agripper un des linteaux médians qui réunissaient le haut du mur aux poutres à claire-voie du plafond. Je me balançais à dix mètres du sol et deux spadassins grimpaient déjà le long de la grille, quand le salut se présenta à moi sous la forme d'un sombre orifice carré creusé contre un corbeau. Je m'y faufilai, rabattant derrière moi un volet métallique dont j'entendis claquer le loquet providentiel. J'avançai ensuite à quatre pattes dans un étroit boyau où la poussière était épaisse et l'obscurité absolue. Dans le lointain sonnèrent quelques coups rageurs qui cessèrent bientôt ; et ce furent les seuls indices d'une poursuite avortée...

Ma fuite ressembla alors à celle d'une araignée ou d'un ver de terre. Tantôt je rampais horizontalement, tantôt je devais gravir des cheminées verticales qui me hissaient dans les hauteurs de la Ville-Château ; une mince échelle de métal m'aidait alors parfois, mais le plus souvent je devais escalader en ramonage, technique qui m'épuisait rapidement. Une ouverture grillagée, ou simplement un volet entrouvert que je refermais aussitôt, éclairait à intervalles variables ce labyrinthe à trois dimensions ; ma vue plongeait alors sur une salle, parfois éclairée, parfois obscure, tantôt occupée, tantôt non. J'avais vite compris que je me trouvais à l'intérieur d'un réseau compliqué de climatisation, aujourd'hui hors d'usage, et sans doute oublié si j'en jugeais par l'absence de toute tentative pour me rejoindre ou me couper la route. Les boyaux étaient larges, et plus encore que les dimensions générales de la Ville-Château, cette disproportion m'incitait à penser que l'édifice avait dû jadis être construit par une race de géants.

Je venais de dépasser un coude à angle droit quand la lumière d'une lampe-torche m'éblouit. « Qui vive ? » me lança une voix féminine mais néanmoins ferme. J'avais le choix entre deux réponses, qui toutes deux pouvaient être immédiatement mortelles selon l'appartenance du questionneur. D'instinct, j'optai pour la vérité : « Je suis un partisan, qui se cache des mercenaires républicains, » répondis-je. La lampe se rapprocha de mon visage, puis la sentinelle m'enjoignit de la suivre. Une silhouette fluette se dessina dans la lumière mouvante tandis que la jeune fille faisait demi-tour ; je ne vis plus ensuite qu'un halo derrière lequel je rampai.

Cette dernière expédition fut de courte durée. Sur les talons de mon guide, j'émergeai dans une pièce faiblement éclairée par quelques globes à huile. Je fus aussitôt entouré par une multitude de petits visages, et c'est alors seulement que je me rendis compte de mon erreur : ce n'était pas une femme qui m'avait intercepté mais un enfant, et toutes ces ombres issues du clair-obscur qui se pressaient autour de moi étaient pareillement des enfants, dont les plus jeunes pouvaient avoir sept ou huit ans, les plus vieux quinze ans à peine.

— « Qui êtes-vous ? » interrogeai-je à mon tour. « Nous sommes les Enfants Clandestins, » répondit le garçon à la torche. Il m'expliqua que tous étaient les fils et les filles des habitants de la Ville-Château, et que, ne pouvant se résoudre à l'imposture de la République et à ses injustices fréquentes, ils vivaient dans les combles du bâtiment, dans les greniers et les passages oubliés, et préparaient le retour de la démocratie royale. Ils étaient la résistance intérieure comme les partisans étaient la résistance extérieure, et je fus heureux que dans le Waldendrhath aussi la jeunesse prît en mains la destinée de son pays...

On me conduisit ensuite auprès du chef des Enfants Clandestins, qui m'interrogea longuement. Lorsqu'il sut que notre but avait été d'enlever le Petit Prince, il me dit simplement : « Mais il est ici... » Je fus stupéfait de leur audace, de leur détermination, de l'efficacité de leur organisation ; Cendre n'avait guère plus de douze ans, mais ses yeux clairs brillaient d'intelligence ; cependant, lorsque je lui demandai quels étaient leurs projets immédiats, je le vis hésiter, se troubler : car, si les enfants n'avaient pas craint de soustraire le Petit Prince à ses geôliers au cœur même de la Ville-Château, il était hors de question qu'ils affrontent les mercenaires en combat ouvert.

— « Je voudrais parler au Petit Prince, » lui dis-je alors. Comme il semblait indécis, je lui avouai de qui en vérité j'étais l'envoyé, car je n'avais rien à cacher aux Enfants Clandestins. Cendre me considéra longtemps en silence, puis il se leva et m'invita d'un geste à le suivre. Nous traversâmes une forêt de poutres et d'entretoises avant d'arriver devant une porte gardée par deux garçons armés de piques. Le jeune chef abaissa lui-même le loquet et me laissa seul devant une tenture grossière. Je laissai passer une minute de réflexion avant de la soulever, car l'instant était survenu où la mission dont

m'avait chargé Quatrevingtreize et ma propre mission coïncidaient. De mon entrevue avec le Petit Prince dépendait ma décision finale.

Je trouvai un enfant qui dormait sur un matelas posé à même le sol. J'avais oublié que la nuit devait être très avancée. Près de la couche, une flamme orange vacillait à l'intérieur d'un globe de cire teintée. La respiration du Petit Prince était régulière et douce, une mèche de cheveux châtain clair tombait sur son œil gauche. J'allais me retirer sans le réveiller quand il sortit lui-même du sommeil ; il se redressa sur ses coudes, me regarda sans ciller. Je m'inclinai. « Es-tu du château ? » me demanda-t-il. Je le détrompai, et nous eûmes une longue conversation que je n'ai pas l'intention de rapporter, non qu'elle fût tissée de secrets importants, mais justement parce qu'au contraire il ne s'agissait que d'une vraie conversation, au cours de laquelle je pus apprécier les qualités d'esprit et de cœur de ce jeune monarque né en captivité, qui vivait là son premier jour, sa première nuit de liberté. Sans doute ignorait-il beaucoup de la politique, ainsi que l'avait dit Quatrevingtreize, mais son bon sens et sa droiture étaient les seules vraies garanties d'importance pour son règne futur. Car qu'on me comprenne bien : la royauté sur ce continent n'est pas affaire de privilège divin ; simplement les rois sont d'une lignée la plus génétiquement saine qui soit, et donc les plus aptes à gouverner sagement.

Lorsque je retrouvai Cendre qui faisait les cent pas devant la porte, j'avais la certitude qu'entouré de la solide écorce des partisans et des Enfants Clandestins, le Petit Prince saurait faire retrouver au Waldendrhath son équilibre dans la paix. Encore fallait-il organiser la mise en scène qui introduirait cette paix sans qu'il y eût à déplorer trop de morts.

— « Dis-moi, chef, » demandai-je abruptement au garçonnet, « connais-tu ce dicton que les partisans murmurent à travers tout le Waldendrhath à propos du retour du Petit Prince ? » « Non, » répondit mon jeune interlocuteur. Je récitai alors en scandant les vers :

« QUAND LA DEUXIÈME BOUCHE DU DRAGON S'OUVRIRA,
UNE BARQUE D'OR D'ENTRE SES DENTS SURGIRA.
A SA PROUE LE PETIT PRINCE SE DRESSERA
ET LA PAIX A WALDENDRHATH APPORTERA. »

Cendre fit claquer son pouce contre son index. « J'ignorais cette légende, car jusqu'à ces derniers jours il n'était pas en usage à la

Ville-Château de prononcer le nom du Petit Prince... Mais, » ajouta-t-il, « il est vrai aussi que nous avons un dragon ! »

Devant mon étonnement, son œil se remplit de malice et il m'expliqua qu'il connaissait un dragon qui hantait la grotte Malveline d'où jaillissait la rivière Subtrillon, sur les bas-flancs de la chaîne des Trois Lunes, non loin derrière les derniers bastions de la Ville-Château. « C'est un dragon paisible, » ajouta Cendre, « et si grand doit être son âge qu'il ne paraît plus guère capable de bouger. Seuls ses yeux indiquent qu'il est vivant. Nous allons parfois lui jeter des pierres, mais cela n'amuse plus guère que les plus jeunes de nos compagnons. Seulement un dragon ne possède qu'une bouche, » fit-il en conclusion.

— « Qui sait ? » lui dis-je en souriant. « Les vieilles légendes contiennent souvent beaucoup plus de vérité qu'on ne croit... » Car je me doutais bien qu'un dragon aussi opportun ne pouvait devoir son existence qu'à des forces supérieures, et je connaissais l'étendue des pouvoirs des Maîtres en Métamorphoses de Gandahar.

Je manifestai ensuite le désir de prendre un peu de repos ; nous irions plus tard confronter le dragon au Petit Prince. On me trouva une couche dans l'angle aigu d'un toit, et à travers deux ardoises mal jointes, je vis que le ciel avait déjà pris la transparence violette de l'aube. Un murmure indistinct fait de musique, de cris, de chants, m'apprit que le peuple festoyait encore, répandu sans doute dans les champs autour de la Ville-Château. Je caressai du bout des doigts la surface rugueuse d'une poutre mémorable qui surplombait mon lit de fortune ; l'air était tiède, lourd, fade. J'étais bien. Je m'endormis vite et rêvai peu.

Nous allâmes vers le milieu de l'après-midi voir l'habitant de la grotte Malveline. Nous marchâmes une heure sur les pentes douces qui s'élèvent directement derrière la Ville-Château, passant entre des pins et des cèdres, ou des arbres qui leur ressemblent. Cendre et le Petit Prince marchaient à mes côtés, cinquante Enfants Clandestins armés de frondes et d'arcs nous accompagnaient. Des hauteurs où s'ouvrait la grotte, la vue plongeait sur les toits innombrables de la Ville-Château, qui étaient comme un damier complexe couvrant toutes les nuances du gris ; sur les plus hauts donjons flamboyaient des bannières rouges et bleues.

Mais nous étions venus là pour le dragon. L'animal était plus

qu'à moitié immergé ; son corps imposant semblait flotter avec la légèreté du liège dans le courant d'eau vert émeraude qui coulait avec paresse des profondeurs végétales de la grotte ; du museau à l'extrémité de la queue, j'évaluai sa taille à cent mètres au moins. Mise à part la lueur indéniable qui filtrait de ses yeux orange mi-clos sous des paupières d'un rose tendre, il était plus immobile qu'une souche. Toutes ces caractéristiques, ainsi que les reflets d'or prononcés des grosses écailles dorsales, acheva de me convaincre que le monstre n'avait pas une origine naturelle — si tant est qu'un dragon puisse être considéré comme une créature naturelle.

Je m'approchai de la rive, entraînant Cendre et le Petit Prince. Si le dicton doit se vérifier, leur dis-je, c'est maintenant que nous en aurons la preuve. Je pris le Petit Prince par la main, l'amenai du plus près que je pus du museau du dragon. Et le dragon se leva. Comme si la seule présence de l'enfant royal avait suffi à le tirer d'une méditation millénaire, le dragon se redressa avec majesté, prenant appui sur ses pattes antérieures. Des myriades de gouttes d'eau fusèrent autour de lui alors qu'il s'ébrouait, et le soleil voilé dans l'air automnal fit naître quelques secondes, dans ce brouillard liquide, un arc-en-ciel resplendissant. Je sentis derrière moi l'ébauche d'un mouvement de reflux parmi les Enfants Clandestins, mais la main du Petit Prince ne frémit même pas dans la mienne. Quand la trombe miniature se fut apaisée, laissant tout humides nos cheveux, la peau de nos visages et nos vêtements, le dragon était assis sur son arrière-train telle une idole grandiose et bienveillante ; ses yeux s'étaient ouverts en grand, et à cause de son regard bilatéral il semblait à la fois fixer le ciel et la terre ; et il était à nouveau retombé dans une immobilité dont je pressentais qu'il ne ressortirait plus.

Mais le prodige cependant était autre : à la base de son poitrail ouvragé d'or et d'écarlate, la seconde bouche mythique béait, comme une petite caverne ouverte au ras de l'eau, protégée par une herse de dents étincelantes. Le mufle de cette tête jumelle était fort aplati, mais sur la portion de crâne qui s'enflait sous le poitrail, on lisait distinctement, par la fantaisie délibérée du dessin des écailles, les armes royales de Waldendrhath : la corne et la hache entrelacées, qui rappelaient la vocation d'élevage et de bûcheronnage du petit royaume nordique. Et à l'intérieur même de la gueule, une fine barque d'or aux flancs ouvragés était en attente sur la langue triangulaire.

Mon récit pourrait s'achever ici : car tout ce qu'il advint alors fut conforme aux quatre vers du dicton. Le lendemain à midi, le

Petit Prince sortait de la deuxième bouche du dragon, debout à la proue de la barque d'or. Sur une grande portion de la rivière, des hampes avaient été dressées, à la pointe desquelles flottaient les anciennes couleurs de Waldendrhath, le rouge et le jaune, sur mille petits drapeaux confectionnés en hâte avec les châles des dames et les pourpoints de couleur des guerriers de la forêt. Tout son peuple accueillit avec force hourras le Petit Prince, les Enfants Clandestins, les partisans, les bûcherons, les éleveurs et les paysans, et même les habitants de la Ville-Château, convertis par la magie organisée de cette apparition conforme aux écritures.

Le réseau de propagande et de renseignements des enfants s'était révélé une fois de plus efficace, et tous étaient massés à l'heure dite aux abords de la grotte du dragon. Les combats avaient été brefs, seule une poignée de mercenaires fanatisés ayant opposé une résistance conséquente. Dans un coin reculé de la forêt en pente, pendaient sans ostentation les corps de Frureur et de ses plus coupables ministres.

Plus rien ne me retenait en ces lieux. Je partis à l'aube suivante, sans même avoir cherché à revoir Quatrevingtreize, à qui Cendre avait annoncé personnellement la mort d'Orgon et, sans doute, avec plus de ferveur que ma modestie ne l'aurait désiré, le rôle que j'avais joué dans le rétablissement du Petit Prince, sans toutefois lui révéler les causes profondes de mon intervention ; car il est des secrets qui doivent rester l'apanage d'un petit nombre... Le Petit Prince lui-même aurait l'occasion d'intervenir sans qu'ils le sachent dans les affaires de ses sujets ; ainsi le vaste royaume de Gandahar avait-il aidé par ma présence à l'infléchissement du destin de ce petit Etat lointainement suzerain. Et qui sait si Gandahar lui-même n'était pas entre les mains invisibles d'une occulte puissance céleste, et ainsi de suite à l'infini ?

Cendre et le Petit Prince vinrent me dire adieu. J'avais demandé un cheval robuste qui pût me conduire aux frontières du Waldendrhath. J'étais déjà en selle quand je reçus leur salut.

— « Porte mon amitié auprès de ta souveraine et maîtresse, » me dit le Petit Prince.

— « Bonne route, Sylvin Lanvère, » fit simplement le chef des Enfants Clandestins.

J'éperonnai ma monture, qui partit comme une flèche. Je galopai trois jours entiers coupés de courtes haltes nocturnes. Le vent du

sud sur mon visage m'apportait une caresse embaumée venue de Gandahar, et j'avais à l'esprit l'image des deux enfants sur qui reposaient paix et justice dans une contrée rude. Je souhaitai ardemment qu'ils gardent toujours leur jeunesse, à travers tous les âges de la vie.

Le soir du troisième jour, j'atteignis l'extrême bord du grand serpent de métal vivant construit par nos ingénieux ancêtres, qui plonge à travers le désert jusqu'à la plaine riante de Gandahar. Je sautai à bas de mon cheval et lui donnai une tape sur le flanc. L'animal sans intelligence fit quelques pas et s'immobilisa, me fixant de son œil rond et inexpressif.

Je franchis la rambarde du plateau-réacteur abandonné depuis plus d'un mois sur le tronçon de métal et activai quelques manettes. L'engin s'éleva en douceur sur son invisible courant propulsif et commença à suivre à basse altitude, mais en accélérant sans cesse, la chaussée miroitante qui se perdait à l'infini dans l'ombre paisible du crépuscule.

Je me laissai aller contre le dossier de cuir et fermai les yeux. Dans quelques heures je serais au Palais Pointu, et rendrais compte à la reine du succès d'une mission qui s'était achevée au mieux de ses désirs sans que j'eusse pris véritablement une part importante à l'affaire. Et puis je retrouverais le sourire et le corps d'Airelle — ou un autre corps et un autre sourire à la fois différents et semblables — et je sombrerais dans la seule aventure qui valût réellement qu'on se batte et qu'on meure pour la vivre.

---

## ERRATA

Deux lignes ayant été omises lors de la composition des **Lectures insolites**, de Roland Stragliati, publiées dans notre n° 206, le mois dernier, la phrase commençant (page 145, 1ère colonne, 22e et 23e lignes) par **« Deux amants séparés »** doit être rétablie comme suit : **« Deux amants séparés, qui se connurent enfants, Terence Fingal et la très belle Georgiana, s'y cherchent, s'y retrouvent, en des scènes passionnées où il semble bien qu'ils atteignent, chaque fois, au point de non-retour »**.

De plus, et toujours dans cette même chronique (page 151, 1ère colonne, 34e et 35e lignes), il faut lire **« souverain d'Austrasie »**, au lieu de **« souverain d'Australie »**.




PORTO CRUZ - MADÈRE - TRÈS VIEILLES BOUTEILLES
1860 - 1935 - Sélection 50 Noces d'or
*...avec le foie gras, le fromage... SOMPTUEUX !*

# FICTION SPECIAL

## BON DE COMMANDE

à adresser aux

Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ..........................................................

Prénom : ......................................................

Adresse : .....................................................

**Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Fiction Spécial :**

- ☐ 12 — S.F. MADE IN FRANCE
- ☐ 14 — HISTOIRES MACABRES
- ☐ 15 — HISTOIRES STELLAIRES
- ☐ 16 — GRANDS CLASSIQUES DE LA SCIENCE-FICTION - (1ère série)
- ☐ 17 — GRANDS CLASSIQUES DE LA SCIENCE-FICTION - (2ème série)

Chaque volume : 6 F *(Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)*

Nos 16 et 17 - 7 F

**Je règle par : mandat-poste**
**chèque bancaire joint**
**virement au C.C.P. 31.529.23 La Source**

**(rayer les mentions inutiles)**

PHILIP JOSE FARMER

# *Par-delà l'océan*

*La nouvelle que voici — parue aux U.S.A. en 1952 — est une manière de curiosité historique. Il s'agit de la* seconde *histoire de SF parue sous la signature de Philip José Farmer (la première ayant été, point de départ spectaculaire de sa carrière, la version initiale de* The lovers, *plus tard développée sous la forme du roman traduit en France sous le titre* Les amants étrangers). *Il est d'ailleurs à penser que sa rédaction fut antérieure à celle de* The lovers, *et que c'est le succès de ce dernier récit qui motiva, quelques mois plus tard dans la même revue, l'insertion de ce court texte que Farmer avait dû sortir pour la circonstance de ses tiroirs. Comme* The lovers *n'est accessible en France que dans sa version définitive et remaniée, on peut donc dire que nous sommes ici en présence du plus ancien texte de Farmer à notre connaissance. Cette œuvre d'un Farmer débutant est assez déconcertante pour qui connaît l'écrivain et voudrait juger cette tentative à la lumière de ses écrits postérieurs. C'est sans doute pourquoi, aux U.S.A., la nouvelle est peu connue et ne figure pratiquement dans aucune anthologie : elle n'est pas assez « caractéristique » du tempérament de son auteur. Sous sa forme concise, ce n'en est pas moins une réussite singulière, un traitement puissamment original du thème des univers parallèles. Farmer conte ici le premier voyage de Christophe Colomb dans un* autre *univers que le nôtre : un univers où Roger Bacon a été canonisé et où la radio et l'électricité ont été découvertes par l'Eglise dès le XVe siècle, un univers où ce sont les lois de Ptolémée qui ont raison — ce qui entraîne une des « chutes », au sens propre du terme, les plus fulgurantes de l'histoire de la science-fiction.* **A. D.**

Coincé entre la cloison et l'évocateur, frère Radio était assis, tout son corps immobile hormis l'index et les yeux. De temps à autre, d'un doigt rapide, il manipulait la touche du tableau et, par instants, ses yeux, de la même nuance bleu-gris que le ciel de son Irlande natale, se tournaient vers la porte ouverte de la *toldilla* où il était recroquevillé ; c'était un rouf minuscule édifié à l'arrière du navire. La visibilité était mauvaise.

Dehors, l'obscurité, et une lanterne suspendue au bastingage où deux marins étaient accoudés. Puis les noires silhouettes et les vives lumières dansantes de la *Niña* et de la *Pinta*. Et, au-delà, la plate étendue de l'Atlantique, la courbure de l'horizon que frangeait de noir et de sang le dôme rougeoyant de la lune.

La tonsure du moine, tel un mince trait de charbon, tranchait sur un visage perdu dans la graisse... et la concentration.

L'éther luminifère était, cette nuit-là, plein de sifflements et de crépitations ; mais les écouteurs plaqués sur ses oreilles lui transmettaient, mêlés à ces bruits, les points et les tirets régulièrement émis par l'opérateur de la station de Las Palmas aux Canaries.

« *Zziss*... Vous n'avez déjà plus de sherry... *pop !*... trop bête... sacré vieux tonneau... *zzz*... que Dieu vous pardonne vos péchés...

» Il y a tout un tas de nouvelles, de rumeurs, de choses comme ça... *ssiss*... Tendez l'oreille au lieu de lever le coude, mécréant... Les Turcs auraient levé une armée pour envahir l'Autriche. Ces saucisses volantes qu'on aurait aperçues au-dessus de toutes les grandes villes du monde chrétien seraient, dit-on, d'origine turque. Et ce serait un Rogérien qui les aurait inventées, un renégat converti à la religion musulmane... Pour moi... *crr*... pas un d'entre nous n'aurait pu faire ça. C'est une calomnie que nos ennemis, au sein de l'Eglise, répandent afin de nous discréditer. Malheureusement beaucoup de gens croient ça...

» A quelle distance l'Amiral estime-t-il être de Cipangu ?

» Aujourd'hui, Savonarole a condamné publiquement le Pape, la richesse de Florence, l'art et la littérature grecque et les expériences des disciples de saint Roger Bacon... *zzz*... Cet homme est sincère mais dangereux et mal conseillé... Je lui prédis le bûcher auquel il nous a toujours voués...

» *Pop !*... J'en ai une pour vous... Deux mercenaires irlandais, nommés Pat et Mike, descendaient la grande avenue de Grenade lorsqu'une belle Mauresque s'est penchée à son balcon pour vider un pot de... *sssii*... Au même instant Pat relevait la tête et... *crr*...

Elle est bien bonne, hein ? Frère Juan me l'a racontée la nuit dernière...

» PV... PV... Me recevez-vous ?... PV... PV... Oui, je sais, ce n'est pas prudent d'échanger de tels propos, mais il n'y a personne ce soir pour nous faire des sermons... *zzz*... De toute façon, je ne pense pas... »

Ainsi l'éther se pliait à leur conversation que frère Radio conclut en émettant un dernier PV, *Pax Vobiscum*. Puis il déconnecta ses écouteurs et les releva sur ses tempes dans la position réglementaire.

Après s'être, comme à son habitude, cogné le ventre contre le rebord du tableau, il s'extirpa à demi agenouillé de la *toldilla* et sortit sur le pont. De Salcedo et de Torres s'y trouvaient, parlant à voix basse. Les rayons de l'astre monstrueux jouaient dans la chevelure d'or du page et dans l'épaisse barbe brune de l'interprète ; ils jetaient aussi des reflets roses sur le visage glabre du prêtre et sur la bure écarlate de l'ordre rogérien. Le capuchon, rejeté en arrière, faisait office de sac pour le papier, l'encre, les plumes et tout le petit matériel : clés et tournevis ; on y trouvait aussi un manuel de décodage, une règle plate et un mémento sur les principes angéliques.

— « Alors, vieille branche, » dit familièrement de Salcedo, « qu'avez-vous capté de Las Palmas ? »

— « Pas grand-chose pour l'instant ; il y a trop d'interférences. » Il pointa son doigt vers la lune qui flottait sur l'horizon. « Quelle orbe ! » s'exclama le prêtre. « Elle est aussi grosse et rubiconde que mon révérend nez ! »

Les deux marins rirent et de Salcedo dit : « Oui, mais elle ira diminuant et pâlissant au cours de la nuit, mon père, tandis que la dimension et l'éclat de votre protubérance nasale croîtra en proportion inverse du carré de... »

Il s'arrêta net, et un sourire naquit sur ses lèvres car soudain, tel un marsouin plongeant dans la mer et jouant à sauter sur les vagues, le nez du moine avait piqué et ne s'était relevé que pour mieux plonger au plus profond des effluves émanés de leur bouche. Le moine leur faisait face, son nez touchant presque le leur, et dans ses petits yeux malicieux couraient les mêmes étincelles que dans l'évocateur.

Puis il renifla bruyamment et, satisfait de ce qu'il avait glané dans leur haleine, leur fit un clin d'œil. Nonobstant, il ne leur dit mot de ses trouvailles et resta à la périphérie du sujet.

— « Ce père Radio des Canaries est un homme passionnant, » dit-il. « Il m'a aiguisé l'esprit avec toutes sortes d'hypothèses philosophiques solidement fondées, quoique fantastiques. Ce soir, juste avant d'être coupé par ça... » (il désigna l'œil sanglant suspendu dans le ciel) « il me parlait de ce qu'il nomme des mondes parallèles. C'est une hypothèse développée par Dysphagius de Gotham. Selon lui, il existerait d'autres mondes dans des univers simultanés mais non contigus. Dieu, dans son omnipotence et son infini génie créateur, le Grand Alchimiste, en d'autres termes, aurait pu — ou dû — créer une pluralité de continuums dans lesquels chaque possible aurait eu lieu. »

— « Quoi ? » marmonna de Salcedo.

— « C'est ainsi. Par exemple, la reine Isabelle a détourné Colomb de son projet d'atteindre les Indes par l'océan Atlantique. Nous ne sommes donc pas en train de nous engager toujours plus avant sur les flots à bord de nos trois coques de noix. Il n'y a pas de relais flottants entre nous et les Canaries et ni moi sur la *Santa Maria* ni père Radio à Las Palmas n'avons eu cette fascinante conversation à travers l'éther.

» Ou bien Roger Bacon a été persécuté par l'Eglise au lieu d'être encouragé dans ses expériences et il n'a pas fondé l'ordre qui a tant fait par ses inventions pour assurer à l'Eglise le monopole en matière d'alchimie et qui a placé sous son autorité divinement inspirée ce qui n'était qu'une pratique païenne et satanique. »

De Torres ouvrit la bouche pour parler mais, d'un geste princier, le moine le fit taire.

« Peut-être même, hypothèse absurde et choquante, existe-t-il un univers aux lois physiques différentes. Vous l'ignorez certainement, mais Angelo Angelei a prouvé, en laissant choir des objets du haut de la tour de Pise, que des masses différentes tombent à des vitesses différentes. Mon distingué collègue des Canaries est en train d'écrire une satire dont l'action se situe dans un univers où Aristote est un charlatan et où toute chose tombe à une vitesse égale quels que soient sa taille et son poids. Passe-temps stupide, mais passe-temps quand même. Nous avons bien encombré l'éther avec nos petits anges. »

— « Je ne voudrais pas, » interrompit de Salcedo, « paraître trop curieux des secrets de votre saint ordre occulte, frère Radio,

mais ces petits anges que votre appareil évoque m'intriguent. Serait-ce un péché que de vouloir éclaircir ce mystère ? »

Le moine émit un beuglement de taureau qui se mua en un roucoulement de colombe. « Ça dépend. Laissez-moi vous donner un exemple, jeune homme. Supposons que vous ayez sur vous une bouteille, mettons, d'excellent sherry et que vous refusiez de la partager avec un vieil homme assoiffé, voilà qui serait un péché ; un péché par omission. Mais si vous étiez prêt à offrir à cette terre desséchée, à ce pèlerin épuisé, à cette pauvre chère âme décrépite et pieuse une goulée rafraîchissante, douce et stimulante de cet élixir de longue vie, digne enfant du vin, spontanément je prierais le ciel de récompenser un tel acte de charité, d'amour et de compassion. Tant cela me réjouirait que je vous parlerais de l'évocateur. Je ne vous dirais rien qui puisse vous effrayer mais juste ce qu'il faut pour que la savante et glorieuse congrégation à laquelle j'appartiens suscite en vous le respect. »

De Salcedo eut un sourire complice et tendit au moine la bouteille qu'il dissimulait sous son vêtement. Les glou-glou devenaient de plus en plus sonores à mesure que le moine vidait son biberon, et les deux marins échangèrent un sourire entendu. Il n'était pas surprenant que le prêtre, dont la réputation en matière d'alchimie n'était plus à faire, ait été délibérément expédié dans ce voyage bâclé qui les menait le diable savait où. S'il en revenait, tant mieux ; sinon, il ne pècherait plus ; tel était le calcul de l'Eglise.

Le moine essuya ses lèvres d'un revers de manche et poussa un hennissement de cheval. « *Gracias*, les gars. De tout mon cœur noyé sous cette graisse je vous remercie. Un vieil Irlandais aussi sec que le sabot d'un chameau et qui a failli mourir dans la poussière de l'abstinence vous remercie. Vous m'avez sauvé la vie. »

— « Remerciez plutôt votre flair, » répliqua de Salcedo. « Et maintenant, vieille branche, que vous êtes bien imbibé, parlez-nous, autant qu'il se peut, de votre sacrée machine. »

Frère Radio leur en parla pendant un quart d'heure. Lorsqu'il eut terminé, ils lui posèrent quelques questions.

« ... et vous dites que vous émettez sur la fréquence de mille huit cents Kc ? » demanda le page. « Que signifie Kc ? »

— « *K* est mis pour *kilo*, un mot français dérivé du mot grec signifiant mille, et *c* est mis pour l'hébreu *cherubim* : les petits anges. Ange vient du mot grec *angelos* signifiant messager.

» Selon nous, l'éther est plein de ces *cherubim*, de ces petits

messagers. C'est pourquoi lorsque nous, frères Radio, pressons la touche de notre appareil, nous évoquons quelques éléments de cette infinité de messagers qui n'attendent que nos ordres. Mille huit cents Kc signifie que dans un temps donné un million huit cent mille *cherubim* déferlent à travers l'éther, le nez de l'un chatouillé par le bout des ailes du précédent, le sommet de toutes les ailes étant au même niveau, de sorte que si vous vouliez représenter l'ensemble vous ne pourriez distinguer un ange de l'autre. Nous appelons cet ensemble une séquence d'anges en N.A.P. »

— « N.A.P. ? »

— « Niveau d'ailes plan. Mon appareil est un évocateur N.A.P.»

— « Cette théorie provoque un tel vertige en mon esprit ! » dit le jeune de Salcedo. « Quelle révélation ! Imaginez que le champ de l'évocateur soit coupé le temps que se produise un afflux de mauvais anges exigeant un nombre prédéterminé et égal de bons anges pour les combattre. La bobine corruptrice de l'évocateur groupe ces mauvais anges sur le côté gauche, le côté sinistre. Et lorsque les mauvais petits anges sont entassés au point de ne plus pouvoir augmenter leur nombre, ils franchissent le pont d'éclatement et, courant le long du circuit, se transfèrent sur le bon côté. Par ce va-et-vient, ils attirent l'attention des petits messagers, les bons anges. Quant à vous, frère Radio, en enclenchant et déclenchant votre appareil, vous évoquez ces formes invisibles et familières, vous faites agir ces petits messagers éthériques. Et c'est ainsi que vous parvenez à correspondre à grande distance avec les frères de votre ordre. »

— « Grand Dieu ! » s'exclama de Torres, les yeux écarquillés. Ce n'était pas un vain juron mais l'expression de sa pieuse stupéfaction. Il s'était brusquement rendu compte que l'homme n'était point seul, que partout, entassées les unes sur les autres, pénétrant jusqu'aux moindres recoins, il y avait des créatures. Blancs et noirs correspondaient à un grandiose jeu d'échecs constituant le cosmos ; noir pour les démons, blanc pour les anges, tous deux maintenus en harmonieux équilibre par la Main de Dieu et aussi sujets à être exploités par l'homme que les oiseaux du ciel et les poissons de la mer.

Cependant de Torres, qui avait entrevu ce que seuls voient les saints, ne sut que demander : « Combien pensez-vous qu'il puisse tenir d'anges sur une tête d'épingle ? »

De Torres ne ceindrait jamais l'auréole mais il avait visiblement l'étoffe d'un professeur d'Université.

De Salcedo haussa les épaules. « Je vais vous répondre. Philosophiquement parlant, vous pouvez y mettre autant d'anges que vous voulez. En réalité, leur nombre sera proportionnel à la place qu'il y aura sur cette tête d'épingle. Mais assez de ces balivernes, ce qui m'intéresse, ce sont des faits, pas des fables. Dites-moi, comment se fait-il que le lever de la lune perturbe la réception des *cherubim* envoyés par la Radio de Las Palmas ? »

— « Grand César ! Comment puis-je le savoir ? Suis-je le dépositaire du savoir universel ? Je ne suis qu'un humble et obscur moine. Tout ce que je puis dire, c'est que lorsque cette tumeur sanglante s'est élevée au-dessus de l'horizon, j'ai dû cesser d'ordonner mes petits messagers en courtes et longues séquences. La station de Canaries était aussi brouillée et nous avons tous deux cessé d'émettre. La même chose s'est produite ce soir. »

— « La lune enverrait-elle des messages ? » demanda de Torres.

— « Certes, mais dans un code que je ne puis pas déchiffrer. »

— « Santa Maria ! »

— « Peut-être, » suggéra de Salcedo, « la lune est-elle habitée par des gens qui émettent des messages. »

Frère Radio fronça le nez en signe de dérision, et vu la taille de ses narines, la dérision manifestée n'était pas une bagatelle. C'était assez pour réduire au silence l'esprit le plus fort.

— « Si, » avança de Torres en baissant la voix, « comme je l'ai entendu dire, les étoiles sont les fenêtres des cieux, il se pourrait que les anges supérieurs évoquent les... euh... anges inférieurs. Et cela se produirait seulement lorsque la lune est haute afin que nous sachions bien qu'il s'agit d'un phénomène céleste. »

Il se signa et jeta autour de lui un coup d'œil furtif.

— « N'ayez crainte, il n'y a pas d'Inquisiteur dans votre dos ; souvenez-vous que je suis le seul prêtre de cette expédition. D'autre part votre argument n'attaque en rien le dogme, et de toute façon cela n'a aucune importance. Mais il y a quelque chose que je ne saisis pas : comment un corps céleste pourrait-il émettre, et pourquoi le ferait-il sur la fréquence à laquelle je suis, moi, assujetti ? Pourquoi... »

— « J'ai trouvé, » interrompit de Salcedo, qui avait l'enthousiasme et la fougue de la jeunesse. « Les Rogériens et l'Amiral se trompent sur la forme de la Terre. La Terre n'est pas ronde, mais plate. Le fait de voir un horizon implique que nous vivons à la

surface d'une forme convexe, mais pas nécessairement d'un globe. La terre n'est en fait qu'un hémisphère aplati. Et ces *cherubim* ne viennent pas de la lune mais d'un navire en tout point semblable au nôtre, un vaisseau suspendu dans le vide par delà le bord du monde. »

— « Quoi ? » s'exclamèrent les deux autres.

— « Ne savez-vous donc pas qu'après avoir refusé les services de Colomb le roi du Portugal a décidé de faire partir un navire en secret ? Qu'est-ce qui vous dit qu'il ne l'a pas fait, que les messages ne viennent pas de nos prédécesseurs ? Leur navire a pu franchir les bornes du monde et être à présent suspendu dans les airs. Et s'il ne se manifeste que la nuit, c'est qu'il suit la lune dans sa rotation autour de la terre et constitue de ce fait un satellite infiniment petit, donc invisible. »

Le rire du moine réveilla de nombreux hommes de l'équipage. « Il faut que je raconte ça à l'opérateur de Las Palmas ; il inclura ça dans son roman. Vous allez bientôt me raconter que ces messages proviennent de ces saucisses volantes crachant le feu que tant de profanes crédules ont cru voir partout. Non, mon cher de Salcedo, ne soyez pas ridicule ; même les anciens Grecs savaient que la terre est ronde ; toutes les universités d'Europe l'enseignent, et nous, Rogériens, en avons mesuré la circonférence. Nous sommes certains que les Indes se trouvent de l'autre côté de l'Atlantique. C'est aussi mathématiquement prouvé que l'impossibilité du plus-lourd-que-l'air. Notre éminent docteur, le frère Felcrane, nous a convaincus sur ce point : ces choses volantes sont le fruit d'hallucinations collectives ou de manigances perpétrées par les hérétiques et les Turcs afin de semer une panique dans les populations.

» Cette émission lunaire n'est pas une illusion, je vous l'assure. De quoi s'agit-il, je n'en sais rien. Mais cela ne vient pas d'un navire espagnol ou portugais. Pourquoi leur code serait-il différent ? Même si ce soi-disant navire venait de Lisbonne, l'opérateur serait un Rogérien, et, comme le veut notre règlement, il serait d'une nationalité différente de celle de l'équipage afin de mieux rester en dehors de tout imbroglio politique. Il ne saurait enfreindre nos lois pour communiquer avec Lisbonne dans un code différent. Nous, disciples de saint Roger, ne nous abaissons pas à de menues intrigues de frontières. De plus, cet évocateur n'est pas assez puissant pour atteindre l'Europe et il est dirigé vers nous. »

— « Comment pouvez-vous en être sûr ? » repartit de Salcedo. « Aussi affligeant que ça puisse vous paraître, un prêtre peut être

corrompu. Un profane peut avoir découvert vos secrets et inventé un code. Je pense que ce navire correspond avec un autre navire portugais qui n'est peut-être pas très distant du nôtre. »

De Torres frémit et de nouveau se signa. « Peut-être les anges nous annoncent-ils notre mort imminente ? »

— « Peut-être ? Mais alors, pourquoi n'utilisent-ils pas notre code ? Les anges le connaissent aussi bien que moi. Il n'y a pas de « peut-être » qui tienne. L'Ordre ne permet pas les *peut-être.* L'Ordre expérimente et découvre. Il ne produit aucun jugement avant de savoir. »

— « Je crains pourtant qu'on ne sache jamais, » dit de Salcedo d'une voix sinistre. « Colomb a promis à l'équipage de rebrousser chemin si demain soir nous sommes toujours sans signe de la terre. Sinon... » (du doigt, il fit mine de se trancher la gorge) « *kkk !* Encore un jour et nous serons cap à l'est avec cette maudite lune sanglante et ces messages indéchiffrables loin derrière. »

— « Ce serait une grande perte pour l'Ordre et pour l'Eglise, » soupira le moine. « Mais je m'en remets à Dieu et ne m'occupe que de ce qu'il me demande de voir. »

Pour accompagner cette pieuse assertion, frère Radio leva la bouteille pour en consulter le niveau. Ayant déterminé de manière scientifique l'existence du liquide, il en mesura la quantité et la qualité en versant le contenu de la bouteille dans la meilleure des éprouvettes, son ventre imposant.

Après quoi, il fit claquer sa langue et, sans tenir compte de la déception qui apparaissait sur le visage des deux marins, il se mit à parler avec enthousiasme de l'hélice et de la machine qui la faisait fonctionner, les deux ayant été récemment conçus au Collège Saint Jonas à Gênes. Si les trois navires d'Isabelle en avaient été munis, ils n'auraient pas eu à dépendre du vent. Quoi qu'il en soit, l'Ordre s'était opposé à l'utilisation courante de cette invention car il craignait que les fumées de la machine ne polluent l'air et que la terrible vitesse qu'elle permettait ne soit fatale au corps humain. Ceci dit, il se lança dans une fastidieuse biographie de son saint patron, Jonas de Carcassonne, l'inventeur du premier évocateur-récepteur de *cherubim,* qui était mort en martyr pour avoir touché un fil qu'il croyait isolé.

Les deux marins trouvèrent une excuse pour le quitter. Le moine était un agréable compagnon, mais l'hagiographie les ennuyait profondément. D'ailleurs, ils avaient envie de parler femmes...

⁂

Si Colomb n'avait pas réussi à convaincre son équipage de naviguer un jour de plus, tout eût été différent.

A l'aube, le spectacle de plusieurs grands oiseaux tournoyant au-dessus des navires réconforta les marins. La terre ne pouvait plus être loin. Ces créatures ailées venaient peut-être de la fabuleuse Cipangu, le pays des maisons aux toitures d'or.

Ils piquèrent sur les navires et on les distingua mieux. Ils étaient énormes et singuliers. Leur corps était aplati, presque en forme de soucoupe, et très petit par rapport à leurs ailes dont l'envergure atteignait environ trente pieds. Et ils n'avaient pas de pattes. Seuls quelques marins comprirent la signification de ce détail ; ces oiseaux tournaient sans cesse dans le ciel et jamais ne se posaient sur la mer ou sur le sol.

Ils songeaient à ce curieux fait lorsqu'on entendit un son étouffé, comme si quelqu'un s'éclaircissait la voix. Un bruit si léger que personne n'y prêta attention. Chacun pensa qu'il venait de son voisin.

Quelques instants plus tard, le son se fit plus fort et plus profond, comme un luth dont on fait vibrer la corde.

Tous levèrent la tête, les yeux tournés vers l'ouest.

Ils n'avaient pas encore compris que ce bruit de corde pincée provenait de la ligne qui maintenait la cohésion de la Terre, que cette ligne était tendue au maximum, et que le violent doigt de la mer venait de la rompre.

Le temps de comprendre, ils avaient déjà franchi l'horizon.

Lorsqu'ils s'en aperçurent, il était trop tard.

L'aube ne s'était pas levée tel le tonnerre. Elle était le tonnerre. Et bien que les navires aient viré de bord et tenté de courir au plus serré babord armures, l'intensité et la force du courant anéantirent tout effort.

C'est alors que le Rogérien regretta l'hélice génoise et la chaudière qui leur eussent permis de résister aux terribles charges de taureau de l'océan. C'est alors qu'il y eut des hommes pour prier, d'autres pour délirer. Certains s'en prirent à l'Amiral, d'autres sautèrent par-dessus bord, d'autres enfin sombrèrent dans une profonde stupeur.

Seuls l'intrépide Colomb et le courageux frère Radio s'attachèrent à poursuivre leur travail. La journée durant, le gros moine, recroquevillé dans sa petite cabine, transmit message sur message

à son collègue des Canaries. Il s'arrêta lorsque la lune s'éleva telle une énorme bulle rouge crachée par un géant moribond. Toute la nuit, il resta à l'écoute et travailla désespérément, noircissant feuille sur feuille, sacrant et compulsant ses livres de code.

Lorsqu'une nouvelle aube rugissante déferla sur eux, il se rua hors de la *toldilla*, tenant un papier à la main. Ses yeux étaient hagards, ses lèvres tremblaient. Mais il n'y eut personne pour comprendre qu'il avait déchiffré le code. Personne pour l'entendre hurler : « Les Portugais ! Ce sont les Portugais ! »

Ils n'avaient plus d'oreilles pour une simple voix humaine. L'éclaircissement de gorge et la corde pincée n'avaient été qu'un accord préliminaire au concert lui-même. Maintenant c'était la puissante ouverture : d'une violence irrésistible, telle la trompe de Gabriel, c'était l'océan chavirant dans l'espace.

*Traduit par Martine Renn.*
*Titre original* : Sail on ! Sail on !

---

GABRIEL

DEBLANDER

# *Le voleur d'avoine*

*Gabriel Deblander nous revient toujours superbement pareil à lui-même, et c'est avec un plaisir chaque fois renouvelé que nous nous laissons guider par lui aux contrées étranges, aux pays surréels dont il nous ouvre l'accès. Univers où les passions couvent comme le feu sous la cendre et s'affrontent en heurts d'une violence primitive, où la geste secrète de la vie animale participe du grand vertige panique qui saisit les êtres et les choses. Rappelons que les éditions Robert Laffont ont publié l'année dernière un recueil de nouvelles de Deblander,* Le retour des chasseurs, *où se retrouvent la plupart de ses meilleurs récits parus dans* Fiction.

**A. D.**

Après la bise, vint la neige en gros flocons. La maison se remplit d'ombres. On attisa le feu, on alluma les lampes. Et puisque c'était déjà la nuit, on alla fermer les volets. L'un d'eux, sans crier gare, sortit de ses gonds, tomba et se fendit du haut en bas. On cria un peu. Mais là n'était pas le plus important. Partis dès l'aube pour la forêt de Sainte-Rumes avec leurs fusils, une de nos deux carrioles et notre meilleur trotteur, l'oncle Albéric et sa fille Pauline n'étaient pas encore de retour.

Chose bizarre, s'il en fût... Ce qu'ils allaient faire là-bas — besogne de drôles, en vérité ! — ne leur prenait jamais plus de quatre ou cinq heures. Tout juste la matinée. Pour le repas de midi, ils étaient avec nous. Pourquoi, aujourd'hui, en était-il autrement ? Bizarre, nous répétions-nous en regardant passer les heures et en ne sachant à quoi penser.

Accident ? Le cheval était solide, la carriole toute neuve. Malaise de l'oncle dont on disait qu'il était arbre mais qui n'en avait pas moins dépassé la quarantaine ? Dans ce cas, Pauline qui avait dix-huit ans eût saisi elle-même les rênes et regagné notre maison en moins de trois quarts d'heure, de quelque endroit qu'ils se fussent trouvés dans la forêt.

Emerance — c'était là le nom de notre mère, et nous ne l'appelions jamais autrement — parlait plutôt de guet-apens, quelque faux mendiant, quelque bûcheron à noir visage, cela s'était vu souvent du temps qu'elle était petite fille, et même plus tard. A chaque fois, on l'avait « dit » à Alberic, son pauvre frère ! comme elle l'appelait, et à chaque fois il avait fait signe qu'il comprenait — un geste pour sa gorge dont il ne tirerait jamais rien, un autre pour ses pâles oreilles — il faisait dire qu'il avait compris mais, avec lui, on n'était jamais sûr de rien, si bien qu'en ce moment elle se demandait...

Père, lui, faisait un peu moins de bruit. Debout devant le poêle ou devant la fenêtre dont un volet manquait, il grommelait de vagues jurons entre les dents ou, plus simplement, s'écoutait respirer une main sur le cœur. De temps à autre — histoire, sans doute, de mieux marquer son impatience — il heurtait de son pied-bot le mur, le bas d'un meuble.

« Ah ! ceux-là... » disait-il à la fin.

L'oncle Albéric ne pouvait donc ni parler ni entendre. Erreur au départ de la nature, et plaie si mauvaise qu'aucun médecin ni guérisseur n'avait jamais pu la refermer.

Mais la nature, plus tard, se rattrapait. Elle le faisait bel arbre, comme on dit dans nos pays. Chêne, hêtre, tout ce que vous voulez. Haut de six pieds cinq pouces, ses deux cents livres sans une once de graisse. Et avec ça d'une force peu commune, l'œil gris, la chevelure blonde épaisse et bien plantée.

A trente-deux ans — et au grand étonnement des siens qui n'avaient jamais vu en lui qu'un pauvre infirme condamné à vivre sa vie tout seul jusqu'au bout, du fait même de son infirmité — voilà qu'il trouve à qui parler.

Elle n'a guère alors plus de vingt ans. Elle s'appelle Fabienne, elle est brune, plutôt petite, menue et sèche, mais point la moins belle de toutes les belles filles de son âge, et si elle nous le prend, notre Albéric, c'est manifestement par amour vrai et véritable et non par dépit ou chagrin pour un autre qui lui échappait.

Ils se marient. Ils ont pour eux la ferme des Bornes-à-Dize, des prairies, de la terre à blé. Tout ce qu'il faut pour être heureux.

Moins d'un an plus tard, il leur vient une fille ; preuve qu'ils n'étaient ni l'un ni l'autre sans qualités. Ils la nomment Pauline. Brune aux yeux gris, elle est faite pour être plus belle que grande.

Ou le contraire. On la regarde, on se regarde. Les uns disent qu'à la fin elle tiendra de son père, Albéric le chêne. Les autres, de sa mère la petite Fabienne.

Trois années passent, et bientôt le doute n'est plus permis. L'enfant a pour les lèvres de ceux qui l'entourent les mêmes regards éperdus que son père ; elle montre sa bouche lorsqu'elle a faim, son ventre lorsqu'elle a mal ; elle ne répond point à qui prononce son nom derrière elle ou à côté.

Pauline est sourde-muette. Alors, Fabienne qui n'a jamais paru se soucier du « mal » chez son mari — qui est passée par-dessus, comme on disait alors — souffre de le trouver chez sa fille.

Elle se chagrine, elle se fait plus menue encore. Des journées entières, elle reste allongée sur son lit, regardant de ses yeux trop grands ouverts les poutres du plafond, le ciel, les arbres au-delà des fenêtres.

On lui parle, elle ne bouge pas, elle n'est plus qu'une ombre que rien ne peut fixer. Elle n'est plus rien. Mais à peine a-t-on repassé le seuil de sa chambre qu'elle éclate en sanglots. Vous frappe si vous vous approchez d'elle et la touchez. Frappe les murs, le lit, la table. S'écroule enfin pour un nouveau silence.

Un temps arriva où elle ne pleura plus. Où aucun son ne sortit plus de sa bouche. Où aucun bruit ne parut plus l'émouvoir. Etait-

elle devenue sourde-muette comme l'étaient déjà sa fille et son mari ?

Dans ce temps-là aussi, lui vinrent d'autres signes de déraison. Abandonnant à présent sa chambre, elle allait errer de longues heures — des journées entières ! — dans les prairies environnantes, sur toutes les routes, et jusque sous les premiers arbres de la forêt de Sainte-Rumes à quelque deux lieues de là.

Elle était alors nue — quelque temps qu'il fît — avec seulement aux pieds une paire de sandales, et rien ni personne ne pouvait jamais l'empêcher de se montrer ainsi, ni les supplications de sa mère et de ses sœurs accourues des quatre coins du canton, ni la force et la colère d'Albéric.

Ah ! mais... Ils ne la laisseraient pas plus longtemps se comporter comme la dernière des folles. Gestes et cris, sanglots. Mais, lorsque le moment était venu de passer aux actes, ils restaient là comme figés, inexplicablement.

Elle marchait d'un pas assez mou, la tête basse et le dos voûté — comme une qui s'en revient des champs ou de l'atelier, sa longue journée terminée. Elle marchait lentement. Mais quelquefois elle se mettait à courir, ses mains pressant ses flancs et ses yeux se fermant à demi, éperonnée par on ne sait quelle terreur. Elle tombait, se relevait. Sur son passage il y avait des hommes, des femmes et des enfants. Des enfants que leurs mères n'avaient pu retenir. Des hommes surtout, de gros rougeauds, et d'autres qui l'étaient moins.

Ils disaient... Mais qu'importe ce qu'ils disaient. Ils la regardaient. Ils la dévoraient des yeux. Petite et sèche, menue mais toujours femme avec ses seins, son ventre.

Avec surtout l'étonnante blancheur de tout son corps sous les longs cheveux bruns.

« Ho ! Fabienne, tu n'as pas froid, dis ? »

Ils venaient se planter là où elle allait marcher. Ils écartaient les jambes, ouvraient tout grands les bras. Ils l'auraient réchauffée, comme ils disaient avec de gros rires. Enveloppée de leurs grands corps à eux. Habillée.

Mais, dès qu'elle se trouvait à leur portée, ils se reculaient — comme d'autres auparavant, ils se figeaient et la laissaient passer et s'éloigner. Ils n'avaient plus qu'un mince sourire.

Ils haussaient les épaules, baissaient la tête avec d'indéfinissables regards.

« Ce qu'il ne faut pas voir avant de devenir vieux, » disaient-ils en retournant à leur ouvrage.

Ils n'avaient encore rien vu.

Avec les oiseaux, on entra dans le mystère. Ce fut — la première fois — au lieu-dit Laritayne, la partie la plus avancée, mais aussi la moins touffue de la forêt de Sainte-Rumes. Freux, corneilles, choucas : tous ceux-là que l'on nomme corbeaux pour ne point avoir à les distinguer — et avec eux les étourneaux ou sansonnets, plus petits, mais innombrables et d'une couleur aussi sombre. On aurait dit qu'ils s'étaient rassemblés là tout exprès pour la regarder passer.

Ils l'attendaient. Un commencement de printemps sec et froid mais ensoleillé blanchissait les terres nouvellement travaillées. Faisait de même avec l'herbe nouvelle, la terre des talus et des chemins, la pierre des maisons.

A l'heure de midi, tout était blanc — si on veut... — mais elle, toujours nue comme la main, était plus blanche encore. C'est ce qui dut — pensa-t-on le plus souvent — les intriguer. Les faire se comporter d'une façon aussi étrange.

Elle sortait d'un sentier pour s'avancer vers le milieu d'une prairie lorsqu'ils se montrèrent. Ils étaient des milliers. Tous silencieux dans les plus hautes branches, et complètement immobiles. Mais, d'un seul coup, les voilà qui se lèvent. Croassement des freux et des corneilles, pépiements métalliques des étourneaux. Ce fut là un envol extraordinaire. Quelque chose de jamais vu jusqu'alors...

Un instant, ils remplissent le ciel — très haut. C'est la pénombre sur toute la prairie. Dans la cour d'une ferme toute proche, un chien se met à aboyer. Il râcle le sol de ses pattes, il mord sur sa chaîne... Des enfants surviennent, armés de bâtons.

Fabienne s'est arrêtée de marcher. Elle reste là à regarder l'herbe autour d'elle. Ah ! ce fourmillement d'ombres... Une saute de vent la fait frissonner, sa peau en devient toute grenue... Elle écarte les cheveux de son front. Elle pose une main sur sa poitrine, l'autre sur le bas de son ventre.

Elle ouvre la bouche comme pour crier. Comme pour dire d'une voix déchirante cette frayeur qui s'annonce.

Alors, les oiseaux plongent. Viennent d'abord les étourneaux, en grappes serrées. Puis, un à un, les corbeaux. Freux, corneilles,

choucas. Ils la frôlent, à gauche, à droite, devant, derrière — ils passent si près qu'elle doit sentir l'odeur fade de leurs plumes, avoir sur elle un peu de leur poussière ou de leur bave.

Sur le sol, ils posent un bref instant. Mais c'est pour mieux reprendre leur vol, repartir vers le plus haut du ciel et plonger à nouveau.

Ronde infernale ! Fabienne lève les bras, frappe l'air de ses poings, de ses sandales qu'elle a arrachées de ses pieds. Elle se sert encore d'une branche de bois mort ramassée dans l'herbe, d'un caillou.

Gestes inutiles : ils ne la toucheront point. Ils sont comme ces hommes qui viennent à sa rencontre, certains jours, jambes écartées et bras tout grands ouverts. Peut-être qu'eux aussi voudraient la réchauffer, l'envelopper de leurs plumes, l'habiller — que ne dira-t-on point à l'époque : des choses fausses, et d'autres qui l'étaient un peu moins.

Mais au dernier moment, comme les hommes, ils se ravisent.

Désormais, où qu'elle aille — aussi loin qu'elle aille, de jour ou de nuit — ils seront là. Ils sont là, dans quelque bouquet d'arbres ou clocher, dans quelque avancée de la forêt de Sainte-Rumes. Par milliers. Silencieux et immobiles encore, attendant l'instant de remplir le ciel et la terre.

A la fin, Fabienne domine sa frayeur. Ou plutôt elle la combat. Lance vers ceux qui la lui donnent les plus douces des pierres : blé, orge, avoine...

Fabienne ne s'arrête plus pour les oiseaux. Elle continue de marcher ou de courir comme s'ils n'étaient pas là. Mais, sous un bras, elle a un petit sac de ces graines qu'elle laisse se vider doucement.

Et la plupart se détournent d'elle. Restent là à picorer, picorent et l'oublient jusqu'à la prochaine fois.

Et la paille du temps brûlerait sans produire trop de flammes s'il n'y avait l'inquiétude grandissante d'Albéric devant ce spectacle dont chacun s'obstinait à ne voir avec lui que le côté le plus laid.

On lui faisait comprendre qu'il devait avoir peur pour sa femme. Que l'éclatante blancheur de son corps devait être aux oiseaux noirs ce que l'écharpe rouge est au taureau. Et qu'un jour, malgré le blé, l'orge et l'avoine, profitant de ce qu'elle serait

tombée et ce serait fait mal au genou ou à la tête... Pauvre Fabienne.

Durant quelques semaines, Albéric lui emboîte le pas chaque fois qu'elle quitte la maison.

Au début, il la suit de loin. Mais, dès qu'il voit les oiseaux se lever, il se rapproche. Il est là, prêt à bondir, une faucille ou une serpe dans les deux mains.

Le printemps tire à sa fin... Viennent les mois d'été, les moissons dont il faut s'occuper si on ne veut pas mourir pauvre. La ferme des Bornes-à-Dize a besoin d'Albéric ; plus question pour lui d'aller jouer les chiens de garde, par champs et par voies. N'est-ce déjà pas bien malheureux qu'on doive se passer de Fabienne ?...

Albéric « dit » qu'il n'en fera rien : Fabienne ne court-elle point le plus grand des dangers ?

Ouais, mon gars, mais il y a l'escourgeon à faucher, le seigle, le blé, les orges, les avoines. Et plus tard... Pourquoi tu ne l'enfermerais pas ?

Albéric montre ses mains : vous savez bien que je ne peux pas. Que personne ne peut rien devant elle. Elle vous glace et vous brûle tout à la fois. Vous vide de votre sang, de vos os. C'est ainsi, et pas autrement.

Et si on la privait de ces graines qu'elle jette derrière elle ? La frayeur aidant, peut-être que... Tu vois ce qu'on veut dire ? Les oiseaux, à nouveau, s'occuperaient d'elle uniquement ; elle serait comme désarmée et... Bien sûr, il y aurait des risques, et pas des petits ; il faudrait continuer à la surveiller quelque temps — pour l'escourgeon, on patienterait — mais il n'est pas dit qu'à la fin elle ne redeviendrait pas plus raisonnable...

Albéric ferme à double tour la porte de ses greniers. On ne voit pas de déception sur le visage de Fabienne ; elle va, elle vient ; continue ses folles balades autour du village.

Un jour passe, puis d'autres. Quatre seulement, tout compte fait. Mais qui paraissent si longs... Au soir du quatrième, Fabienne rentre et va s'allonger sur son lit. Le lendemain, il faut lui porter ses repas. C'est bon signe. Une semaine s'écoula ainsi. On n'en finissait pas de féliciter ceux qui avaient eu cette bonne idée. On travaillait ferme dans les champs. Après l'escourgeon, le seigle. Se lever avant l'aube, tomber comme une couque à la nuit. On l'oubliait un peu, la Fabienne.

Mais elle — hélas ! — ne nous oubliait pas.

Un matin, Albéric ne la trouve pas dans son lit. Une porte est ouverte, une fenêtre. Albéric bondit au-dehors. Ses yeux lancent des éclairs, un peu de salive sur ses lèvres. Il est comme fou. Peut-être sait-il déjà qu'on ne la reverra plus vivante...

Non loin de la ferme des Bornes-à-Dize (mais au bout d'un chemin méandreux qu'on n'empruntait plus guère), il existait encore à l'époque qui nous occupe actuellement une sorte de grange — seul vestige d'une auberge autrefois célèbre pour les curiosités mécaniques qu'on pouvait y voir. Automates divers, tables s'ouvrant comme une fleur dès qu'on y posait la main, fausses portes et faux miroirs... De tout cela il ne restait plus rien, sinon cette bâtisse un peu branlante qui appartenait maintenant à un négociant en pailles et graines d'un village d'au-delà la forêt de Sainte-Rumes.

Ce négociant qui s'appelait Ophlame y entreposait chaque année — et d'une manière peu sérieuse, disait-on — une partie des récoltes dont il s'était fait l'acheteur dans la région.

Peu sérieuse, car le plus souvent il n'y touchait plus avant l'automne de l'année suivante... Quand l'humidité n'avait pas tout recouvert.

Une nuit qu'elle brûle de faire la folle à nouveau — la « nue », devrions-nous dire — partout dans le pays, Fabienne pense tout à coup à la grange du Mal-Tourné. C'était là le nom de l'auberge. Et c'est la vue de la fontaine à qui meurt de soif.

Albéric lui a fermé ses greniers... Qu'à cela ne tienne ! Elle trouvera bien ailleurs de quoi embobeliner ceux qui l'épouvantent.

Dès qu'*ils* apparaissent et entament, malgré l'obscurité, leur manège favori, elle se met à courir. Le temps presse : elle aussi doit penser qu'ils lui veulent du mal et qu'un jour ou l'autre ils finiront par la frapper. Elle court donc vers la grange, écarte feuilles et hautes herbes qui masquent l'entrée, pousse la porte...

Fabienne croit pouvoir entrer seule ; le temps de me remplir les deux mains, et je vous reviens, mes noirauds... Mais ils la suivent. Chaque tas d'avoine germée a bientôt ses oiseaux ; chaque tas de seigle ou de froment, et plus haut, les pailles sur leurs supports en hêtre mal dégauchi.

Mais il en entre encore... Etourdie, Fabienne referme la porte. Lorsqu'ils se seront gavés jusqu'aux ongles, elle s'en ira.

Elle les enfermera dans la grange comme dans un piège. Et si personne, dans les jours qui vont suivre, ne va stupidement les délivrer, ils seront de ceux-là qui, jamais plus, ne la tourmenteront.

Mais le piège qu'elle leur destinait fut aussi le sien. La porte, lorsqu'elle voulut s'en aller, resta fermée hermétiquement.

Or, pour qu'il n'en soit pas ainsi, il aurait suffi qu'elle appuie les doigts en tel endroit de tel mur. Il aurait suffi qu'elle pousse une sorte de bouton — qui avait, d'ailleurs, toutes les apparences d'un gros clou — pour que se déclenche du côté du chambranle un certain mécanisme...

Mais ce que tout un chacun connaissait dans l'entourage du négociant Ophlame — propriétaire du seul vestige de « l'auberge à ressorts », comme on l'appelait aussi — elle, Fabienne, l'ignorait.

On la découvrit vers la mi-octobre. Morte, bien entendu. D'une extrême maigreur. Ses cheveux, autrefois d'un beau brun soutenu, avaient pâli et pris même à certains endroits une teinte jaunâtre, pisseuse. Du sang avait coulé de ses yeux, on en voyait encore les traces sur ses joues, et dans sa bouche il y avait des brins de paille et de bois dont elle avait dû vouloir se nourrir. Mais ce qui étonna le plus fut cette compagnie que lui faisaient maintenant freux, corneilles et autres choucas.

Fabienne gisait au beau milieu de l'aire, ses mains esquissant toutes deux loin de son corps un dernier geste de détresse... Mais *eux* s'étaient rapprochés jusqu'à la toucher.

Et, morts à leur tour, ils la recouvraient de leurs ailes déployées. L'enveloppaient des pieds au menton.

Masquaient. Habillaient *enfin* cette chair nue et trop blanche qui les avait si longtemps chagrinés.

Ainsi donc, on s'était bel et bien trompés sur leurs intentions. Chacun en convint avec plus ou moins de bonne grâce. Tout compte fait, c'étaient là les volatiles du bon Dieu, et non ceux du diable comme on l'avait d'abord pensé.

Mais Albéric ne l'entendit point — hélas, deux fois hélas ! — de cette oreille. Pour lui, les oiseaux sont coupables. Les oiseaux ont causé la mort de sa femme, et il ne songe bientôt plus qu'à se venger.

Cet hiver-là, on le vit souvent parcourir la campagne et abattre à coups de fusil chaque oiseau noir qui passait à sa portée.

On laissait faire. On se disait qu'avec le temps ces idées de sang s'effaceraient.

Mais le temps passait. Le printemps et ses semis, les premiers fruits. Derrière une haie ou un chariot, Albéric guettait chaque nuée d'étourneaux. Il tirait. Rechargeait son arme, tirait encore. Et une lueur dans son regard disait alors qu'il les lui faudrait tous.

L'automne venu, Albéric parut vouloir frapper un grand coup. Reprenant quelque peu l'idée de Fabienne, il résolut d'attirer dans sa grange, pour les y laisser mourir de faim ou les cribler de plombs tout à loisir, le plus grand nombre possible d'oiseaux.

Le contenu de quelques sacs d'avoine et de froment — répandus en de longues traînées tout autour — servit d'appât.

Environ quatre douzaines de freux entrèrent et se laissèrent enfermer. C'était par un beau soir de novembre, sans un souffle de vent, mais agrémenté juste au ras des toits d'une lune énorme. Et elle était si rouge, cette lune, si belle et abondante dans le clair-obscur du crépuscule qu'on mit longtemps à remarquer d'autres lueurs de beaucoup moins paisibles.

Pour savoir d'une façon précise ce qui s'était passé, il aurait fallu que ce bougre d'Albéric ne fût point muet. Ou tout au moins qu'il fît ces gestes dont il usait volontiers lorsqu'il voulait nous informer de quelque chose.

Mais Albéric ne bougeait ni les mains ni la tête, prostré qu'il était devant son nouveau malheur.

Ce nouveau malheur, c'était l'incendie de sa ferme. Trois heures, ce soir-là, avaient suffi aux flammes pour transformer les Bornes-à-Dize en un vague amas de briques noircies et de fers tordus. Albéric ne pleurait pas de vraies larmes comme on aurait pu s'y attendre, mais sa détresse n'en n'était pas moins présente dans tout ce qu'il faisait.

De jour comme de nuit, il allait et venait tel un chien qu'on aurait battu. Il s'asseyait à même le sol, n'importe où : marais, ronces, orties — rien ne semblait le déranger. Et ainsi posé il passait de longues heures à contempler ses doigts, à les nouer deux par deux... Parfois il s'allongeait aussi, et c'était pour sombrer alors dans une espèce de demi-sommeil plein de sursauts et de bruits de gorge.

Ce devait être lui qui avait allumé la première flamme. Aussitôt les oiseaux enfermés dans le piège de la grange, il ne peut résister plus longtemps. Il lui faut aller les massacrer tout de suite. Poursuivre sa vengeance. Après ceux-là, il y en aura d'autres

qu'il attirera de la même façon. Et d'autres encore, dans d'autres pièges. Ces oiseaux de malheur débarrasseront le pays de leur présence, dût-il consacrer à cette besogne le plus clair de ce qui lui reste à vivre.

Par l'escalier des chambres et des greniers à foin, il arrive en un certain endroit d'où il peut les voir tous et viser. Tous ? Non, car d'aucuns pressentant le danger se sont tapis sous la batteuse, sous le tarare. Qu'importe ! Albéric a avec lui une puissante lanterne qu'il va agiter de façon à les effrayer. Ils sortiront alors de leur cachette et lui...

Mais la lanterne dut, à un moment donné, lui échapper. Le verre protecteur qui se brise, le pétrole qui se répand. Et les flammes déjà dans la luzerne sèche. Albéric n'a que le temps de s'enfuir. Revenir vers les chambres. Arracher de son lit la petite Pauline et l'emporter.

Pauline... Elle avait alors un peu plus de cinq ans. Toute la détresse du monde sur le visage. Elle montrait par ses pleurs qu'elle voulait suivre son père partout, ne point le quitter. Mais son père, enfoncé dans son désespoir, ne la voyait pas. Il ne pensait plus à la nourrir, à l'habiller chaudement. Il ne pensait plus que, l'hiver approchant, elle devrait dormir dans un vrai lit, et non plus sur l'herbe à la belle étoile, sous peine de lui voir bientôt cracher le sang.

Dès qu'il commença à geler, Emerance déclara que cela ne pouvait plus durer. Père fut du même avis. Partis à leur recherche, ils n'eurent guère de peine à les ramener chez nous. Pauline d'abord, transie et affamée. Puis, deux jours plus tard, le pauvre frère Albéric, comme ils l'appelaient. Albéric triste encore, infiniment triste, mais résigné.

Et résigné, il le fut. Durant les mois qui suivirent, il parut même reprendre goût à la vie. Ou tout au moins le laisser croire. Il mangeait et buvait comme tout le monde. Couchait dans son lit. Travaillait. Père ne fut pas le dernier à s'en réjouir ; lui que les temps froids et humides abattaient un jour sur deux — rapport principalement à de fréquentes crises d'asthme — voyait son ouvrage se faire comme jamais.

On essarta cet hiver-là trois fois plus que les hivers précédents. On fit de nouveaux juchoirs pour les poules, une resserre pour les bêches, bêchoirs et râteaux. On repeignit de fond en comble l'in-

térieur de la maison... Toutes besognes qu'on avait envie de faire depuis longtemps.

Le soir, Albéric se mêlait à nos jeux. Montrait à Pauline les images de nos livres d'école, riait.

« Bien oubliée, la mort de la petite Fabienne, » pensions-nous.

Une fois de plus, on se trompait. Un feu dormait en lui qui ne demandait qu'un peu de vent pour se réveiller.

Le vent, ce fut un œuf qu'une poule pondait et abandonnait au beau milieu de l'herbe encore grise du verger. C'était par un après-midi de mars. Passe dans le ciel un vieil oiseau noir. Il voit l'œuf, glisse de l'aile. Et cet œuf serait à lui s'il n'y avait, à sa fenêtre toute proche, Pauline.

Pauline est sourde-muette, mais elle a assez de tête pour savoir que l'œuf frais pondu dans cette herbe appartient à Emerance et à ceux de la ferme, et non à l'oiseau qui passe. Elle se précipite, et l'espace d'un instant Albéric qui coupe et élague non loin de là voit auprès de son enfant un oiseau de cette espèce qu'il maudissait il n'y a pas si longtemps.

A son tour il se précipite, sa hache dans les deux mains.

L'oiseau est déjà haut dans le ciel ; Pauline, toute souriante, montre l'œuf qu'elle vient de sauver d'une mort honteuse.

« Voilà ! Voilà ! » semblent dire ses lèvres un peu trop blanches.

Mais Albéric est loin de toute cette douceur. Il est le feu même. La rage. Il lève sa hache vers le ciel. Son visage tout entier tremble et se gonfle.

A partir de cet instant, c'en est fait de sa belle résignation. Il ne s'était accordé, ces derniers temps, qu'un peu de repos. Maintenant, il allait reprendre à pleins bras sa haine vengeresse.

On le revit comme auparavant courir la campagne. Cribler de plombs arbres et nuages. Les années passèrent. Albéric ne désarmait pas. Bien plus, il obligeait à présent Pauline à l'accompagner. A porter elle aussi un fusil.

Avec les années également, la prudence s'installa chez les oiseaux. Bien rares étaient ceux qu'on voyait encore s'aventurer au-dessus de nos champs et de nos vergers. Et on aurait pu croire qu'ils avaient quitté le pays comme le souhaitait de si sanglante façon Albéric. S'il n'y avait eu dans chaque arbre de la forêt de Sainte-Rumes un ou deux nids d'humus et de branches tressées. Et, dans chacun de ces nids, un, deux, trois oiseaux vivant beaucoup plus à présent de fruits sauvages, d'insectes et de larves que d'avoine et de froment volés.

Mais le fait qu'ils se cachaient là n'entamait en rien l'ardeur d'Albéric. Facile de les déloger. Il suffisait de frapper le tronc de l'arbre choisi avec quelque dos de hache ou merlin.

Dès les premiers coups, les oiseaux se détachaient ; on les voyait voleter autour des branches et s'énerver, et celui qui guettait n'avait plus qu'à lever son arme.

Il en tombait chaque fois. Mais jamais assez au gré d'Albéric. De retour à la ferme il nous montrait un visage soucieux, plein de tics. On sentait qu'il lui faudrait trouver bientôt un moyen plus efficace de les tuer, ou tout au moins de les attirer vers son fusil.

Pièges qu'il aurait placés partout où les oiseaux allaient encore se poser dès qu'il avait le dos tourné ? Barils de poudre qui, par une nuit sans lune, eussent jeté au ciel la forêt tout entière ?

Ce fut à la fois plus simple et plus raffiné.

D'ordinaire, Albéric et Pauline achèvent d'un geste ceux qui ne sont pas morts sur le coup. Ce jour-là, une corneille volette misérablement entre eux deux. Elle a une mince plaie à l'aile droite ; déjà, quelques gouttes de sang parsèment le sol de la haie. Pauline s'avance, le talon prêt à frapper...

Mais Albéric l'arrête. Une idée a jailli dans son esprit, là où vit encore intensément la très blanche Fabienne. Cet oiseau-là, il faut non point lui écraser la tête mais le laisser vivre. S'en saisir délicatement et lui enlever ses plumes — toutes ses plumes.

Pour qu'ensuite il aille se montrer ainsi aux autres et tenter de les émouvoir !

Albéric fait ce qu'il a décidé de faire. La corneille, blanche comme Fabienne l'a été autrefois, s'échappe en titubant. Elle veut se réfugier sous un buisson mais les branches fouettent sa chair nue, l'écorchent. Elle se recule, revient au milieu de la haie. Court vers la clairière toute proche.

Un grand silence entourait ses croassements éperdus. On devait se concerter là-haut, trembler d'émotion... Ce qu'Albéric attendait se produisit enfin. Ils quittèrent leurs nids, remplirent un instant le ciel puis plongèrent.

L'un près de l'autre, à deux pas de la clairière et se souciant fort peu d'être vus, Albéric et Pauline épaulèrent.

Ils tirèrent tant qu'ils purent. Le lendemain, ils prirent à la glu une autre corneille, la plumèrent... Le massacre recommença.

Puis il y eut d'autres jours, tout aussi sanglants.

A voir les choses se gonfler de pareille façon, nous ne pouvions

nous empêcher d'éprouver un certain soulagement. Certes, ce massacre d'innocents nous était odieux... Mais, avec le dernier oiseau tombé, ne serait-ce point la paix revenue pour Albéric et sa fille Pauline ?

Mais au fait, quand allait-il tomber, celui-là ? En effet, après un certain temps, on s'aperçut que les oiseaux étaient toujours aussi nombreux qu'auparavant, sinon plus, à croire que, pour un qui se laissait tuer, il y en avait dix autres qui accouraient d'on ne sait où pour le remplacer.

Et voici que peu à peu leur sensibilité à l'égard de leur frère nu paraissait s'émousser. Il en venait encore — une ou deux douzaines — mais ce n'était plus la grande masse du début. Et il fallait les voir s'éparpiller dès les premiers coups de feu.

Albéric cachait mal son dépit, certains jours. Celui-ci, plus que ne l'aurait fait un lourd travail ou une nuit sans sommeil, lui creusait alors le visage. Faisait trembler ses mains.

Pauvre Albéric ! Qu'allait-il devoir trouver, maintenant ?

*Cela* arriva par un jour de décembre qui restera à jamais gravé dans notre mémoire. Jour de bise coupante comme le verre, d'une grosse neige... Depuis midi, heure donc à laquelle ils rentraient habituellement de leur sinistre besogne dans la forêt de Sainte-Rumes, nous les attendions. Albéric, Pauline, le cheval, une de nos deux carrioles...

La carriole nous apparut la première, vers les neuf heures du soir, grâce à son fanal rougeâtre. Nous étant rués au-dehors, nous entendîmes le crissement des roues.

Puis nous aperçûmes, au travers d'une neige soudain moins épaisse, la tête encapuchonnée du cheval.

« Pauline ! Pauline enfin... » cria l'un de nous, comme s'il avait pu se faire entendre d'elle.

Lorsque la carriole s'arrêta juste devant nous, nous vîmes qu'il n'y avait pas de Pauline à l'intérieur, mais seulement un Albéric hagard, effondré.

« Alors ? »

Il ne bougeait pas. Il restait là, assis sur la banquette, nous regardant comme si nous avions été l'instrument de sa propre mort, ou quelque chose d'approchant.

D'un geste sec, Emerance lui arracha les rênes des mains.

Albéric se recula un peu, mais Père, lui prenant le bras, l'attira plus près du fanal et de la lumière qui venait de la maison.

Quelque chose gonflait exagérément son manteau de gros drap, le faisant ressembler à ces poseurs de collets que l'on rencontre parfois à la fin de la nuit dans les sentiers, le ventre chargé de lièvres ou de faisans.

— « Qu'est-ce que tu as là, Albéric ? » demandèrent Père et Emerance d'une même voix.

Pour toute réponse, il se mit à pleurer. Pleurer non point comme le fait habituellement un homme, lèvres serrées et mains presque immobiles, mais comme la plus faible des femmes. Tirant de sa gorge de grands bruits de pompe sèche, se tordant les doigts, frappant de son front la pointe de ses genoux.

Descendu de la carriole, il titubait et bientôt se laissait tomber dans la neige pour cacher son visage et pleurer encore.

Pauline ? Où était donc Pauline ?

Il consentit enfin à nous suivre jusque dans la cuisine où le feu ranimé parut lui faire du bien. Il sécha quelque peu ses larmes et entreprit de nous expliquer ce qu'elle était devenue.

Ses mains au bout de ses immenses bras dessinaient un fusil que l'on recharge, des arbres, des ailes d'oiseaux. Ses mains allaient d'une lampe à l'autre, heurtaient la table ou une chaise.

Son visage mourait, revivait. Mais nous ne comprenions rien à rien.

L'oiseau pris à la glu, ou on ne sait trop comment ; l'oiseau proprement déshabillé, puis lancé vers quelque clairière ; les autres qui se lèvent de leurs branches pour lui faire un manteau... Bon, et après ?

Est-ce que, par hasard, tu l'aurais blessée avec ton fusil ? Tuée ? On ne sait jamais, un faux mouvement, une chute qui fait que le doigt presse la détente... Tu dois nous le dire, Albéric ! Ce serait un nouveau malheur pour toi et pour nous — un très grand malheur, Albéric — mais qu'y faire maintenant que...

Non ? C'est non ! Bien sûr, tu nous l'aurais ramenée dans la carriole pour qu'on la soigne ou qu'on l'enterre, et pas laissée là-bas comme une mauvaise viande.

Et maintenant tu ne vas pas nous dire non plus qu'elle s'est égarée ? Jamais vous ne vous quittez dans la forêt... A moins que l'oiseau plumé n'ait pas fait ce que vous vouliez. Qu'il ne vous ait fait courir l'un à gauche, l'autre à droite, et pour finir...

Si c'est cela, il faut partir tout de suite. La nuit qui commence

peut lui être fatale... Sortons les carrioles, les chevaux. Habillons-nous chaudement, que chacun prenne sa lanterne, et en avant.

Sur le coup, Albéric ne fait ni « oui » ni « non ». Il nous laisse chausser nos bottes, prendre nos bonnets. Peut-être n'a-t-il pas vraiment compris... Il nous regarde, la bouche entrouverte et rouge. Ses yeux sont noirs d'hébétude ; ses deux mains barrent comme une arme son ventre, cette chose qui gonfle exagérément son manteau de gros drap et dont nous nous sommes désintéressés trop tôt.

Pour lui, nous existons à peine... Mais, au moment où nous ouvrons la porte pour nous rendre aux écuries, il fait un geste. Large geste des deux bras pour nous retenir. Un bouton craque sur le devant de son corps et un peu de cette vérité qu'il voulait nous servir fibre après fibre — et peut-être bien nous cacher — nous apparaît enfin.

« Albéric ! »

Sortant de sous son manteau à lui, le manteau de Pauline. Manteau de drap bleu sombre garni d'un liseré de cuir et doublé de fourrure blanche. Emerance s'avance et le tire à elle. Le manteau d'Albéric s'ouvre tout à fait et tombent à nos pieds la cotte de laine, l'écharpe, la chemise... Et jusqu'au bandeau des cheveux.

« Albéric, malheureux ! Tu ne lui as pas fait ça, dis ? Tu n'es pas allé jusque-là pour pouvoir mieux tuer ?... Et maintenant, Albéric ? *Maintenant ?* »

Albéric ne bouge pas. Il regarde les vêtements dépliés, la neige qui fond autour de ses bottes. Il ne fait aucun geste sinon celui de se cacher le visage pour sangloter à nouveau.

Vers quatre heures du matin, un bruit provenant des greniers à céréales nous tira de notre demi-sommeil. Quelqu'un marchait là-haut... S'agenouillait, creusait avec les mains quelque tas de froment ou d'avoine.

A chacun de ses mouvements, une brique vibrait dans le plafond. On aurait dit d'un insecte, d'un feu rongeant une feuille.

Nous sortîmes de nos chambres et, en un instant, nous fûmes à nouveau dans la cuisine.

— « Un voleur ! C'est un voleur, » clamait Emerance. « Faut y aller... »

— « Faut y aller, oui, » répétait Père de sa plus petite voix

tandis qu'il décrochait son fusil et le chargeait doucement. « Mais si on allait d'abord réveiller Albéric ? Il ne sera sûrement pas de trop. »

— « Non, » dit Emerance. « Le pauvre en a assez vu... Tant mieux s'il dort ; le sommeil, ça guérit. »

Traînant plus que d'habitude son pied-bot, Père se dirigea vers l'escalier qui conduisait aux greniers. Nous lui emboîtâmes le pas avec une lanterne dont nous recouvrions la lumière avec nos mains.

Arrivés devant la porte fermée, chacun voulut poser un œil sur le trou de la serrure. Vers le milieu du deuxième grenier, là où tombait d'une solive un bouquet de plantes séchées destiné à éloigner par son odeur les charançons, une ombre plus noire que la nuit.

Chacun retient son souffle. Le bruit encore du grain remué, d'un sac de jute que l'on traîne sur la brique sèche.

— « J'ouvre la porte d'un seul coup, et toi tu tires... »

Père se recule, hoche la tête :

— « On ne tue pas comme ça. Faut prévenir un peu, même si on a là le plus dangereux des... »

Des deux mains, Emerance fit claquer la serrure. La porte s'ouvrit, livrant passage à la lumière bleuâtre de notre lanterne. Sous le bouquet de plantes séchées, l'ombre grandit. Homme ou femme à genoux, et il ou elle se relevait. Trop loin pour voir ses mains, son visage ; trop loin pour voir ce qu'il ou elle était venu nous voler.

— « Tire ! » hurla Emerance à l'adresse de Père. « Tire donc, malheureux... »

Père hésite, l'espace d'un instant. Trop longtemps.

— « C'est que... » dit-il, son fusil sous le bras.

Finalement, il épaule. Eclair rougeâtre ; tuiles qui se soulèvent, n'en finissent plus de vibrer. L'ombre plus noire que la nuit vacille. Mais bientôt elle s'éloigne. Plonge vers le fenil, la grange.

*Elle* va nous échapper. *Elle* va pousser l'une des deux portes de la grange et fuir vers les champs, se perdre dans la neige avec son butin.

Froment ? Avoine ? Mais ce butin, si mince soit-il, il ne faut pas que le voleur l'emporte. Ainsi en a décidé Emerance. Ce froment, cette avoine, c'est un peu d'or arraché à la terre, sa vie, la vie des siens.

Arrachant le fusil des mains de Père, elle s'élance vers l'escalier.

Elle est dans la cuisine. Elle ouvre la porte qui donne sur le chemin.

La neige tombée a une odeur de fruits verts. Elle glisse vers nos pieds, les recouvre. Du ciel ne descend plus qu'une petite bise sèche.

L'un de nous dit :

— « Eteignons les lampes et ne bougeons plus. »

Père gémit tant son souffle lui fait mal. Le bruit de son cœur nous remplit les oreilles.

Il dit :

— « Qu'on aille réveiller Albéric ! Moi, avec mon pauvre pied et mes poumons d'asthmatique, qu'est-ce que vous voulez que je fasse... ? »

Nous ne bougeons pas. Passé le seuil, quelque part dans la nuit, un vague bruit de galop. Emerance lève le canon de son arme, épaule.

Droit devant elle, elle tire une fois. Puis, après avoir rechargé fébrilement, une deuxième et une troisième fois.

L'air se déchire, puis se referme.

Albéric n'avait guère touché à son lit. A peine voyait-on dans la couverture la forme de son corps... Cette nuit-là, d'autres tâches plus importantes que le sommeil l'avaient requis ailleurs — et nous aurions dû y penser tout de suite, et point nous précipiter comme des fous, l'arme à la main.

Dans l'écurie, il manquait un cheval. Le préféré d'Albéric. Caboche, le demi-sang.

Ce dernier nous revint dès le lever du jour. Il avait dû suivre ses propres traces dans la neige. Il paraissait en proie à une grande crainte, sa bouche tremblait, mais il se laissa approcher et emmener à sa place sans broncher.

A l'encolure et sur le dos, il avait de grandes taches de sang gelé.

« Mon pauvre frère ! » s'exclama Emerance.

Sans plus attendre, nous nous sommes mis en route.

Peut-être n'était-il pas trop tard... Les traces du cheval nous conduisirent en droite ligne dans une des premières clairières de la forêt de Sainte-Rumes.

Albéric était là dans la neige, avec sa grande blessure sous sa chemise. Recroquevillé et déjà dur comme le bois.

De part et d'autre de son corps, deux sacs de jute remplis aux

trois-quarts d'avoine jaune. La meilleure, la plus belle. De celle qu'on mettrait en terre, au printemps...

Avoine qui, en quelque sorte, devait servir de rançon.

Sacs dont il n'avait pu dénouer les liens, affaibli qu'il était...

« Pauline ! Pauvre Pauline... » répétions-nous comme une prière.

Tout autour, mêlées aux empreintes du cheval qui avait dû longtemps hésiter avant de nous revenir, d'autres empreintes. Celles de milliers d'oiseaux dont nous savions qu'ils étaient noirs. Freux, corneilles, choucas...

Et parmi celles-ci, d'autres encore. Moins nombreuses : deux pieds nus qui devaient être ceux d'une femme.

Deux pieds nus, étroitement entourés.

Pauline ! Pauline, prisonnière ou compagne des oiseaux. Qui donc, un jour, nous la ramènerait ?

---

## ENTRE LECTEURS

*Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers.* LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse.) (3 lignes gratuites pour tous nos abonnés.)

---

ACHETE : tous les C.L.A. VENDS : *Fiction, Galaxie, Planète, R. Fantastique, F.N. Anticipation,* revues de cinéma, Fu-Manchu, Sphère d'or, œuvres de Jean de la Hire, Leroux, Leblanc et nombreux hors-collection. LEVINE, 6 rue Rollin, PARIS 5e, 326.11.32.

---

BRUXELLES, 4 rue de Namur. « PEPPERLAND » vend et achète tout ce qui concerne la S.F., le Fantastique, l'Insolite, la B.D. et le Cinéma.

---

RECHERCHE n°s 1, 2, 3, 4 du C.L.A. Faire offre à M. Guy DESOMBRE, « La Chesnaye », 37 - LA MEMBROLLES.

---

Librairie PELLUCIDAR, 8 rue Mayran, PARIS 9e, de 14 h à 20 h (fermé le dimanche). Tél. 878.48.13. ACHETONS livres d'anticipation, romans populaires, bandes dessinées, revues de cinéma.

---

VENDS C.L.A. *Rayon Fantastique, Fleuve Noir Anticipation* et *Angoisse* etc. Liste sur demande. Jean WAJSMAN, 151 Bd de Charonne, PARIS - 11e.

---

VENDS *L'assaut de l'invisible* et *Les armureries d'Isher* de Van Vogt (R.F.), *Cailloux dans le ciel* d'Asimov (R.F.), *Le livre de Mars, Elric le nécromancien, Agent de l'Empire Terrien, La nuit du jugement* (C. Moore) au C.L.A. Faire offre à M. Daudé, 30 rue des Couronneries, 86 - POITIERS.

---

VENDS nombreux romans de S.F. toutes maisons d'édition. Recherche illustré *Météor,* éditions Aredit, du no 23 au 98. S'adresser à BRECH J.M., 39 rue de Diesen, 57 - PORCELLETTE.

---

RECHERCHE ouvrages sur ésotérisme, soucoupes volantes et J. Gieu ou J.G. King d'anticipation. Faire offre à VIDAL Th., 6 rue Lamartine, PERPIGNAN.

---

ACHAT-VENTE : Science-fiction, fantastique, bande dessinée de toutes époques. Acceptons listes de recherches - vente par correspondance, catalogue en préparation. Librairie LA SPHERE, 14 rue Fagon, PARIS 13e. Ouvert tous les jours sauf le dimanche de 14 h à 20 h. Tél. 331-17-42.

---

VENDS au plus offrant : *Fleuve Noir-Anticipation,* nos 1 à 50 (sauf 13 et 26) ; *Présence du Futur,* nos 1 à 85 (sauf 83) ; *Rayon Fantastique* nos 1 à 124 (sauf 116). Offres à VAN VELLINGEN, 2 rue Mathysart, EMBOURG (Belgique).

---

RECHERCHE *C.L.A.* nos 2, 3, 7 ; *Galaxie Bis* nos 1, 2, 4 ; *Présence du Futur* nos 7, 15, 21, 23, 46, 52. Faire offre au Dr. J.C. SERRE, 3 rue Vaneau, 34 - MONTPELLIER.

---

ACHETE nombreux nos *Fiction, Galaxie* et *G. bis, C.L.A. Rayon Fantastique, Hara-Kiri.* Echange possible contre *Anticipation* et *Angoisse F.N., Planète* 11, 12, 13. Envoyer liste et prix à D. THIRY, 17 rue G. Courbet, 90 - BELFORT.

---

VENDS C.L.A. au plus offrant : *Empire de l'Atome* (van Vogt). Philippe LACRAMPE-COULOUME, 5 allée V.-Hugo, 92 - CHATENAY.

---

VENDS 3 F unité ou 120 F le lot : *Fiction* nos 1, 4, 12 à 27, 29 à 37, 39 à 41, 45 à 50, 52 à 59, 74, 75, 77 à 79. *Fiction Spécial* n° 1 (10 F). Didier BUNEEL, 5 place de la Porte Champerret, PARIS 17e.

---

J'ai égaré règle du jeu « La bête noire » de Pierre Dac. Remercie qui m'en adressera copie à METOIS, Chemin des Plateaux, 33 - FLOIRAC.

---

VENDS nbx *Présence du Futur, Rayon Fantastique, C.L.A., Marabout Fantastique et F.N.* Envoyez listes de recherche et propositions de prix à M. DELBECQ, 44 rue H. Lemaire, 59 LOMME.

*Chronique littéraire*

# Doug et Jake

## par Jean-Pierre Andrevon

Essai de démonstration d'une concordance entre l'univers de Ray Bradbury et celui de John Ford, à l'occasion de la lecture du recueil **Je chante le corps électrique.**

L'univers de Ray Douglas Bradbury est un univers éclaté en de multiples galaxies-îles, provinces dérivant dans le fini d'un monde clos dans l'espace mais ouvert dans le temps passé. Cette particularité structurale (qu'on nommera « insularité ») rapproche le monde de Ray Bradbury de celui du cinéaste John Ford.

Il ne me semble pas que la comparaison ait été déjà tentée. Elle s'impose pourtant, à la lecture d'un recueil comme **Je chante le corps électrique,** qui fut publié aux USA en 1969 et qui contient à côté de quelques nouvelles anciennes (comme **L'enfant de demain - The shape of things,** 1948), des textes pour la plupart récents. Ajoutons pour compléter le répertoriage du contenu que, sur dix-huit nouvelles, deux seulement avaient été traduites auparavant en français : **Retour au Kilimandjaro** et **Henry IX** (paru dans **Fiction** n° 199, sous le titre **Sceptre ultime, durable couronne**).

Que trouvons-nous dans ce recueil ? De simples histoires qui prennent, à un moment de leur trajectoire personnelle (généralement un moment fort, un moment-crise) des groupes humains allant du simple couple (**Femmes, L'enfant de demain**) ou de la famille (**La prophétesse de basse-cour, Tous les amis de Nicolas Nickleby sont mes amis**) à une communauté tout entière (**Oui, nous nous rassemblerons au bord du fleuve**), quand ce n'est pas à un peuple (**Henry IX**).

Parfois, le groupe est stable : c'est le cas de la famille de **L'enfant de demain,** qui habite une grande ville anonyme, de celle de **Tous les amis...,** qui coule des jours paisibles à Green Town (Illinois), c'est le cas aussi de grand-mère Loblilly dans sa petite bourgade du Missouri (**Le jour de la grande exhumation**), du **Costaud** et de sa mère, dans une petite ville en bordure de l'océan.

Parfois au contraire le groupe, sans cesser d'être resserré sur lui-même, progresse au long d'une trajectoire qui n'est plus seulement temporelle mais aussi spatiale. Citons **La prophétesse de basse-cour** (où toute une camionnée erre sur les routes de l'Amérique en proie à la récession) ou **A la recherche de la cité perdue** (qui nous montre un groupe de riches dilettantes naviguant sur le pre-

mier canal de Mars à être de nouveau irrigué).

Mais, que le groupe soit immobile ou mouvant, il reste groupe, un groupe peu ouvert sur l'extérieur, lequel est d'ailleurs le plus souvent synonyme de danger, d'agression.

Cette constante du schéma d'insularité est, on le reconnaîtra, la marque de fabrique de l'univers fordien. Citons seulement le village de **My darling Clementine** ou celui de **L'homme tranquille,** ou bien, pour ce qui est de l'île mouvante, la diligence de **Stage coach** ou le cargo de **The long voyage home.**

Et, comme chez Ford, ce qui lie entre eux les membres du groupe bradburyen, c'est l'irruption d'un élément extérieur qui précipitera l'état de crise (**crise** n'étant pas pris au sens seulement tragique du terme : il peut aussi s'agir d'une crise heureuse...)

Ainsi, dans **Les farouches incendiaires,** les révolutionnaires irlandais et Lord et Lady Kilgotten sont-ils mutuellement changés par leur rencontre. Dans **La prophétesse de basse-cour,** la famille errante voit le signe de la prospérité à venir au cours d'une rencontre d'étape avec une étrange logeuse. Dans **Je chante le corps électrique** (la nouvelle qui donne son titre au recueil), la vie d'une famille dont la mère vient de mourir est changée par l'achat d'un robot grand-mère qui comble le vide laissé par la disparue. Dans **Tous les amis de Nicolas Nickleby sont mes amis,** le monde du jeune Ralph est bouleversé par la rencontre avec un homme qui se fait passer pour Charles Dickens...

Parfois, l'élément étranger n'est pas un être vivant — et il faut remarquer qu'alors sa présence est beaucoup plus néfaste : c'est la maison de **L'interdit,** qui chasse ses visiteurs ; c'est la ville martienne de **A la recherche...,** qui fait éclater le groupe ; c'est l'autoroute ouverte à proximité d'Oaklane, qui condamne la petite ville (**Oui, nous nous rassemblerons au bord du fleuve**).

L'irruption d'entités extérieures qui viennent bouleverser l'ordonnance de « l'île » est un élément dramatique typiquement fordien. Pour ne citer que deux exemples, rappelons-nous l'arrivée de Sean Thornton à Inisfree (**L'homme tranquille**), ou celle des pillards chinois dans la mission catholique de **Frontière chinoise.**

La similitude de certains décors vient en contrepoint de la ressemblance des thèmes pour faire coïncider un peu plus l'univers de Ford et celui de Bradbury. On peut passer rapidement sur ce goût pour les petites bourgades un peu en marge où le temps, un beau jour, s'est arrêté : Oaklane (**Oui, nous nous rassemblerons...**), Green Town (**Tous les amis...**) chez Bradbury ; Tombstone (**My darling Clementine**) ou Inisfree chez Ford. Cela est suffisamment clair, et dénote chez les deux hommes ce même goût pour une certaine réclusion qui est davantage ouverture sur le passé qu'emprisonnement géographique. Nous y reviendrons...

La présence de l'Irlande comme lieu privilégié de certaines nouvelles, de certains films, est aussi caractéristique de ce retour vers le passé, de cette attention portée à une terre à la fois riante et paisible, et par ailleurs riche d'une histoire violente mais qui, de toute façon, est « derrière soi ». Chez Ford, natif du pays, cela n'étonne pas. **Le mouchard, L'homme tranquille, The rising of the moon, Young Cassidy,** témoignent entre autres de la permanence de ce retour aux sources. Or, on est frappé de trouver, dans **Je chante le corps électrique,** trois nouvelles ayant l'Irlande pour cadre, une Irlande d'ailleurs envisagée sous un angle chaque fois différent : violente dans **Les farouches incendiaires,** mystérieuse dans **L'interdit,** paisible enfin dans **Du printemps dans l'air.** Il faut donc en conclure que Ray Bradbury fut tellement frappé par ce pays (on sait qu'il y séjourna longuement, alors qu'il travaillait avec John Huston sur le scénario de **Moby Dick**)

qu'il en fit sa seconde patrie — littérairement au moins...

Deux autres détails enfin, relevés dans **Je chante le corps électrique,** viennent plaider en faveur de cette rencontre entre « Doug » et « Jake ». L'évocation, par Bradbury, de Lincoln (**La seconde mort d'Abraham Lincoln**) semblerait prouver que ce personnage historique qui personnifie, aux yeux de Ford, les plus hautes vertus de la démocratie américaine, a su aussi trouver sa place dans le ciel de l'écrivain. Ne citons que pour mémoire les deux principaux films de Ford consacrés à l'homme d'Etat : **Young mister Lincoln** (**Vers sa destinée**) et **The prisonner of Shark Island** (**Je n'ai pas tué Lincoln**).

Quant à l'intérêt qu'éprouvent les deux créateurs pour l'aspect social de la vie des personnages qu'ils mettent en scène (ou en livres), il est caractéristique de les voir converger sur une même période (la grande récession des années 30) et les mêmes personnages (une famille errant en camion sur les routes), à l'occasion d'un film célèbre (**Les raisins de la colère**) et d'un des contes du recueil (**La prophétesse de basse-cour**).

Certes, tout cela n'est peut-être pas suffisant pour témoigner d'une véritable fraternité d'inspiration entre les deux artistes. Il y a bien rencontre de thèmes, de décors, mais on pourrait en trouver d'aussi éloquents à propos de bien d'autres créateurs.

D'autre part, tout semble séparer les deux hommes : Bradbury est dans la force de l'âge (50 ans) et dans la plénitude de son talent, Ford est un vieillard qui ne tourne plus. Bradbury passe pour un intellectuel, alors qu'on rangerait volontiers Ford parmi les « instinctifs ». Enfin et surtout Bradbury, grâce à quelques timides attaques contre les machines, à son émoi devant l'autodafé des livres, à sa participation à un manifeste contre la guerre du Vietnam (voir **Fiction** n° 175), s'est donné une auréole de libéral, voire d'homme de gauche ; alors que Ford, qui est contre-amiral « dans le civil », qui a soutenu Goldwater et a quelque peu malmené les Indiens dans nombre de ses westerns, a plutôt une étiquette de conservateur, quand ce n'est pas de réactionnaire...

Or, ces différences me paraissent surtout de surface. Passons sur l'âge, qui n'a jamais rien prouvé (et d'ailleurs, l'aspect fordien de Bradbury n'est jamais apparu plus clairement que dans les œuvres de sa maturité — celles, précisément, de **Je chante...**). La pseudo-barrière entre intellectuels et non-intellectuels peut aussi être écartée : d'abord il s'agit d'une haïssable conception bourgeoise, ensuite aucun des deux hommes en cause n'a fait des études bien considérables, et par ailleurs tous les proches de Ford le présentent comme un lecteur acharné.

Quant aux convictions politiques respectives de « Doug » Bradbury et de « Jake » Ford, elles ne sont pas de celles qui tracent au burin un profil bien défini. Au contraire, dans les messages (ou disons simplement les anecdotes) que chacun délivre, se trouve en fin de compte la même aspiration vers la liberté, la dignité de l'homme. Si la voix est parfois différente et si, reconnaissons-le, Ford, sur la fin de sa vie, s'est égaré coupablement (sur le problème du Vietnam), les deux hommes œuvrent dans le même sens quant à la recherche d'un humanisme qu'ils voient l'un et l'autre disparaître — Bradbury dans une fiction de la réalité, Ford dans une réalité de fiction.

Cette recherche d'une dignité, c'est-à-dire d'une individualité, d'une identité, poussent les deux auteurs à situer leurs cénacles loin des grandes villes — et c'est là que nous retrouvons ce goût commun pour la petite bourgade, pour le village, pour le lieu réduit où tout le monde se connaît, où chacun peut voir, à nu, battre le cœur de son voi-

sin, de son semblable. Fort rares sont en effet les films de Ford situés dans la ville, ou alors (et c'est le cas de Dublin dans **Le mouchard**) elle apparaît comme une entité sale, visqueuse, hostile, où l'on se fourvoie — au propre comme au figuré... La ville est aussi chez Bradbury synonyme de menace, d'étouffement ; il suffit de lire **Fahrenheit 451**, ou l'admirable récit **Le promeneur** (dans le recueil **Les pommes d'or du soleil**), ou encore, dans **Je chante...**, la novelette **A la recherche de la cité perdue**, pour s'en rendre compte.

Dans un village, au contraire, les conflits, si conflits il y a, peuvent s'apaiser rapidement, car ce ne sont plus des masses qui s'affrontent mais, tout simplement, des hommes : les Clanton éliminés, Tombstone redeviendra calme (**My darling Clementine**) ; de même qu'Inisfree, une fois réglé le différend entre Danaher et Thornton (**L'homme tranquille**). Ce resserrement géographique, je l'ai dit plus haut, est l'occasion d'une ouverture sur le passé, un passé sans aucun doute mythique mais qui, chez Ford comme chez Bradbury, évoque les jours calmes que ni le présent ni le futur ne promettent. Et là est sans doute le côté passéiste, donc passif des deux hommes.

Un village est, par définition, un lieu figé dans le temps, tourné vers l'arrière, un lieu qui se meurt. Une nostalgie particulière nimbe donc ces îles à la dérive, dont on ne peut ou ne veut s'échapper que dans une seule direction : vers l'arrière, vers l'enfance.

Dans **Je chante le corps électrique**, Bradbury opère ce retour de plusieurs manières différentes, mais toutes significatives. **Barton appelle Barton**, par exemple, met en scène un homme isolé sur Mars depuis cinquante ans, et qui a enregistré dans sa jeunesse des appels téléphoniques à l'intention de son moi futur : la seule sauvegarde du naufragé est ce retour illusoire à une jeunesse fixée dans la mémoire automatique d'une machine.

Dans **Tous les amis de Nicolas Nickleby sont mes amis**, un écrivain raté, qui n'a jamais pu écrire une seule ligne correcte, a appris par cœur les livres de Dickens et se joue la comédie de les récrire : le saut en arrière se double ici d'une dépersonnalisation, d'un abandon de son moi adulte, au profit d'une projection dans l'ego d'un conteur spécialisé dans les récits d'enfants.

Ce saut dans le temps, ce refuge cherché dans le passé, dans ce qui est mort (pensons aussi au **Jour de la grande exhumation**, où grand-mère Loblilly ouvre le cercueil de son fiancé mort soixante ans plus tôt), est la marque d'un pessimisme certain, de même que c'est le propre d'un caractère à franchement parler réactionnaire : car la fuite dans le passé, même si elle a pour but la recherche de la dignité, est aussi refus des responsabilités, capitulation devant l'adversité. (Chez Ford, la retraite de « l'homme tranquille » peut être analysée de cette façon. Mais il serait faux de pousser trop loin l'analogie : le héros fordien est un être volontariste, qui tente d'aller, physiquement au moins, au bout de lui-même. Cependant, la tentative de récupération par la société blanche d'enfants blancs élevés par des Indiens — thème commun à **La prisonnière du désert** et aux **Deux cavaliers** — évoque cette même recherche vaine et illusoire d'une enfance totalement occultée.)

Qui dit passé, enfance, dit aussi mère. Et le personnage de la mère est aussi important chez Ford que chez Bradbury. C'est la conscience, l'exemple (ce que pourrait aussi être le père), mais c'est en plus, caractères spécifiquement féminins, le havre, la douceur, les jupes où se cacher (en somme, et toujours, une certaine démission). Chez Ford, on connaît des personnages de mères qui sont au premier plan de l'histoire : **Four sons, Les raisins de la colère, Young Cassidy** en témoignent. Dans **Je chante le corps électrique**,

Bradbury évoque avec force un personnage maternel (mère ou grand-mère) dans **Prophétesse de basse-cour, Je chante..., Tous les amis**... ou **Le jour de la grande exhumation.** Quant à la mère présentée dans cette petite tranche de vie de style « nouveau roman » qu'est **Le costaud,** elle est franchement castratrice...

On peut donc constater chez les deux auteurs, pareillement réputés pour être des spécialistes d'« histoires d'hommes », l'emprise assourdie d'une tentation vers le matriarcat — significative d'une constante vers le « retour aux sources ».

D'autres liens encore (sur lesquels je passerai rapidement) les unissent : une passion pour la justice, qui déborde souvent du cadre humain pour aller discrètement vers le divin (les deux hommes sont croyants, et cela se sent) ; une verve antiraciste qui s'exprime souvent (voir, chez Ford, **Le sergent noir** pour les Noirs et **Les cheyennes** pour les Indiens ; chez Bradbury, en particulier, **La grande partie entre Noirs et Blancs** dans le recueil **Les pommes d'or du soleil**) ; un dégoût de la violence enfin — purement et simplement absente chez Bradbury (ou alors très feutrée) et donnant lieu chez Ford à des images brèves mais sans équivoque : voir en particulier les scènes de guerre de **They were expendable (Les sacrifiés)**, celles des **Cavaliers,** celles de son sketch sur la guerre de Sécession dans **La conquête de l'Ouest.**

Je pense qu'il y a là des convergences indéniables, auxquelles il faudrait ajouter une matière plus difficilement discernable, mais qui tient à la tendresse avec laquelle les deux créateurs modèlent leurs personnages — toujours des « petites gens », mais dont on devine bien la grandeur quotidienne, toujours des êtres issus du peuple, qui ont une pâte, une épaisseur humaine tracée le plus simplement du monde, en quelques lignes, en quelques images. Bradbury comme Ford sont des hommes chaleureux, qui savent comment la vie est faite et sont aptes à jauger les faiblesses sans juger ceux qui les portent : aussi ne trouve-t-on chez eux ni héros ni traîtres, et pas la moindre trace de manichéisme ou de didactisme. Chez Bradbury comme chez Ford, il y a des hommes et des femmes, qui ont leurs moments de désespoir et leurs moments de courage, leurs heures obscures et leurs heures de lumière, et dont l'exemplarité ne repose sur aucune ficelle de récit mais simplement sur l'épaisseur charnelle faillible dont ils ont été dotés.

Et il n'est pas jusqu'à une certaine lumière qu'on retrouve chez les deux créateurs : cette lumière douce, limpide bien qu'ourlée de la poussière que soulèvent le vent ou les chevaux, chez Ford qui est un esthète du contre-jour, et qu'on sent présente chez Bradbury en ses meilleures pages, celles de ses contes ruraux du sud ou de l'ouest — lumière voilée, crépitante de chaleur, prometteuse aussi bien de drames que de joies.

Il reste une dernière barrière à franchir : Bradbury a construit sa carrière sur le fantastique et la science-fiction, alors que Ford, qui est un « naturaliste poétique », n'y a jamais touché, de près ou de loin. Pourquoi alors vouloir à tout prix les assembler ?...

C'est que ces différences de genres abordés ne me semblent pas importantes en regard de la manière dont ils sont abordés. Et d'ailleurs, si **Fahrenheit** est le moins fordien des Bradbury (parce que le plus proche, parmi ses ouvrages, d'une SF traditionnelle — encore qu'on y trouve bien l'opposition ville/oppression-campagne/liberté), la planète Mars des **Chroniques,** en revanche, avec cette recherche d'une nouvelle frontière à travers les étendues mortes des sables hantés par les Martiens survivants et sitôt décimés, est bel et bien semblable à l'ouest de Ford.

Mais c'est naturellement à travers les nouvelles récentes de Doug que la parenté avec Jake est la plus évidente...

Je n'ai pas fait état ici, à propos du recueil qui est à l'origine de cette chronique, de classification dans les récits — ce qu'on fait habituellement lorsqu'on se lance dans l'étude critique d'un ouvrage de Bradbury... Certes, et très superficiellement, on pourrait répartir les textes en cinq catégories. Poème : **un.** Fantastique : **un.** Science-fiction : **cinq.** Insolite : **trois.** Réalisme : **huit.** Mais c'est volontairement que je ne cite pas de titres. Car le liant de l'écriture (je préfère, au terme technique et froid de style, l'expression plus vague mais plus riche de « vision du monde ») fait qu'une nouvelle de pure SF, sous la plume de Bradbury, rend la même sonorité qu'un texte en apparence réaliste.

Bien sûr, il y a au moins deux textes, dans **Je chante le corps électrique,** qui sont nettement en marge de l'univers fordien. Le premier est le poème pâteux qui termine le recueil (**Christus Apollo**), que je préfère considérer comme un péché de circonstance. Le second est le conte fantastique (**Femmes**), fort beau au demeurant, mais que l'on comparera plutôt à **Ça** de Theodore Sturgeon (**Fiction** n° 200) : à la créature issue de la boue, destructrice et asexuée de Sturgeon, Bradbury oppose une création féminine née du limon de l'océan, assoiffée d'un désir de possession total — image une fois de plus de la mère et du retour freudien que le mâle bradburyen ne peut s'empêcher d'effectuer sans cesse vers elle.

Mais ces marges étroites ne modifient pas la coïncidence profonde qu'il y a entre l'univers de Bradbury et celui de Ford. Entre les fusées du premier et les chevaux de l'autre, il n'y a pas l'épaisseur d'un cheveu.

Nous voici donc loin de la querelle à propos d'une trahison de la SF par l'auteur des **Chroniques martiennes.** Il est vrai, Bradbury s'éloigne de notre littérature de prédilection, et sa présence au sein de la collection « Présence du Futur » ne peut plus guère être considérée que comme un indice de routine, comme un label commercial à lui appliqué par ses éditeurs français. Et qu'importe ?...

Ce recul, cette évanescence (ou cet élargissement, cet approfondissement ?) vont peiner certains. Mais, de même qu'on ne considère plus Ford comme un bon faiseur de westerns mais comme un des créateurs majeurs du cinéma contemporain, on pourra de concert cesser de voir en Ray Bradbury un écrivain de science-fiction raté, pour le ranger sans réticence, à la suite d'Hemingway ou de Faulkner, parmi les grands conteurs américains du siècle.

Et n'est-ce pas mieux ainsi ?

---

# Revue des livres

## POEME-BULLES par Dino Buzzati

Dino Buzzati, qu'on savait attiré par le dessin (il exposa quelques toiles à Paris il y a deux ans, et son dernier ouvrage, un conte pour enfants, *La fameuse invasion des ours en Sicile*, est largement illustré par ses soins), vient de nous donner, via les éditions Robert Laffont, un grand album titré *Poème-bulles*, qui comprend 213 planches-couleur format 24/16. Cette suite de planches, où texte et images s'assemblent en se complétant, forme la substance d'un poème dessiné, un poème éclaté en tableaux commentés.

Pour mieux rendre compte de cette continuité, j'aurai recours à la classique chaîne sémantique : signes-sens-signification, structure analytique qui pourra, je l'espère, aider le lecteur à se faire une idée de l'ouvrage dans ses composantes successives...

SIGNES. Au fil des pages se succèdent des planches comportant, soit un dessin unique sans texte, soit un dessin unique avec un court texte inséré, soit deux ou trois images accompagnées de quelques lignes, soit, mais plus rarement, un texte seul. L'alliance du texte et des dessins ne paraît pas correspondre à une idée précise de composition : parfois une phrase dite par un personnage flotte dans le dessin à l'aide d'une classique bulle ; parfois le texte fait commentaire au dessin, parfois il y a redondance quand le texte décrit trop ouvertement l'image, parfois encore une phrase reprise d'un plein texte figure à nouveau sur un dessin, à la manière d'un titre de planche.

Le trait de Buzzati est soumis à ces mêmes variances. Il peut être franchement enfantin, comme lorsqu'il montre (p. 160) des squelettes en uniforme montant la garde au bord d'un étang. Il peut être empreint d'une préciosité 1900 dans la présentation d'anatomies féminines (p. 96 à 99). Il peut rappeler certaines recherches de collages ou de pop'art, dans le rapprochement discordant de silhouettes (p. 182), dans la multiplication d'un plan unique (p. 211). Il s'inspire, en certains plans de foule paniquée, des peintures de Juan Génovès (p. 109, 110, 111), en d'autres, tel le train-maison des pages 196 et 197, ou les rayonnages infinis des répertoires de l'Etat-Civil des Enfers (p. 190), c'est plutôt Topor qui semble mis à contribution...

Mais, dans la majorité des cas, le dessin de Buzzati évoque les bandes dessinées des plus basses catégories, de celles qu'on trouve dans les kiosques sous forme de publications en petits formats, réservées en général à la « romance », à un érotisme de pacotille, à l'espionnage, au suspense épicé d'un rien de sadisme. Ne citons personne : ce genre de sous-littérature dessinée qui sévit dans les bas-fonds de la production, ce lumpen-prolétariat du récit graphique, nous en avons tous eu entre les mains, ne serait-ce que par une bien compréhensible curiosité vite assouvie. Buzzati y a abondamment puisé (l'Italie est particulièrement féconde), et de là viennent ces décors de villes anonymes, esquissées simplement par des enfilades de façades sombres et biscornues, ces perspectives ébauchées, stéréotypées, ivres, de ruelles sordides aux murs décrépits plantées de lampadaires d'un autre âge. Mais de là surtout viennent les personnages, aux traits tout juste esquissés, à la beauté fade et sommaire des figures que les lycéens dessinent dans les mar-

ges de leurs cahiers, à la silhouette de mannequins rigides casés dans les vitrines des Prisunic. La femme tient naturellement le devant de la façade, dévêtue de préférence : on peut compter en moyenne une paire de seins épanouis à l'étal toutes les deux pages, et je serais le dernier à m'en indigner si ces appas n'étaient pas vidés de toute leur chair par un trait sec et mécanique qui transforme la pesanteur de la mamelle en globes de verre pâles à la fermeté douteuse. Mais c'est que nous ne sommes pas au royaume du sexe, simplement dans le miroir graphique qui le reflète, après en avoir complètement gommé les contours et le relief — pour tout dire : la fonction... Quand l'entre-jambes des belles dévêtues n'est pas caché par une main opportune (p. 154), la courbure de la peau se présente nette et lisse comme une savonnette (p. 89).

Ainsi en va-t-il de toute chair dans l'univers de la bande dessinée, un univers à consommer de loin, mais où l'on ne pénètre pas... Et il faut, par une inadvertance presque miraculeuse, qu'une culotte blanche ruisselle comme une cascade menue entre deux cuisses au bronzage fort atténué (p. 95) pour que notre attention enfin se resserre sur l'objet présenté, pour que notre esprit (excusez-moi du peu) retrouve dans la nudité du dessin la pâte vivante qui l'a inspiré.

Les couleurs qui s'organisent en aplats schématiques sur les surfaces sont pâles et diffuses, essoufflées, comme celles de certains albums que nous vîmes dans l'immédiat après-guerre. Autour d'un gris unique évoluent des jaunes pâlichons, des roses fanés, un vert anémié d'objet en plastique, des beiges-cuisine, un petit bleu de ciel d'hiver. Cette coloration souffreteuse accentue l'impression de pauvreté, d'étouffement, de désespoir lancinant qui se dégage de *Poème-bulles*. Nous naviguons au fil des pages d'aubes en crépuscules, de sépulcres en catacombes, sans jamais voir le jour entre les fenêtres creuses, sans jamais saisir un sourire entre les lèvres fardées. Buzzati a travaillé sa matière ingrate par accumulation, par multiplication de poncifs et de médiocrités voulues : il en résulte une sombre épopée graphique, au charme en définitive troublant, pesant, prenant.

SENS. L'histoire racontée par Buzzati est des plus simples : Orphy, jeune homme qui vient de faire fortune avec ses chansons, voit un jour, par sa fenêtre de la Via Sterna, Eura pénétrer par une petite porte dans une mystérieuse propriété. Il la suit, se retrouve dans un Milan en apparence en tous points semblable à celui qu'il vient de quitter, mais qui est en vérité l'Enfer. Le diable-gardien (représenté graphiquement par un veston vide), en échange de quelques chansons, permet à Orphy d'aller à la recherche d'Eura pendant 24 heures. Il la retrouve, mais trop tard, et est expulsé des Enfers. Seule preuve de son passage dans l'au-delà : la bague d'Eura, arrachée à son doigt...

Si Buzzati a choisi de transposer de manière si transparente la légende d'Eurydice et d'Orphée dans le monde d'aujourd'hui, dans le Milan contemporain, c'est, n'en doutons pas, à cause des variations sur l'enfer qu'elle lui permettait. Tout, dans *Poème-bulles*, est centré sur la comparaison entre l'enfer et le réel, comparaison qui prend fin sitôt que commencée puisque les deux univers convergents sont décrits avec les mêmes mots, dessinés du même trait, coloriés avec la même absence de couleur. Ce qu'a voulu signifier Buzzati, c'est que l'enfer est le double parfait de la vie terrestre ou, si on veut bien renverser le propos, que l'enfer est déjà présent sur la Terre : l'enfer, c'est les autres, c'est nous, c'est notre vie.

Qu'on en juge par son apparence :

*L'éternité est comme une pierre*
*Pourtant on ne voit aucune différence.*
*Il y a des voitures, des maisons, des gens.*
*Ils marchent, ils parlent, ils fument, ils rient (...)*
*Ils bougent, mangent, boivent, etc.*
*Ils vivent presque.*
*Un peu transparents, c'est vrai,*
*De plus ils ignorent maintenant l'espérance*
*Qui est le plus terrible des supplices...*
(p. 74)

*Mais voyons, ici, que vous manque-t-il ?*
*Presque rien.*
*Depuis quelque temps on a même installé la TV en couleurs*

*Et pourtant il manque le plus important :*
*La liberté de mourir.* (p. 78)

*Et l'amour ?* (p. 84)
*(...) Finies les palpitations et les langueurs de la chair damnée* (p. 86)
*(...) Ainsi privés*
*De l'ardent désir, les hommes*
*Se souviennent pourtant vaguement*
*De sa beauté,*
*Mais seuls ils ne réussissent pas*
*A le ranimer, et s'ils rencontrent quelqu'un*
*Qui pendant quelques instants peut*
*Ressusciter en eux*
*Le frisson, l'orgasme, la passion*
*Qui là-haut les rendait fous,*
*Ils lui en sont reconnaissants.* (p. 88)

Cet enfer, c'est notre monde déjà, notre monde de plus en plus déshumanisé, froid, cloîtré, sans espoir, notre monde où l'amour n'est plus qu'érotisme banalisé, aseptisé, consommable sans battements de cœur, un monde où la mémoire fuit à travers le panier percé des crânes, un monde où bientôt peut-être la liberté même de mourir nous sera enlevée.

On aura reconnu, dans ces constantes, le pessimisme profond, existentiel, qui a toujours été la marque de Buzzati, mais qui s'est dévoilé avec plus de crudité dans ses recueils récents (*Le K*, *Les sept messagers*), à mesure que sa matière devenait plus concise, ses thèmes plus quotidiens.

SIGNIFICATIONS. Ceci exposé, on peut se demander à quelle nécessité profonde répond, chez l'auteur, la publication d'un ouvrage tel que *Poème-bulles*, qui va chercher sa thématique dans les lieux communs les plus affirmés (le monde est un enfer, etc.) et qui l'exprime avec une médiocrité graphique également affirmée, et naturellement voulue.

Je pense que l'idée de Buzzati a été de faire une sorte de catalogue, de répertoire des mythes et mythologies propres à notre époque, à notre culture, à notre société ; qu'en somme il a œuvré dans le même sens que Robbe-Grillet filmant *L'Eden et après* (si injustement massacré par mon confrère Garsault dans *Fiction* no 201 : si la tentative est en partie ratée — en 1970, les rêves d'exotisme de l'intellectuel petit-bourgeois ne se matérialisent plus sur le Maghreb de la traite des blanches mais plutôt dans les maquis boliviens — elle valait tout de même d'être signalée sans parti pris, et respectée).

En prenant d'un côté la « culture » (c'est-à-dire le parfum gréco-romain qui imprègne notre civilisation mais se « prolétarise » grâce à l'éducation de masse, la télévision, etc.) et de l'autre son envers (la bande dessinée de basse catégorie, support honni des penseurs), Buzzati a tenté un amalgame, ou plus exactement un collage propre à faire sourdre les mythologies (amour, mort, sexe, désespoir, indifférence) qui nous enrobent de leur cocon culturel. De là son effort pour rester au niveau du laid, du banal, des stéréotypes. Comme les sculpteurs opérant à partir d'objets puisés dans les poubelles et baptisant leurs assemblages « œuvres d'art », Buzzati a exploré les poubelles de l'art et de l'inconscient collectif.

Cette théorie du « n'importe quoi » érigé en système des beaux-arts porte naturellement en elle ses limites : c'est un exercice rhétorique, une domestication, un décryptage de l'inconscient par le conscient, donc un appauvrissement de la réalité. Finalement, la « charge » mythologique des bandes dessinées de dernière catégorie est plus forte que celle contenue dans l'ouvrage de l'artiste Buzzati.

Mais naturellement, à travers les pages, quelque chose passe : pas tant le message intellectuel que, justement, l'empreinte laissée par le créateur au travail, modelant un univers. Et c'est cette angoisse, cette fascination, qui tiennent à l'adresse avec laquelle ont été accumulés, additionnés, les éléments au départ négatifs de l'ensemble.

Finalement, *Poème-bulles* tient son engagement : miroir, il nous renvoie le reflet terne de notre propre gueule, flottant dans le brouillard triste et pâle de notre petite réalité.

**Jean-Pierre ANDREVON**

---

**Poème-bulles** par Dino Buzzati : Robert Laffont.

---

## QUIA ABSURDUM par Pierre Boulle

Un excellent recueil de nouvelles où l'humour pétille à chaque ligne, ou plutôt entre chaque ligne. Il comprend deux parties bien distinctes : *Sur la Terre*, avec quatre récits, et *Comme au ciel*, qui en contient trois seulement. Le tout forme un ensemble cohérent qui justifie le titre et démontre s'il en était besoin l'absurdité de l'existence, ou plutôt de la place de l'homme et de l'influence de sa volonté sur les choses et les gens dans cet univers ou dans d'autres.

Le recueil s'ouvre sur *Son dernier combat*, type de la nouvelle à chute, qui met en scène des personnages historiques sous une forme uchronique, puisqu'ils sont censés être morts depuis 1945. Suivent *Le plombier*, *Interférences* et *L'affût au canard*. Ces trois textes n'entrent pas dans la catégorie des sujets critiqués par *Fiction*. Disons pourtant que le premier s'apparente à l'humour noir et est souvent difficilement supportable, comme certains dessins de Topor. Car la frontière entre le tolérable et le mauvais goût est très mince, et l'on ne sait s'il faut seulement grincer des dents et tenir bon ou rejeter le tout en maîtrisant un haut-le-cœur. Par contre, *Interférences* est un petit chef-d'œuvre qu'apprécieront les lecteurs de *Mystère-Magazine* et qui démontre à merveille l'impossibilité de tout prévoir.

La seconde partie du livre flirte avec la science-fiction, ce qui pour Pierre Boulle n'est pas un coup d'essai puisque l'on a déjà lu de lui, entre autres, *E = MC2* et *La planète des singes*. *Quand le serpent échoua* est une magnifique démonstration de la rigoureuse logique du proverbe « Le mieux est l'ennemi du bien ». Si sur la 3 000$^{e}$ planète habitée la femme s'avise de ne pas croquer la pomme, il en résultera infailliblement une catastrophe à l'échelle cosmique. C'est en même temps la remise en cause du mythe de l'immortalité et des notions communes du bien et du mal. Une philosophie au sens populaire du terme, sans doute un peu facile, mais l'on sent très bien dans tout l'ouvrage le désir de l'auteur de nous faire réfléchir en souriant et non de nous plonger dans les affres d'une noire méditation sur le destin de l'homme et de l'humanité. Nous avons moins apprécié *Les lieux saints*, mélange de merveilleux, d'Histoire et de services secrets dans le contexte de la guerre en Israël.

L'ouvrage se termine par une très longue nouvelle (57 pages), *Le cœur et la galaxie*, où l'humour est sous-jacent tout au long. On a souvent traité en science-fiction du contact avec une forme dissemblable d'intelligence. Le sujet est assez vaste pour offrir une multitude de possibilités. Mais les Terriens — et donc les lecteurs — n'oublieront pas de sitôt ce message reçu par delà 40 000 années-lumière. Ils ne pourront que penser : « Pourquoi pas ? Pourquoi les autres ne seraient-ils pas aussi absurdes que nous ? Les immenses possibilités techniques d'aujourd'hui, devenues possibles par l'intelligence de certains, rendent-elles la majorité des humains plus conscients et plus évolués mentalement ? Si l'on en juge par les grands tirages de la presse à sensation ou du cœur, il est évident que non. Donc, ceux des autres galaxies peuvent aussi bien être logés à la même enseigne que nous. » C'est triste, mais pas impossible et même assez probable, à moins qu'une autre forme de pensée ne conduise à un nivellement par le haut... A noter que l'attente du déchiffrage de ce message, et l'angoisse que procure ce contact tant attendu et redouté à la fois, a réussi à unir enfin les hommes entre eux et à créer la paix sur la Terre. Pierre Boulle s'est-il souvenu de Maurois, dans *Deux fragments d'une Histoire universelle 1992* ? A moins qu'il n'ait voulu simplement terminer son recueil sur une note d'humour rose où se cache un vœu pieux : la paix. Mais gageons qu'elle ne durera pas quand tous les Terriens connaîtront la teneur de ce fameux message, ce qui ne fait qu'ajouter au contexte de l'absurdité traitée par l'auteur tout au long de son recueil.

**Martine THOMÉ**

---

**Quia absurdum** par Pierre Boulle : Julliard.

---

## AUJOURD'HUI, DEMAIN ET APRES par Jean-Pierre Andrevon

Ce livre est très différent de l'autre ouvrage du même auteur paru dans cette collection, *Les hommes-machines contre Gandahar*. Au lieu d'un roman se déroulant dans un climat passablement féerique, Jean-Pierre Andrevon présente ici huit nouvelles qui sont en général sombres et pessimistes. Ainsi que le titre le suggère, ces récits sont groupés d'après leur éloignement plus ou moins considérable dans l'avenir.

Bien qu'aucune date ne soit indiquée au sujet de la rédaction de ces nouvelles, le lecteur peut supposer qu'elles ont été écrites à des époques assez différentes, car on y remarque d'assez notables différences de style. On rencontre ainsi, au début de *Vue sur l'apocalypse*, des phrases qui font songer à Lovecraft et à sa prédilection pour la suggestion d'horreurs imprécisées : *Les hommes sentent parfois monter en eux d'obscurs pressentiments... Moi, en tout cas, je ne peux plus entendre le ciel vibrer au passage d'une de ces flèches d'acier sans être agité tout entier d'un grand frisson de terreur. Pourtant, en ce qui me concerne, il ne s'agit pas d'un pressentiment, mais bien d'une attente, d'une attente éperdue mais silencieuse, d'un cataclysme qui ne se produira peut-être pas de mon vivant mais que je sais inéluctable*. On trouve dans *Transfert* tel passage descriptif qui témoigne d'une recherche stylistique mais qui ne précise pas pour autant, chez le lecteur, l'image voulue par l'auteur : *...cette éclaircie du bois, qui est comme une cicatrice de terre blême, balafre taillée dans la forêt par la serpe dolente d'un titan distrait.* L'image est poétique mais la clairière reste floue. Il n'en demeure pas moins incontestable que Jean-Pierre Andrevon sait écrire, que son style possède de la souplesse, et surtout que l'auteur parvient à l'adapter sans effort au climat, à l'ambiance, dont il désire entourer ses récits.

Les thèmes des deux récits déjà mentionnés, lesquels forment la partie *Aujourd'hui*, sont assez classiques : dans *Transfert*, il s'agit d'un contact de paysans avec des extra-terrestres hautement évolués, qui font subir aux humains un traitement dont les effets apparents ressemblent à ceux d'un lavage de crânes — mais l'auteur suggère qu'il y a eu quelque chose de plus complexe. La *Vue sur l'apocalypse* est en fait un instantané fortuit révélant à un Parisien de notre époque l'aspect futur de sa ville, après une attaque atomique. Le thème est familier, la variation l'est moins, et la nouvelle est adroitement écrite, avec la multiplication de touches qui donnent l'illusion d'un témoignage visuel.

Dans *Demain*, on trouve quatre récits, dont l'un — *La réserve* — est déjà connu des lecteurs de *Fiction*. On voit assez rapidement où l'auteur veut en venir, dans cette histoire d'humains isolés dans une étendue dont la nouvelle tire son titre, mais on est curieux d'apprendre comment l'auteur agencera sa chute. *Jérold et le chat* est un épisode mineur sur un gamin qui maltraite un animal. L'auteur conçoit manifestement son protagoniste humain comme une victime de son environnement mécanisé, mais il le présente en fin de compte comme un simple petit sadique : l'antipathie du lecteur va au moins aussi facilement vers le gamin que vers la société hyperfonctionnelle dans laquelle l'auteur le fait vivre. Dans *Bandes interdites*, on a une nouvelle variation sur le thème des livres proscrits par un gouvernement totalitaire, l'espoir d'une régénérescence étant ici donné par les bandes (dessinées) du titre. *Un combattant modèle*, un des deux plus longs récits du livre, évoque une autre de ces sociétés totalitaires sur lesquelles l'auteur jette son anathème. Il n'est évidemment pas question de porter de jugement littéraire en fonction des idées politiques présentées dans une œuvre d'imagination ; la sympathie du lecteur est acquise aux victimes du gouvernement mis en scène par l'auteur, ce gouvernement qui présente la guerre comme une entreprise exaltante, et qui exerce une censure impitoyable contre toutes les informations entachées du moindre déviationnisme par rapport à sa propre idéologie. Jean-Pierre Andrevon raconte les désillusions successives d'un *combattant modèle* qui découvre progressivement la réalité derrière les affirmations de la propagande, et qui connaît une fin grotesque. Le récit est un peu tiré en longueur, et il souffre

d'une invraisemblance centrale : le lecteur se dit en effet qu'un gouvernement capable d'endoctriner si parfaitement les civils ne se montrerait pas si grossièrement inefficient en matière de « conditionnement moral » des militaires.

Dans la troisième partie, *Après*, Jean-Pierre Andrevon donne sa vision — un peu diluée dans son traitement — d'un drame dans l'espace, avec *Sans aucune originalité*, tandis qu'il conclut avec un éternel recommencement cosmique, *Retour à l'œuf*. Comme dans les meilleurs des récits précédents, c'est l'adresse stylistique de l'auteur qui fait ici le principal intérêt de ces nouvelles.

Les nouvelles de Jean-Pierre Andrevon sont précédées d'une préface de René Barjavel. Celui-ci répète ce que des auteurs tels qu'Arthur Clarke ont déjà dit en des termes peut-être moins flamboyants mais certainement plus lucides — à savoir, que la science-fiction est le domaine actuellement le plus réaliste du roman, puisque la réalité est désormais inévitablement marquée par la science. René Barjavel paraît d'ailleurs aller exprès trop loin, lorsqu'il enterre pêle-mêle Proust, Marx, Malherbe et Zola : on se demande s'il ne voudrait pas se ménager de la sorte une parcelle de la faveur de ceux qui n'aiment guère la science-fiction. S'il est allé trop loin, n'est-ce pas, c'est parce qu'il ne pensait pas vraiment ce qu'il disait...

Mais René Barjavel a certainement prédit la réalité quand il déclare que Jean-Pierre Andrevon est un écrivain. Il reste à l'auteur d'*Aujourd'hui, demain et après* à affiner certains de ses thèmes, à apprendre les mérites de la concision, et à approfondir les ressources de la subtilité ; il possède déjà, en revanche, l'étoffe d'un conteur.

**Demètre IOAKIMIDIS**

---

**Aujourd'hui, demain et après** par Jean-Pierre Andrevon : « Présence du Futur », Denoël.

---

## CHICHE par Christine Arnothy

Cet ouvrage peut se classer parmi les œuvres divertissantes et faciles. Le lecteur non averti y verra sans doute une agréable boutade, à moins que ce ne soit une « hénaurme » farce, bref un de ces livres où l'humour est roi. Mais l'amateur de science-fiction y verra tout autre chose et, s'il ne manque pas d'en rire, l'envie lui viendra certainement aussi de verser quelques pleurs sur ce tableau du futur qui est loin d'être rose. Au reste, Christine Arnothy avait déjà — avec *Le cardinal prisonnier* — offert une vision assez noire des temps à venir.

La France est divisée en deux zones : la zone urbaine et la zone rurale. Dans la première vivent les intoxiqués et dans la seconde quelques attardés dans le siècle, pauvres incurables incapables d'assimiler le « progrès ». Certains hommes, mixtes, peuvent aller de la ville à la campagne, sans subir les méfaits d'une surcxygénation. Tel est le cas d'Henri Raymond, instituteur, qui passe ses week-ends en Normandie, chez sa mère, laquelle demeure encore dans une ferme archaïque, en pleine campagne, où l'on boit l'eau du robinet et le lait de la vache. Dans les cités, l'air est pollué au point que, après 5 heures du soir, toute circulation sans masque à gaz est interdite. Les personnes mesurant plus d'un mètre soixante-dix peuvent aller dans le métro, respirer de l'air pur fourni par les Américains. Les arbres, le gazon et les lacs du bois de Boulogne s'en vont un mois par an se réoxygéner à Annecy, transportés en d'immenses caravanes avec bacs en béton. Sitôt qu'ils trouvent le moindre coin de terre dans les squares, de jeunes contestataires s'enterrent vivants. La police déterre ces « suricates », les soignent et les relâchent. Ils recommencent, on les déterre à nouveau, etc.

Par ailleurs, les mœurs sont très strictes : on ne peut inviter personne chez soi, les rendez-vous sont interdits, les

individus, classés en catégories, ne peuvent épouser qu'une personne de même catégorie, sinon ils ne reçoivent pas la fiche leur permettant d'obtenir un logement commun. Heureusement il reste aux célibataires la possibilité de se procurer des mini-cassettes pornographiques dont les films — assez décevants, il est vrai — se projettent sur l'écran normal de la télévision ou mieux d'acquérir — payable par traites — la poupée gonflable capable de remplacer une femme et qui soupire au bon moment. Bien sûr, cela ne vaut pas les émissions diffusées en couleurs par l'Erochaîne, mais les appareils pouvant la capter ne sont vendus qu'aux couples qui présentent un livret de famille et un certificat de bonnes mœurs puisque ces émissions érotiques, recommandées par un psychologue danois, sont spécialement destinées aux adultes mariés... On songe à l'univers d'Orwell dans *1984*, ou encore à celui créé par Zamiatine.

Dans les écoles, les élèves font la loi et nul n'a le front, sauf le jeune Martin, de vouloir encore apprendre quelque chose. On peut lire ces slogans : *Tout vous est dû, ne dites jamais merci*, ou encore *Vous êtes les maîtres de vos maîtres. Instruire = servir.* La radio et la publicité conditionnent complètement chaque individu. La circulation dans Paris n'est possible qu'à l'aide de « Tranquillant », sinon le chauffeur devient fou dans les embouteillages et les pompiers doivent venir l'évacuer, les mains crispées sur le volant qu'on a simplement dévissé du châssis. Sur les autoroutes, la « cathoroute » permet de communier dans sa voiture, un prêtre et sa jeune femme assurant les sacrements.

Il faudrait pouvoir tout citer, car *Chiche* est riche en inventions de ce genre et chaque page révèle un autre aspect de ce monde de demain qui atteindra un tel degré de cauchemar si l'homme ne réagit pas. Henri Raymond, lui, essaye de réagir. Il n'a pas tout oublié de son enfance. La mère de son élève, le petit Martin, est un parfait produit du siècle, alors que l'enfant est un de ces esprits curieux qui ne veulent jamais s'assimiler parfaitement, ce qu'on appelle des inadaptés sociaux comme il en existera toujours quelle que soit la civilisation. Il découvre, trop tard, l'univers de rêve qui s'ouvre à lui grâce aux livres, devenus bien sûr introuvables dans ce monde de demain. Christine Arnothy n'est sûrement pas sans avoir entendu parler de *Fahrenheit 451*... A-t-elle écrit *Chiche* comme un défi et une satire de la vie dans les grandes cités d'aujourd'hui ou comme un cri d'alarme lancé sur un mode burlesque pour qu'il atteigne plus de lecteurs ? Selon les conceptions personnelles de chacun, ceux-ci en décideront et en tireront les conséquences qui s'imposent.

**Martine THOMÉ**

**Chiche** par Christine Arnothy : Flammarion.

## LE SOURIRE DU TIGRE par Douglas Hurd et Andrew Osmond

C'est un signe des temps : l'ennemi de l'Occident, aujourd'hui, c'est la Chine, qui a enfin succédé à l'Allemagne, puis à l'URSS, dans toute une série de genres littéraires qui vont de l'aventure à la politique-fiction en passant, bien entendu, par l'espionnage.

La collection « Marabout-Suspense » semble bien être en première ligne dans cette nouvelle phase du conflit planétaire puisque, après *La Chinoise blonde*, dont j'ai déjà parlé ici même sans grand enthousiasme (no 202), voici que se profile, sur la face d'ombre de l'ex-empire Ming, *Le sourire du tigre*.

C'est un livre écrit par deux jeunes sujets de Sa Majesté britannique, Douglas Hurd et Andrew Osmond. Son thème est la description d'un état de crise entre l'Angleterre et la Chine populaire, celle-ci ayant lancé un ultimatum (expirant dans les quatre jours) pour la restitution de Hong-Kong — ce qui, aux yeux des conservateurs britanniques, sonnerait le glas de l'Empire colonial ou, tout au moins, de ses restes. Le sujet,

qui pouvait faire l'objet d'un ouvrage d'aventures, d'un traitement à la James Bond ou à la Kenny, reste, sous les plumes jumelées des auteurs, strictement dans le domaine de la politique : tout se passe à pas feutrés, en poignées de mains, en voyages diplomatiques, en rencontres d'ambassades, en dossiers confidentiels et en sourires polis — fussent-ils placés dans la bouche des tigres, de papier ou non. C'est donc bien d'un ouvrage politique qu'il s'agit et même, soit, de « politique-fiction », puisque la Chine, jusqu'à présent, n'a pas réclamé Hong-Kong et que l'action se déroule en 1976.

Les auteurs ont serré au plus près la réalité, et c'est ce qui donne au livre sa solidité, son aspect « vrai » — ce qui ne va pas, et c'est inévitable dans la prospective à court terme, sans quelques nœuds dans l'histoire : écrit sans doute en 1968/69, *Le sourire du tigre* fait mention d'un Wilson, d'un Sihanouk, toujours fidèles au poste...

Mais cela n'a pas d'importance... Les auteurs, dont l'un (Hurd) a été diplomate à Pékin, sont manifestement bien au fait des mœurs politiques et diplomatiques des deux pays en question, et ils nous font suivre, par l'entremise de quelques personnages principaux, le déroulement et la conclusion de la crise : ce balancement du subjectif à l'objectif, de la « vie privée » à la « vie publique », anime sans trop d'artifices un récit sec et précis, monté à coups de courtes séquences articulées très cinématographiquement. Naturellement, on s'attarde un peu plus longuement sur les deux « héros » antagonistes et complémentaires, Laurence Pershing, ministre d'Etat auprès du Foreign Office, et Tchiang Li-Chi, envoyé spécial de Pékin, dont l'affrontement, qui dépasse dans le temps le cadre de la crise de 76, suit le contour d'un huit.

Au bas de la boucle (1957 — le temps d'une introduction), Pershing, alors lieutenant de Gurkhas en opération en Malaisie contre les guerilleros communistes, capture Tchiang-Li-Chi, simple chef de secteur à l'époque, et tue sa jeune sœur dans l'engagement. A l'étranglement de la boucle (1971 — le temps d'un « flash-back »), Pershing, diplomate en mission, retrouve Tchiang à la conférence de Phnom-Penh sur la « paix dans le sud-est asiatique » et, pour se délivrer du remords que fait peser sur lui le meurtre de la jeune fille, lui livre des informations qui font échouer la conférence. En haut de la boucle (crise de Hong-Kong), Pershing et Tchiang Li-Chi s'affrontent une dernière fois, le second voulant soutirer au premier de nouveaux secrets diplomatiques à l'aide d'un chantage.

Ce côté « manœuvre des esprits » fait pénétrer un peu de Freud dans Marx et, selon les arguments d'une introduction fort bien pensée de Léon Thoorens (Dossier-Marabout), veut introduire le problème suivant : les espions changent-ils le cours de l'Histoire ? Ou, plus généralement encore : les réactions subjectives de quelques hommes influent-elles sur les grands courants matérialistes de l'Histoire ?

Autant dire tout de suite que le livre de Hurd et Osmond ne fournit pas la réponse ; heureusement d'ailleurs, car ce n'était pas fondamentalement leur propos, et le problème est trop complexe pour être traité dans un ouvrage de fiction.

Pour terminer le tour de celui-ci, il reste à sonder les opinions sous-jacentes des auteurs, étant bien entendu que l'écriture d'un livre de politique-fiction reflète forcément une tendance quelconque, même ci celle-ci est noyée par une objectivité de surface. Si *La Chinoise blonde*, sous son fatras de médiocrité et de stéréotypes, gardait à tout prendre une sympathie mesurée pour les sujets de Mao, *Le sourire du tigre*, malgré le regard des auteurs, qui se veut plonger de l'altitude de Sirius, possède un ton beaucoup plus « anti-Chinois ».

Certes, le comportement de certains notables britanniques, qui placent la respectabilité et la réussite matérielle avant la « morale » politique et la loyauté à Sa Majesté, est bien fustigé de temps à autre (encore que ce souci même reflète une idéologie conservatrice), mais les auteurs sont beaucoup plus sévères vis-à-vis de Tchiang Li-Chi, qui est un beau salaud et se fait en outre berner comme un lapin. De plus, la Chine populaire ne bénéficie pas d'une description très euphorique. Sous le regard d'un étranger, sans doute, il n'y a... « *pas de crasse, pas de crimi-*

*nalité, tout le monde travaille dur et a l'air heureux »*, mais pour la Chinoise qui fuit vers Hong-Kong, le panorama change : « *...Elle n'entendrait jamais plus les pionniers au foulard rouge psalmodier les chansons du Président, elle-même n'expliquerait jamais plus les graphiques triomphants dans le bureau d'une commune agricole modèle.* »

Mais finalement, quoi qu'il en soit de cet aspect qui réjouira certains et déplaira à d'autres, on l'oubliera vite : *Le sourire du tigre* ne prétend pas changer le destin du monde ni influer sur l'opinion de ses lecteurs, pas plus qu'il ne fera date dans l'histoire littéraire de la politique-fiction. On aura compris toutefois qu'il est d'une lecture agréable, qu'il ne manque pas de rebondissements, et que sa construction tient debout. Cela doit nous suffire, le temps d'une consommation sans histoire...

**Jean-Pierre ANDREVON**

**Le sourire du tigre** par Douglas Hurd et Andrew Osmond : Marabout.

## YSEE-A par Louis Thirion

De livre en livre, Louis Thirion reste fidèle à un décor, à un héros. Jord Maogan, commodore de l'espace, et la Terre du XXIVe siècle, sont respectivement le moteur et le cadre d'aventures spatiales commencées avec *Les Stols* (où une race extra-terrestre se fondait harmonieusement aux humains), poursuivies avec *Les naufragés de l'Alkinoos* (qu'il vaut mieux passer sous silence !), puis avec *Les Whums se vengent*, où Thirion posait avec schématisme, mais intelligence et sensibilité, le problème de la confrontation de deux races totalement étrangères, dont chacune représentait, pour l'autre, les « monstres ».

Le quatrième volet de ce cycle quelque peu picaresque, *Ysée-A*, se présente pour l'instant comme le meilleur ouvrage de l'auteur, qui reprend les données du roman précédent, en les amplifiant et en leur donnant un développement plus complexe et plus subtil. La Terre, cette fois, ne prend pas directement une part active dans les nouveaux déboires qui l'attendent ; elle n'agit pas, elle est agie : car les entités extra-terrestres qui en font un moment leur terrain de rencontre et de lutte sont si puissants, si évolués, si « anciens », que notre planète et ses habitants ne comptent pas plus pour eux qu'une ruche pour un apiculteur.

Incroyablement vieux (puisqu'ils survivent même aux phases de rétraction universelle), les deux Tulgs que sont Oen-Vur et Ysée-A, et l'entité fabuleuse qui a pour nom Glorvd (respectivement chassés et chasseur) n'apparaissent sur la Terre, sous diverses formes d'emprunt, que le temps de se livrer à une escarmouche — quelques micro-secondes en regard de leur fabuleuse longévité — qui provoquera tout de même indirectement une révolution et un génocide chez les humains, bien peu de chose en somme dans l'éternité...

L'ouverture cosmique de cette thématique permet à Louis Thirion d'échapper à deux écueils : le manichéisme (car, dans cet affrontement de géants, il n'y a ni « bons » ni « méchants » — tout ou plus des victimes) et l'anthropomorphisme, fût-il de nature psychologique (car les forces qui se heurtent sont à ce point étrangères les unes aux autres — et, toutes, aux hommes — que nulle compréhension ne peut venir adoucir les angles des trajectoires contraires).

Cet aspect abstrait et glacial du conflit renvoie évidemment à van Vogt, auquel le livre de Thirion fait en bien des points penser — que l'influence soit consciente ou inconsciente, ou qu'il s'agisse simplement d'une rencontre. Car le « héros » lui-même, Jord Maogan, sorte de surhomme mineur ( ses contacts avec d'autres races ont amplifié ses capacités) mais passablement empoté, est toujours dépassé par les événements qu'il a parfois contribué à déclencher. Son désir d'action est constamment freiné par la réflexion préalable qu'il doit engager

**(Suite page 157)**

# Revue des films

## DEUX HOMMES EN FUITE de Joseph Losey

La dernière œuvre de Joseph Losey, *Deux hommes en fuite*, est un joli petit film de science-fiction, très traditionnel dans son thème comme dans son déroulement, dans ses décors comme dans ses péripéties. La critique officielle, bien sûr, ne l'a pas entendu de cette oreille : on nous parle d'allégorie politique, suivant en cela les déclarations de Losey lui-même qui, avec son scénariste-acteur Robert Shaw, prétend avoir voulu décrire un mécanisme oppressif poussé à l'universel par effacement total de la mise en situation : pays, époque, régime politique non précisés, identité et motivations des fuyards inconnues...

On sait ce que vaut ce genre d'argument : il permet de faire de « l'art pour l'art » en dehors de toute contingence idéologique, tout en étant auréolé d'une vague luminescence d'engagement. En fait, voilà le film passe-partout par excellence, puisque chacun pourra y mettre ce qu'il veut : les fuyards sont des révolutionnaires traqués par une armée fasciste ; ce sont des déserteurs poursuivis par leur régiment ; ce sont des criminels aux prises avec la police ; ce sont des contre-révolutionnaires qui ont à leurs trousses l'armée du peuple... Chacun y trouvera ses petits. Mais surtout, qu'on ne cherche pas à faire sourdre des images des connotations politiques qui ne figurent que dans la subjectivité des spectateurs doués de la vertu maniaque d'extrapolation : un film n'est « lisible », ne doit être lu que dans les images qui organisent son déroulement ou, si on veut, sa structure. Et l'histoire (le discours) véhiculée par un film commence à la première image projetée, se termine lorsque les lumières se rallument dans la salle. Il n'existe rien en deçà, rien au-delà, et tout le reste est littérature.

Voilà peut-être une bien longue introduction, mais elle me semblait nécessaire pour tenter de briser les malentendus sciemment (ou inconsciemment) entretenus : *Deux hommes en fuite* (1) n'est rien d'autre que la description physique d'une fuite, la « peinture » de deux étrangers errant en terre étrangère. Et c'est justement l'absence de toute référence qui, par glissement, précipite le film dans un domaine culturel, lui, bien précis : celui de la science-fiction.

Car le privilège de la science-fiction, c'est d'abord d'être située « autre part », c'est-à-dire nulle part. Et le travelogue qui compose la totalité du film de Losey est bien situé « nulle part » : le montage des séquences est là pour renforcer cette impression. Il y a la plage bordant une mer mystérieuse, il y a des collines herbues, une garrigue ingrate, des dunes sableuses, des canyons rocheux, une plantation énigmatique, des montagnes sèches ou couvertes de neige, et même une ville, qui semble fort ancienne mais n'en est pas moins éclairée par des sémaphores qui la signalent de loin. Les conditions climatiques sont elles aussi soumises à la même débauche de variations, au même entrechoquement : il fait beau, il pleut, il fait soif, il y a de l'eau, il fait chaud, il fait froid, il y a du brouillard, de la brume...

En somme, il n'y a pas là un vérita-

(1) Le titre anglais, **Figures in a landscape** (« Silhouettes dans un paysage »), rend naturellement mieux compte de la transparence objective de l'œuvre.

ble paysage construit avec logique, mais des fragments de décors qui n'ont pour seule fonction que d'épingler à leur surface deux silhouettes dont la fuite paraît curieusement immobile. L'itinéraire se dissout dans un sur place équivoque : le tableau change, mais constamment les deux personnages sont représentés en son centre, comme si une force d'inertie particulière les y maintenait cloués.

A l'intérieur de chaque plan, la manière dont est filmé le paysage concourt aussi à son étrangeté, à sa déviation de la norme. Il faudrait analyser chaque séquence pour bien faire sentir cette « distance », mais quelques exemples suffiront à la mettre en relief.

Ainsi de l'ouverture du film, qui nous montre les deux fugitifs fuyant sur une plage : un léger panoramique latéral gauche/droite met brusquement en mouvement une grosse lune rousse qui paraît alors planer au-dessus des deux hommes comme un satellite menaçant et fantomatique, ou comme l'œil ambulant de la Bible. Le plan suivant — des montagnes noyées dans une brume évanescente — nous présente cette même lune, monstrueusement grossie par le télé-objectif, qui flotte dans une eau capricieuse comme un astre vagabond surgi dans un ciel d'apocalypse. Caractéristique aussi est l'immense plantation géométrique d'arbres gris-verts (probablement des oliviers, mais qu'importe ?) que les fuyards sont obligés de traverser. Quelle intelligence froide et tâtillonne a ainsi codifié le paysage ? Il n'est pas aisé de le savoir, et le lieu frappe par son inhumaine symétrie.

On l'aura compris, nous sommes bien sur une planète étrangère, un monde pas forcément hostile, mais que sa « différence » absolue, en même temps que son indifférence terrible, rend impropre à la compréhension — puisqu'on ne le « reconnaît » pas. Toute référence métaphorique à une sur-signification politique devient alors frappée de stérilité : ce n'est plus à la fuite de criminels ou de révoltés traqués par l'armée que nous assistons, mais à l'errance tragique de deux cosmonautes égarés sur une planète effroyablement lointaine.

Car qui traquent Mac et son compagnon, sinon les Martiens ? Les Martiens mythologiques bien sûr, ceux de Wells, les créatures « autres », hostiles, dont on ne comprend pas le langage, dont on ne voit pas le visage, et qui ne représentent qu'une force en mouvement obstinément vouée à la destruction aveugle. L'hélicoptère vrombissant, qui vient de nulle part, qui ne semble jamais éprouver le besoin de se poser, de se ravitailler, qui est simplement là, présence grondante au ras des arbres, est la manifestation la plus tangible, la plus maléfique, de cette entité destructrice. A la fois noir par son métal et miroitant par son cockpit, arrondi et lisse par sa coque et grêle par ses superstructures, il est en même temps l'insecte géant de l'*heroïc fantasy* et la soucoupe volante du *space opera* : la « chose » dans toute son immuable horreur, contre quoi on ne peut tirer que de dérisoires coups de fusil, et qui ne semble être mise en difficulté (la mort de l'observateur) que pour mieux montrer ensuite sa puissance intacte.

Les hommes enfin, les êtres qui poursuivent, sont également touchés par la même empreinte d'anormalité étrangère : que ce soit les pilotes (seigneurs des airs au corps gainé de noir) ou les fantassins (piétaille humanoïde armée d'instruments piquants — les baïonnettes), ils sont pareillement inaccessibles à toute appréhension. Leur langage incompréhensible (fabriqué de toutes pièces — procédé déjà employé par Bergman dans *Le silence*) les isole totalement des fugitifs. Et lorsque ceux-ci pénètrent dans une ville, les seuls contacts qu'ils ont avec la population sont la rencontre d'un cadavre et d'une femme dont le comportement se situe lui aussi au-delà de toute logique (bloc d'immobilité, puis déchaînement de peur hurlante). Donc, là aussi, tous les ponts sont coupés.

On voit que le film, considéré sous cet aspect, se place tout à fait dans le champ de la science-fiction. Etude physique d'une action simple et des comportements qui en découlent, il se moule sur un thème archétypal : l'homme confronté à un environnement mystérieux et hostile. Certes, les séquences de combat (dans la plantation et dans la deuxième ville) atténuent un peu cette impression mais, plus qu'un défaut dans la structure de l'œuvre, j'y vois plutôt des maladresses de mise en scène, Losey ayant bâclé ces séquences avec la non-

chalance des auteurs de films de guerre de série B. Il y aurait beaucoup à dire aussi sur la théâtralité excessive avec laquelle sont traités les rapports entre les deux hommes en fuite (dialogues et comportements), Losey ayant la manie de vouloir être brechtien hors de tout propos. Mais ces considérations sont à glisser dans le couloir étroit de la « critique de cinéma », qui n'a rien à faire ici.

Soulignons encore que le trajet immobile des fuyards les conduit à une altitude de plus en plus grande, jusqu'à ce qu'ils touchent littéralement le ciel pendant les dernières séquences, leurs pieds ne reposant plus que sur la surface blanche et sans consistance de la neige — sorte de néant qui jouxte la couverture bleu sombre de l'espace : de là à voir dans cette ascension désespérée le désir des cosmonautes de fuir vers le ciel la planète qui les refuse, il n'y a qu'un pas. Mais, me dira-t-on, voilà bel et bien la sorte d'extrapolation contre laquelle je mettais tout à l'heure en garde le lecteur !... Je crois pourtant qu'il y a une différence. Parler de politique à propos de *Deux hommes en fuite*, c'est recouvrir intellectuellement l'objet-film d'un vernis qu'il ne suscite, ne justifie, ne réclame à aucun moment. Y lire au contraire par sa simple vision une histoire métaphorique de science-fiction, ce n'est rien d'autre que l'observer sous le calque d'une culture parallèle dont le champ est assez large pour s'approprier des manifestations artistiques qui, au premier abord, n'en font pas partie.

Certes, Losey serait le premier surpris si on lui disait qu'il a fait de la science-fiction. Mais lorsqu'on prononçait ce mot venimeux à propos des *Damnés*, sa réaction était la même. « De la SF ? Horreur ! Certainement pas ! » Godard, sur *Alphaville*, a émis les mêmes exclamations outrées. Cela prouve bien que la science-fiction est encore sous le coup d'un fâcheux préjugé, parmi les gens qui devraient être les premiers à n'en pas avoir. Cela prouve que la SF n'a pas été encore « reconnue » par les gardiens de la culture répertoriée, qu'elle n'a pas encore accès aux salons vermoulus de la pensée bourgeoise. Lorsqu'on dit : *Métropolis*, vous répond-on : « Science-fiction » ? Non, mais « expressionnisme ». Lorsqu'on dit : *Le meilleur des mondes*, c'est de philosophie qu'on est assailli... Mais voilà une parenthèse qui nous entraînerait bien loin. Elle servira de conclusion à ces notes sur une œuvre certes mineure, mais qu'on peut à loisir voir pour la satisfaction immédiate qu'on en retire : de belles images sur une musique familière.

**Jean-Pierre ANDREVON**

---

## LACHEZ LES MONSTRES de Gordon Hessler

L'ouverture semble venir d'un documentaire sur la vie quotidienne en Angleterre : un homme en tenue de sport descend d'un autobus et se met à courir à petite vitesse dans un parc ; la caméra suit ses déplacements jusqu'au moment où l'homme s'effondre. Il se réveille dans une chambre d'hôpital ; une infirmière vient l'alimenter ; dans cette scène muette, le jeu des champs-contrechamps, qui donne successivement au spectateur le point de vue de l'homme et celui de l'infirmière, fait naître une inquiétude irraisonnée. Cette inquiétude que reflète le visage de l'homme se transforme en horreur quand celui-ci découvre qu'il a été amputé d'une jambe.

Un homme (Marshall Jones) passe la frontière d'un pays de l'Est visiblement dirigé par un gouvernement militaire. Un entretien avec un supérieur prouve que l'homme, dénommé Konradtz, revient d'une mission d'espionnage : une remarque maladroite (volontaire ?) provoque la colère du supérieur. Konradtz se lève et, d'une pression de la main gauche à l'articulation du cou, il tue son chef.

Une jeune fille a été assassinée dans la campagne anglaise ; en un seul mouvement de grue, Gordon Hessler montre le début de l'enquête qui conduit l'inspecteur Bellaver (Alfred Marks) chez un

savant, le docteur Browning (Vincent Price) : la victime était employée dans son laboratoire privé.

Ce triple développement continue. Un quatrième plan vient même s'ajouter qui introduit Fremont, un haut fonctionnaire anglais (Christopher Lee), sans que soient révélés les liens qui unissent ces divers épisodes. Puisqu'ils sont inclus dans le même récit, le spectateur pressent une convergence sans pouvoir en déterminer la nature ni l'origine. Ce mouvement se poursuit en s'élargissant jusqu'au moment où un embryon de solution est donnée à la suite d'une poursuite spectaculaire qui modifie l'attention du spectateur en agissant sur ses nerfs et non plus, comme les éléments précédents, sur son esprit. Certaines énigmes sont élucidées mais ces bribes laissent seulement apercevoir un mystère plus grand. La révélation de la puissance physique du sadique fait moins trembler que la puissance politique dont disposent ses maîtres. La solution complète est toujours repoussée jusqu'à la fin qui renvoie le spectateur au monde qui l'entoure.

Gordon Hessler et le scénariste Christopher Wicking amorcent des fausses pistes en tenant compte des habitudes et des réflexes du spectateur. Un acteur connu pour s'être spécialisé dans les rôles machiavéliques ou démoniaques, comme Vincent Price, apparaît très tôt, mais très brièvement, et se trouve oublié ensuite pendant un tiers du film ; sa brusque réapparition est si bien intégrée dans l'action que l'on oublie ses rôles habituels pour ne s'intéresser qu'au personnage qu'il incarne. Ce procédé assoie la vraisemblance du personnage et renforce son intérêt. Chaque séquence introduit un élément nouveau, angoissant et surprenant. Un mouvement de caméra autour d'une main coupée fait attendre une scène fantastique qui ne sera pas, mais la suite de la séquence comportera une surprise bien plus forte. A l'exception d'une bataille finale qui fut imposée par la production, tous les clichés possibles sont signalés, puis évités ou démontés : le docteur Browning semble d'abord un nouvel avatar du savant fou ; une fois sa conduite expliquée, le spectateur comprend que les auteurs l'ont volontairement égaré. Au thème, familier dans le film d'horreur, du sadique, s'ajoute le thème du vampirisme ; mais celui-ci redevient une aberration psychologique dont les manifestations sont particulièrement cruelles. Et ces deux thèmes restent secondaires : l'effroi et l'horreur qu'ils peuvent susciter cèdent devant l'angoisse engendrée par les thèmes principaux.

Cette construction évite le schéma habituel et arbitraire : un personnage privilégié résoud par hasard et par chance une énigme et sauve l'humanité. Ici, pas de héros : un temps, c'est l'inspecteur Bellaver qui semble destiné à conclure l'histoire. Type familier dont l'aspect traditionnel est renforcé, il reste un simple inspecteur et se voit contraint, par ordre, d'abandonner une affaire qui ne lui plaisait guère. Le jeune médecin (Christopher Matthews) qui permet au spectateur de découvrir l'ampleur de l'énigme n'est pas plus caractérisé que l'auxiliaire de police (Judy Bloom) qui l'accompagne : les uns et les autres apparaissent comme des rouages qui entrent en relais, puis cessent de fonctionner, à l'image de leurs adversaires.

Par sa construction et son climat, chaque séquence forme un tout, comme une nouvelle. L'introduction marque toujours une rupture ; le contenu est ensuite développé avec clarté et précision. Le climat est immédiatement ressenti grâce à la place de la caméra ; Gordon Hessler choisit un personnage qu'il isole avant de l'intégrer dans un décor toujours vivant, vraisemblable et significatif : la boîte de nuit où le sadique cherche ses proies ; les locaux de la police, toujours bruyants et animés ; le pays totalitaire : une minuscule frontière au milieu de bâtiments sinistres ; deux bureaux décorés de boiseries dans lesquels le jour ne pénètre jamais. Ainsi chaque épisode s'impose avec la même densité.

Les explications du docteur Browning donnent au sujet des résonances inattendues qui rapprochent ce film du courant le plus moderne de la science-fiction. On comprend que Fritz Lang l'ait aimé, lui qui, dans ses premières œuvres, se servit du fantastique et de la SF pour dépeindre et analyser le monde moderne. Gordon Hessler, qui fut le producteur de Michael Reeves et qui a réalisé, en 1969, une adaptation de *The oblong box* de Poe (avec Vincent Price),

**(Suite page 157)**

# Chronique T V

## ALICE AU PAYS DES MERVEILLES de Jean-Christophe Averty

Mardi 22 décembre, la seconde chaîne présentait, à 21 h 05, **Alice au pays des merveilles,** téléfilm de Jean-Christophe Averty d'après le roman de Lewis Carroll, adapté par Henri Parisot. Pari courageux, tentative intéressante, qu'on aurait aimé saluer par de grands cris d'enthousiasme...

Hélas ! C'est une consternation sans borne qui m'emplit au lendemain de cette émission sans espoir qui s'étirait au long de deux heures d'horloge (bretonne sans doute, car, comme le dirait Robert Lamoureux, ce sont les plus longues). Cette sévérité sans appel n'est pas de ces jugements qui vous emplissent de la bonne grosse satisfaction du devoir accompli. En effet, comme l'écrivait à peu près François Truchaut dans **Galaxie** à propos de **Tout spliques étaient les borogoves,** on aimerait bien, au moins une fois, féliciter la télévision d'avoir produit une émission se rattachant au fantastique. Mais est-ce notre faute si les bras nous en tombent chaque fois devant les résultats ? Et ne vaut-il pas mieux, finalement, voir disparaître le fantastique du petit écran, plutôt que de le voir systématiquement massacré ? Chacun répondra...

Mais revenons à **Alice,** quoique, très sincèrement, je n'aie pas la moindre envie d'en parler. **Alice,** c'est une auberge espagnole (... ou anglaise !), où chacun, je crois, peut matérialiser à sa guise ses rêves, ses cauchemars, ses fantaisies, ses fantasmes. D'où la tentation, grande, de l'adapter, d'en « tirer des images ». Ce fut fait souvent, mais deux films marquent l'apogée de l'inspiration des adaptateurs, dans deux directions d'ailleurs bien différentes. Le premier est de Norman Z. Mac Leod (1933) et est joué par des acteurs grimés et costumés évoluant dans des décors reconstruits, mais sans trucages. Le second est le dessin animé que l'usine Walt Disney réalisa en 1951.

Je suis franc : si j'ai vu le second, je ne connais pas le premier, qui fait partie des films « invisibles ». Mais, de ce Mac Leod mystérieux, je connais au moins deux magnifiques pages de photographies, publiées dans le bel album de Michel Laclos, **Le fantastique au cinéma.** Cinq photos, c'est peu, mais il suffit de voir le merveilleux grimage des acteurs (Gary Cooper, reconnaissable à son seul œil, enclavé dans un corps de grenouille pustuleuse !), pour avoir une idée de ce qu'est peut-être, et sans doute, cette fantaisie jouée. Quant au Walt Disney, bondissant, coloré, acéré, fantastique, haletant, c'est une de ses réussites majeures (avec **Fantasia**), et comme telle boudée par la critique et le public qui n'y reconnaissaient pas les sucreries habituelles au maître...

Pour son adaptation, Jean-Christophe Averty s'est tracé un chemin prudent entre ces deux tentatives divergentes. C'est-à-dire que, grâce au système des caches électroniques, en usage à la télévision depuis peu (mais depuis belle lurette au cinéma : voir par exemple **Les trois caballeros** de Disney, en 1946), il a fait évoluer des personnages réels dans des décors dessinés. Je ne doute

pas que cette méthode puisse donner des résultats appréciables. Mais seule ici subsiste la technique, qui a peut-être demandé des efforts considérables mais tourne désespérément à vide.

Dans sa notice de présentation du **Monde** du 19 décembre, Jacques Siclier note : « ...**Il** (J.-C.A.) **a réalisé une transposition d'**Alice **qui a demandé un extraordinaire travail technique : six cents plans en trucages mis au point avec autant de minutie que de passion créatrice par lui et Max Debrenne, l'homme des « effets spéciaux » de toutes ses émissions...** »

Fort bien. Mais alors on ne peut que regretter que cette minutie et cette passion n'aient abouti qu'à tant d'insignifiance et tant de laideur. Les personnages sont d'une minceur et d'une vulgarité extrêmes, et leur grimage d'une indigence coupable (des toques de fourrure sur la tête pour les malheureux lapins et autres animaux humanisés, un collant style « Frères Jacques » pour la squelettique armée des cartes). Quant aux décors (animés ou non), ils se succèdent sans aucun lien organique, structural, dialectique, ils défilent au petit bonheur la chance, passant d'un style à l'autre sans nécessité esthétique, sans cordon ombilical, et pour tout dire sans queue ni tête.

Au début, lorsqu'Alice est encore de notre côté du miroir, les « fonds » sont constitués par des toiles peintes romantiques ou impressionnistes, se terminant par **Un dimanche après-midi à l'île de la Grande Jatte,** de Seurat. Ensuite se succèdent des intérieurs faussement naïfs en fausses perspectives ; des dessins au trait évoquant Christophe ou Topfer ; des formes géométriques floues et tournoyantes ; des collages d'objets pris sur des catalogues 1900 ; des aperçus floraux vaguement disneyens. Mais, je le répète, le tout sans ordre et sans signification ni nécessité, et surtout sans la moindre maîtrise, la moindre habileté : dans leur laideur anonyme, ces décors évoquent les efforts anarchiques d'un élève de deuxième année aux Arts Déco (j'y suis passé !), qui s'essayerait à diverses techniques sans avoir une vue d'ensemble bien nette de sa monographie.

On trouve aussi quelques clins d'yeux qu'Averty s'adresse à lui-même (une spirale ubuesque, et les enfants dans la moulinette), quand l'inspiration ne vient pas d'ailleurs : ainsi de la « partie de rugby » avec le bébé, piquée aux **Gauloises bleues** de Cournot.

Et le tout est enfermé dans des séquences qui se traînent lamentablement, sans fantaisie ni surtout sens de la logique de l'absurde, et qui ne nous arrachent pas un sourire. Très typique en ce sens est l'interminable thé avec le Chapelier Fou, où le pauvre Lièvre de Mars, le pauvre Loir et le pauvre Chapelier, attifés comme des loqueteux, hurlent leur texte avec des intonations de clowns proches de la retraite, tandis qu'à l'arrière-plan défilent (mais pourquoi, grands dieux ?) des objets collés, chapeaux, pistolets, assiettes, trucs, machins, n'importe quoi en somme.

Mais il est inutile d'aller plus avant : je crois avoir suffisamment délayé ma déception (et pas de gaieté de cœur, je vous assure) pour continuer à accabler une production qui ne laissera de toute façon aucune trace viable dans les esprits.

Deux précisions cependant, en forme de post-scriptum :

1) J'ai regardé **Alice** en compagnie d'une petite fille de neuf ans qui fut tellement passionnée qu'elle refusa d'aller se coucher avant la fin de l'histoire. Est-ce que vraiment l'adaptation d'Averty touchait quelque chose dans sa sensibilité enfantine ou cette fascination venait-elle simplement du petit écran, machine hypnotique qui attire les enfants quel qu'en soit le contenu ? Question en suspens... Mais c'est en tout cas à Anne qu'aurait dû être confié ce papier : sans doute eût-il été plus spontané et moins partial...

2) Le film de J.-C. Averty était une production couleur. Mes moyens étant modestes, je ne possède qu'un récepteur noir et blanc. Ai-je beaucoup perdu ? Nos lecteurs fortunés jugeront. Cependant, les neuf dixièmes (et sans doute plus) des téléspectateurs étant comme moi dépourvus de couleur, je suis heureux de m'être placé, pour cette critique, au niveau du plus grand nombre, des masses : c'est une garantie d'objectivité que j'estime non négligeable.

**Jean-Pierre ANDREVON**

---

## LE CHOC DES MONDES de Rudolf Maté

Lundi 21 décembre, dans sa série de films distribués à 14 h 30 (et parmi lesquels nous vîmes déjà, dans le cadre de la SF, **Le monde tremblera** de Richard Pottier), la première chaîne nous a permis de revisionner une vieille connaissance, **Le choc des mondes (When worlds collide)**, film de Rudolf Maté d'après le roman homonyme de Balmer et Wylie, publié en France au défunt « Rayon Fantastique ».

La ressortie de ce film était-elle indispensable ? Certes pas. Et sa vision par un public non prévenu, non « fanatisé », n'est-elle pas à même de jeter une bûche dans le feu de ceux pour qui la science-fiction n'est qu'infantilisme ? Certes oui...

Mais enfin ! Entre nous, entre amateurs, entre fanatiques, ne doit-on pas avouer que cette vieillerie maladroite a su tout de même remuer quelque chose dans un intellect obstinément porté à la mansuétude ? Bien évidemment oui !

Tout le monde se souvient du roman de Balmer et Wylie. (Une étoile, Bellus, et Zyra, une planète qui lui est satellisée, foncent vers la Terre dont la destruction est imminente ; un astronome réussit à réunir les fonds pour construire un astronef, véritable arche de Noé qui décollera à temps de la Terre et se posera sur Zyra qui a été captée par l'attraction solaire...) Sorti en France en 1952, quelques mois avant le film, le livre pouvait être considéré comme le prototype, en même temps que la somme, des « histoires de fin du monde » si populaires dans les années 30 et 40. J'ai lu récemment (je crois bien, d'ailleurs, que c'était dans **Fiction** !), que **Le choc des mondes** était l'exemple du faux chef-d'œuvre. La question n'est pas là : je ne pense pas que personne ait jamais déclaré que le livre de Balmer et Wylie était un chef-d'œuvre. Mais, d'autre part, il tenait (et tient toujours) les buts qu'il s'était fixés : décrire la fin de la Terre dans une optique réaliste (au contraire, par exemple, de Spitz ou Barjavel, qui ont un point de vue symbolique), en étant aussi riche que possible psychologiquement et aussi logique que possible scientifiquement.

Avouons-le, ce n'est déjà pas si mal. (Naturellement je ne tiens pas compte, pour cette appréciation, de la suite, **Après le choc des mondes**, qui, elle, est un ratage complet.)

S'il est en tout cas indispensable d'évoquer le roman pour parler du film (et sans rebondir sur l'éternelle querelle de la fidélité d'une adaptation), c'est que l'œuvre de Rudolf Maté en suit effectivement fidèlement les grandes lignes et l'esprit : à ce point, il devient difficile d'ignorer le matériau de base. Or, il faut bien convenir que celui-ci est si fortement aminci, amoindri, édulcoré, autant par le scénariste Sydney Boehm (« vieux renard d'Hollywood », déclarent Coursodon et Tavernier dans leur remarquable **Trente ans de cinéma américain**) que par la réalisation plate de

Maté, qui n'est plus guère reconnaissable que par transparence.

Cela ne nous étonne d'ailleurs pas de la part de Maté, jadis chef opérateur talentueux (il signa la photo du **Jeanne d'Arc** de Dreyer), mais qui, passé à la réalisation hollywoodienne en 1946, et surtout responsable de westerns et de thrillers, n'accoucha jamais d'un seul film valable. D'ailleurs, autant que de son metteur en scène, le film porte la trace (académisme de la mise en images, sûreté fonctionnelle du découpage, platitude des dialogues, joliesse de certains décors) de son producteur, George Pal. Le cas est ici plus complexe à décortiquer. Pal, d'origine hongroise, et spécialiste des effets spéciaux, débarqua à Hollywood en 1940 et devint vite un producteur spécialisé dans les films de SF assez luxueux, particulièrement au début des années 50. Outre **Le choc des mondes,** il produisit **Destination Moon** d'Irving Pichell (1950) et **The war of the worlds** (1953), puis **Conquest of space** (1955), tous deux de Byron Haskin. Rien de remarquable donc. Mais le plus curieux, c'est que Pal, passant à la mise en scène, nous donna en 1960 une excellente **Machine à explorer le temps.** Et, toujours d'après Wells, il vient paraît-il de tourner **When the sleeper wakes,** qui peut nous réserver de bonnes surprises...

Quoi qu'il en soit, le seul intérêt que soulève le film de Maté vient de certaines maquettes, qui ne sont peut-être pas de Pal lui-même, mais en tout cas d'une équipe qu'il a inspirée : la fusée manœuvrant dans l'espace, le plan saisissant de l'immense rampe de lancement escaladant une colline et la longue séquence de cataclysmes soulignant le passage de Zyra (volcans, raz-de-marée, effondrements, ponctués par un angle des rues de New York envahi par les eaux), qui est bien orchestrée par une bande son uniquement constituée par un grondement ininterrompu.

Par contre, on ne pardonnera pas aux auteurs la vision au sol de la planète Zyra (arbres-plumeaux enneigés devant des rochers genre falaise d'Etretat), de même que la « vue d'avion » de New York englouti — toutes deux des toiles peintes du plus ridicule effet...

Mais là où le film sombre définitivement, c'est dans les rapports psychologiques des personnages, qui se bornent à évoquer une insipide histoire d'amour triangulaire — mais ô combien chaste, et qui de toute façon se termine bien. Ici, l'indigence de l'inspiration confine à la nullité. Plus intéressantes sont les brèves scènes avec le financier aux jambes symboliquement paralysées, qui échange sa fortune contre sa place dans la fusée. « Je connais les hommes mieux que vous, » dit-il en substance à l'astronome, « vous verrez que, dans les derniers jours, ils deviendront des loups... » Il y a là une indication de lucidité et de cynisme qui aurait dû s'étendre à tout le film, mais qui ne fait le faible bonheur que de quelques séquences. Cependant, lorsque le financier, qui voit en fin de compte la fusée partir sans lui, se dresse sur sa chaise roulante dans un effort dérisoire et grandiose, et fait quelques pas sur l'aire de lancement, il y a là quelques secondes de tragique pur — mais quelques secondes seulement, sur un film d'une heure et demie.

Quant à la présence de la population de la Terre confrontée à la fin du monde, elle est purement et simplement ignorée. Un débat à l'ONU, un plan de gens écoutant la radio, quelques flashes d'actualité et des réfugiés sur un sommet épargné par les eaux — c'est tout ce qu'on nous montre de la Terre qui s'efface. C'est bien peu, et le cataclysme universel ne semble ici s'adresser qu'à une poignée de savants et d'ingénieurs. Ce rétrécissement étonnant est la plus grave lacune d'un film réduit à la synecdoque de son propos.

Et cependant... **Le choc des mondes** évoque pour nous, vieux trentenaires, ces années 50 si riches en films de SF, où l'on pouvait voir annuellement cinq

ou six œuvres nouvelles. Bien sûr, perpétuellement alléchés, nous étions presque perpétuellement déçus (voir les chroniques de F. Hoda dans les **Fiction** de l'époque). Et il est peut-être vain de regretter la quantité, aujourd'hui que la qualité (**La planète des singes, 2001** surtout) l'a remplacée. Mais, venu de ces temps déjà lointains, un parfum flotte, tenace, entêtant...

Aussi, si **Le choc des mondes** revisité n'aura pas titillé notre intelligence ni exalté notre sens esthétique, il aura au moins réveillé notre nostalgie.

**Jean-Pierre ANDREVON**

---

# Revue des livres

**(Suite de la page 147)**

sur cette action, et cette démarche — ou « anti-démarche » — est typiquement van vogtienne. (Je ne résiste pas au plaisir de citer pour mémoire la dernière nouvelle du maître, *Silkies dans l'espace*, parue dans *Galaxie* de septembre, et qui est un chef-d'œuvre de sophistication et de dialectique : à lire par ceux qui disent que van Vogt est fini depuis quinze ans...)

Pour en revenir à *Ysée-A*, qui n'atteint certes pas ces sommets, il faut souligner enfin le découpage en rebonds successifs (Maogan confronté aux Tulgs, les Tulgs confrontés à Glorvd) qui permet d'enchaîner question sur question (qui sont, que veulent les Tulgs — qui est, que veut Glorvd ?) et maintient le cours du suspense d'un bout à l'autre d'un roman qu'on lit avec un plaisir constant, et qui ouvre un chemin nouveau dans la contrée bien défrichée de « l'aventure dans l'espace ».

Pour conclure, je dirai que le nouveau Thirion est un des meilleurs Anticipation-Fleuve Noir de ces dernières années, à mettre sur un pied d'égalité avec les Steiner.

**Jean-Pierre ANDREVON**

---

**Ysée-A** par Louis Thirion : « Anticipation », Fleuve Noir.

---

# Revue des films

**(Suite de la page 152)**

a choisi le même moyen. A la fin du compte rendu du *Retour de Frankenstein* (1), j'estimais que le fantastique tendait à devenir l'un des seuls genres où des auteurs pourraient réaliser des œuvres populaires, neuves et passionnantes. *Lâchez les monstres* en est un exemple excellent.

**Alain GARSAULT**

(1) Voir **Fiction** no 197.

---

# TABLE DES TEXTES PARUS DANS " FICTION "

18e année (premier et deuxième semestres 1970 : nos 193 à 204 bis)

| | | | |
|---|---|---|---|
| 201 | ALDISS Brian W. | Ce petit drame | sept. |
| 195 | ANDERSON Poul | Une corde pour se pendre | mars |
| 199 bis | » » | Jupiter et les centaures | juil. |
| 199 | ASIMOV Isaac | Intuition féminine | juil. |
| 198 | ANDREVON Jean-Pierre | Impossible amour | juin |
| 200 | » » » | Le lointain voyage | août |
| 204 bis | BALLARD J. G. | Perte de temps | déc. |
| 204 bis | BESTER Alfred | A chacun son enfer | déc. |
| 201 | BLOCH Robert | Le monde de l'écran | sept. |
| 202 | » » | Un jouet pour Juliette | oct. |
| 199 | BRADBURY Ray | Sceptre ultime, durable couronne | juil. |
| 204 bis | BROWN Fredric | Lettre à un phénix | déc. |
| 204 bis | CLARKE Arthur C. | Les neufs milliards de noms de Dieu | déc. |
| 203 | COLIN Vladimir | Lnaga | nov. |
| 202 | CURVAL Philippe | Les sables de Falun (1) | oct. |
| 203 | » » | Les sables de Falun (2) | nov. |
| 204 | » » | Les sables de Falun (3) | déc. |
| 195 | DEBLANDER Gabriel | Mater dolorosa | mars |
| 196 | » » | L'oiseau couvert de boue | avril |
| 204 bis | DEL REY Lester | Les eaux tranquilles | déc. |
| 193 | DICK Philip K. | La dame aux biscuits | janv. |
| 198 | » » | La fourmi électronique | juin |
| 200 | ELLISON Harlan | L'hydre et le père Noël | août |
| 202 | » » | Le rôdeur dans la Cité à la lisière du Monde | oct. |
| 197 | ELLISON Harlan (et ZELAZNY Roger) | Viens à moi, non dans la blancheur de l'hiver... | mai |
| 196 | GARRETT Randall | C'est dans les yeux... | avril |
| 197 | » » | Les ravageurs | mai |
| 198 | GOULART Ron | L'appât temporel | juin |
| 197 | HENDERSON Zenna | Des parents éloignés | mai |
| 204 | » » | Une enfant crédule | déc. |
| 196 | HOWARD Hayden | Au-delà des mots | avril |
| 202 | KIDWELL BURGER Otis | Les Pléiades | oct. |
| 195 | KOONTZ Dean R. | Quand viennent les dragons | mars |
| 197 | » » | La muse détruite | mai |
| 201 | » » | Des mains partout | sept. |
| 204 | » » | Le mystère de Sa chair | déc. |
| 201 | MALZBERG Barry N. | Il est né, le divin enfant... | sept. |
| 202 | » » | Comment mater un chômeur | oct. |

*Dépôt légal :* 1er trimestre 1971 — Le gérant : D. Domange
Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan